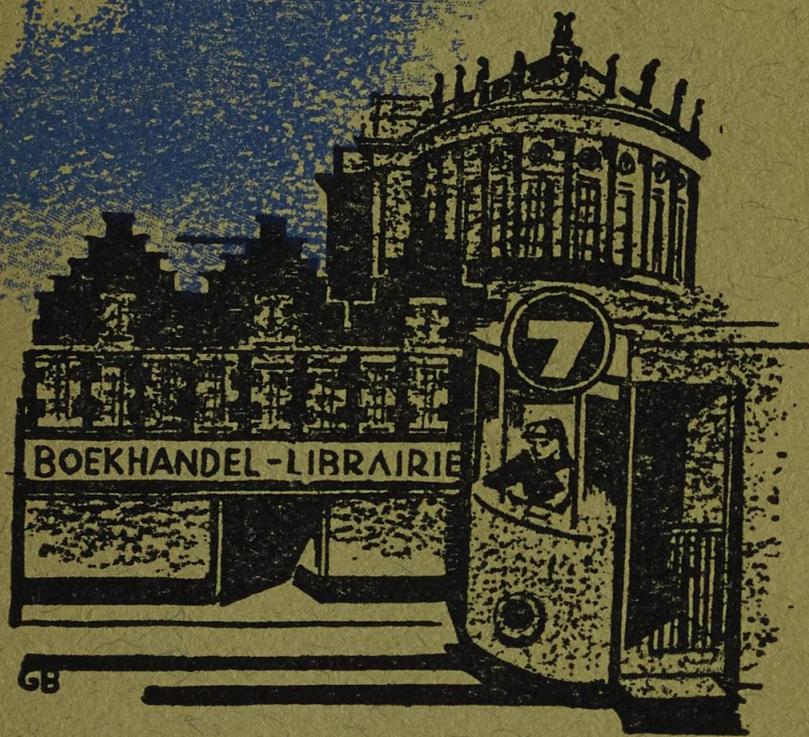


1000000



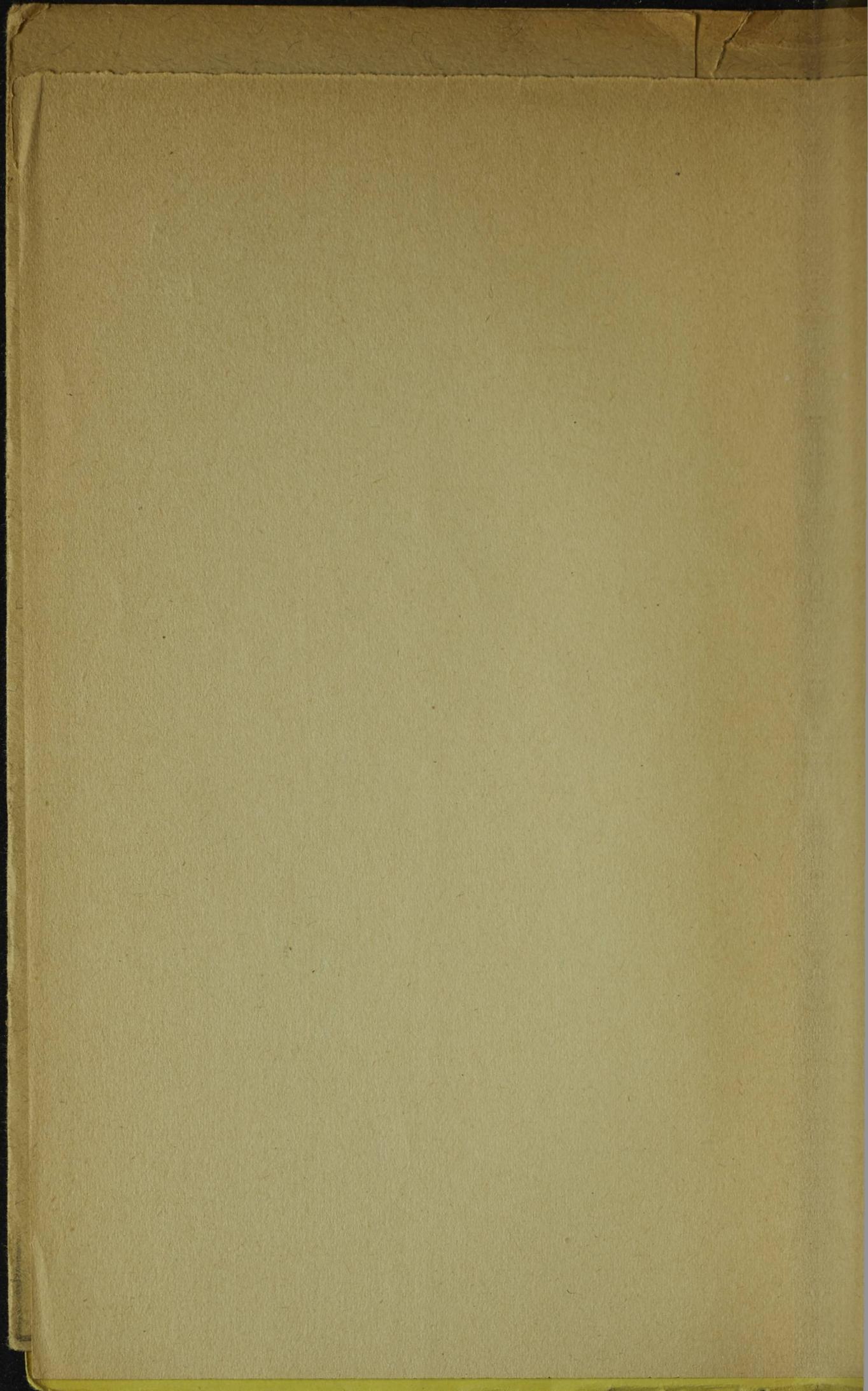
7 PLACE DE LA COMÉDIE
ANVERS



ML

A

1360



CONFESSION D'UN POÈTE

DU MEME AUTEUR :

Aux Editions du Mercure de France :

CRÉPUSCULES, poèmes.
LA NEF DÉSEMPARÉE, poèmes.
L'ORNEMENT DE LA SOLITUDE, roman.
L'INDÉCIS, roman.
LES ÉTANGS NOIRS, roman.
LA VIE D'EDGAR A. POE, étude biographique.
HISTOIRE DE LA PEINTURE FRANÇAISE AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES.
DE L'ASSASSINAT CONSIDÉRÉ COMME UN DES BEAUX-ARTS, traduction de
l'anglais, de Thomas De Quincey.

Chez d'autres éditeurs :

RÉCIFS AU SOLEIL, poèmes, Ed. Malfère.
L'ALLÉE DES GLAÏEULS, poèmes, Librairie de France.
LUMIÈRES SENSIBLES, poèmes, Librairie de France.
ALLUSIONS, poème, Librairie de France.
VERS L'AZUR, poèmes, Société des Bibliophiles et Iconophiles de
Belgique.
LA HALTE SOUS LES HÊTRES, poèmes, les Editions Nationales.
DE STÉPHANE MALLARMÉ A PAUL VALÉRY, éditions du Trèfle.
MES SOUVENIRS DU SYMBOLISME, Nouvelle Revue Critique.
DANS LA LIGNÉE DE BAUDELAIRE, Nouvelle Revue Critique.
TABLEAU DE LA POÉSIE FRANÇAISE D'AUJOURD'HUI, Nouvelle Revue
Critique.
VERLAINE-RIMBAUD, Librairie de France.
PAYSAGES ET SOUVENIRS DE BELGIQUE, G. Crès et C^{ie}.
LA PEINTURE DE DAUMIER, G. Crès et C^{ie}.
FRANS HALS, Laurens.
COURBET, F. Alcan.
ROPS, F. Alcan.
CONSTABLE, Rieder et C^{ie}.
BOURDELLE, Rieder et C^{ie}.
L'AMOUR MODERNE, traduction de l'anglais de George Meredith, « la
Phalange ».
ODES, POÈMES ET FRAGMENTS LYRIQUES CHOISIS, traduction de l'anglais
de P.-B. Shelley, Garnier frères.
HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ART FRANÇAIS, de la Révolution à nos jours :
tomes I et II, en collaboration avec L. Vauxcelles et Gromort,
Librairie de France.
LE SYMBOLISME, « les Cahiers de la Quinzaine ».
CINQ POÈMES, traduction de l'anglais de John Keats, « Poésie ».
POÉSIES CHOISIES, traduites du russe de Tioutcheff en collaboration
avec Michel Zetlin, « Au Sans Pareil ».

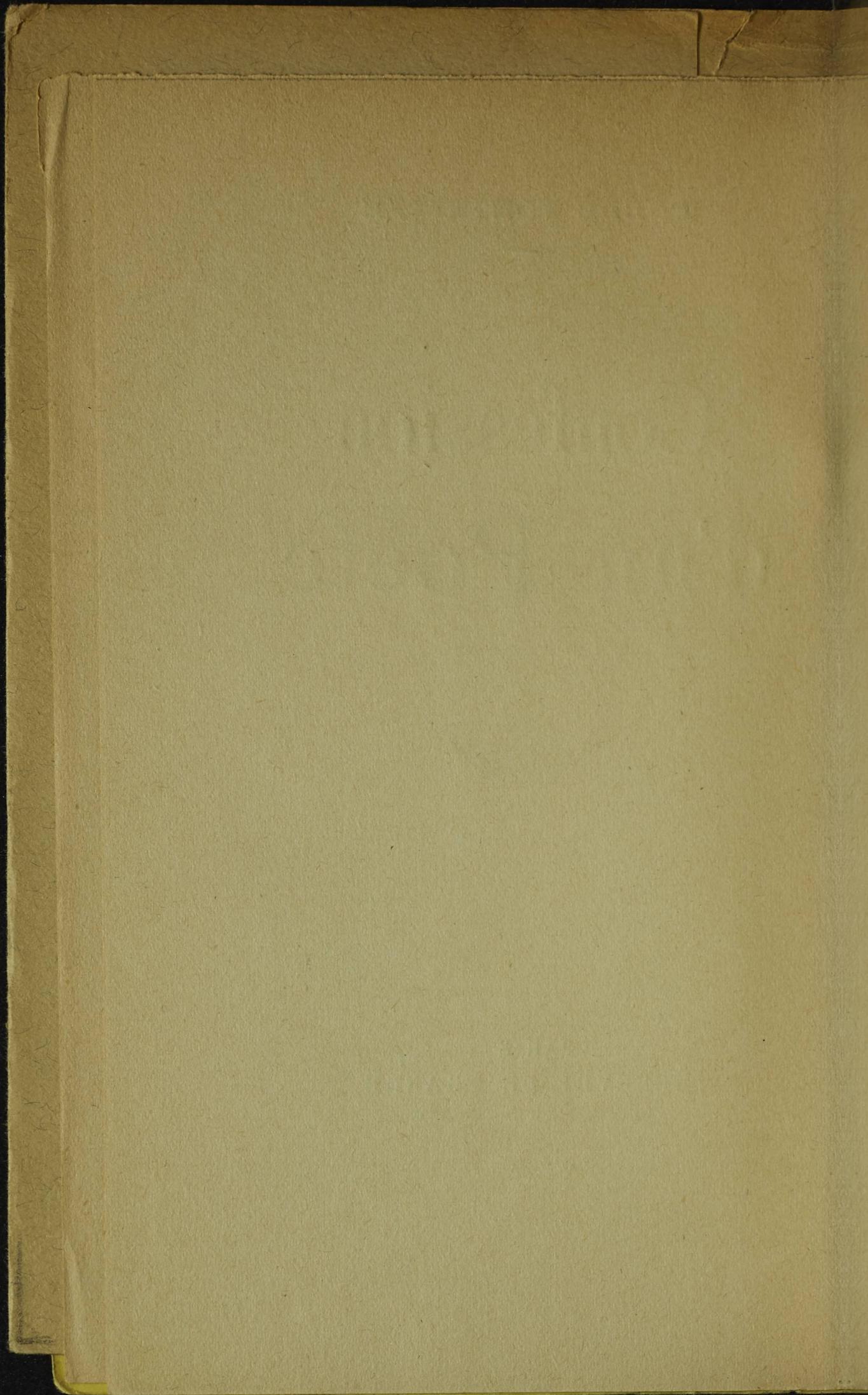
ANDRÉ FONTAINAS

Confession
d'un Poète

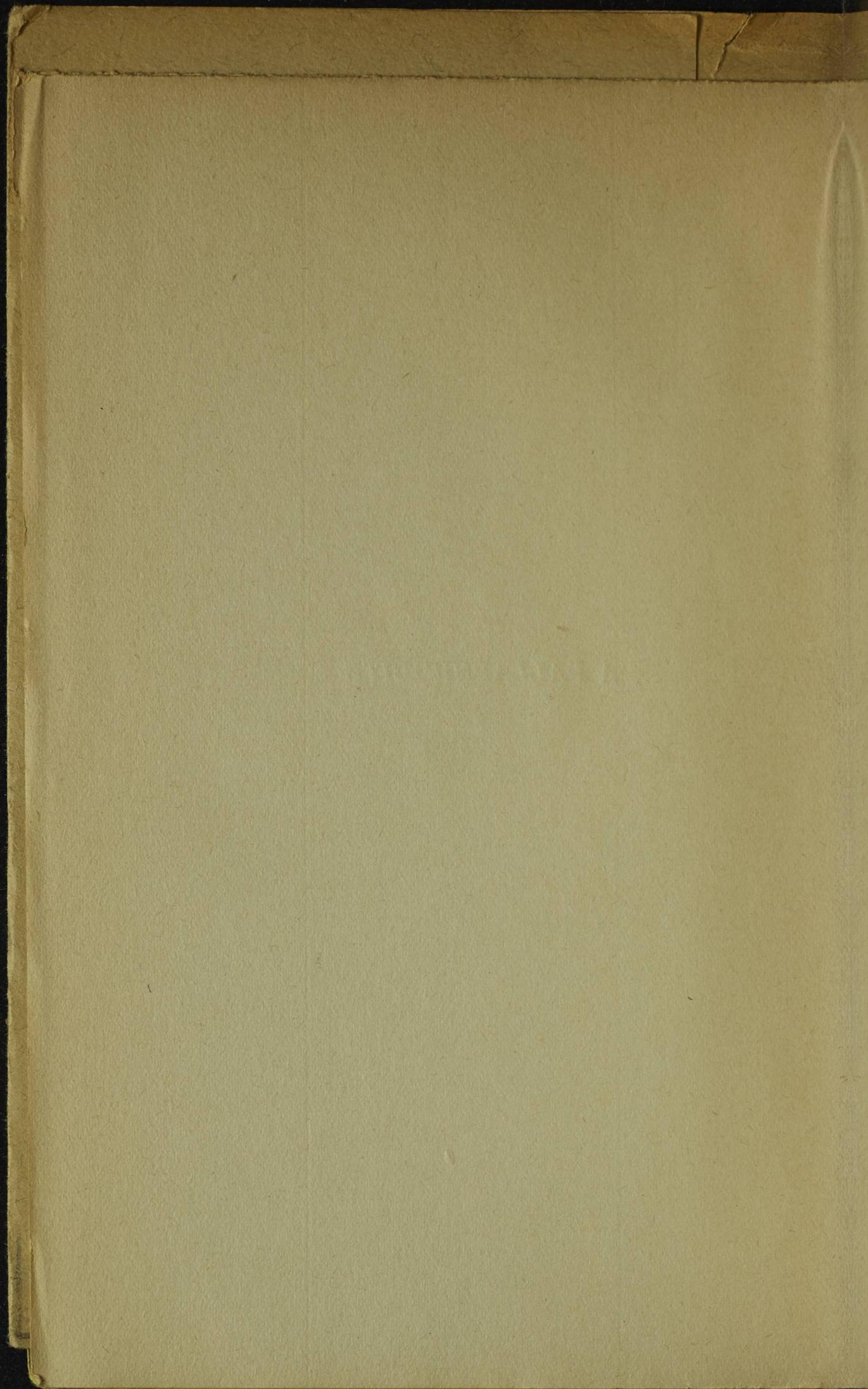


PARIS
MERCURE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVI



A PALLAPHRODITE



PREMIÈRE PARTIE

I

ORIGINES ET IDÉAL

Le grand titre d'honneur de ma famille tient dans une page de Victor Hugo. Pour fêter l'achèvement et le succès des *Misérables*, ses éditeurs, Lacroix et Verboeckhoven, avaient organisé chez eux, à Bruxelles, le 16 septembre 1862, un banquet où se groupaient autour de lui ses admirateurs et des amis, Belges, Français, proscrits comme lui, ou accourus de Paris pour la circonstance, des Anglais, des Espagnols, des Italiens. Le bourgmestre de Bruxelles, le premier magistrat de la cité, avait souhaité la bienvenue « à tant d'hôtes illustres, et, parmi tous ces hôtes illustres, au

plus illustre, à Victor Hugo, dont la gloire », ajoutait-il, « peut se passer de mes éloges ». Il se bornait donc à saluer en lui « l'une des plus grandes et des plus pures gloires de la littérature française ».

Après les discours de MM. Nefftzer, directeur du *Temps*, Bérardi, directeur de *l'Indépendance Belge*, et Eugène Pelletan, Victor Hugo avait loué la presse de son noble labeur de libération en faveur de la paix sociale, évoqué l'héroïsme des martyrs du droit, en particulier Garibaldi, qui venait d'être arrêté dans sa marche sur Rome, blessé et prisonnier. D'autres parlèrent aussi, des étrangers, et Louis Blanc, et au nom des romanciers Champfleury, Théodore de Banville au nom des poètes. Victor Hugo, enfin, se leva une seconde fois, et j'éprouve quelque fierté à transcrire le toast qu'il proposa :

« Messieurs,

« Je porte la santé du bourgmestre de
« Bruxelles.

« Je n'avais jamais rencontré M. Fon-
« tainas; je le connais depuis vingt-quatre
« heures, et je l'aime. Pourquoi? Regardez-

« le, et vous comprendrez. Jamais plus
« franche nature ne s'est peinte sur un
« visage plus cordial; son serrement de
« main dit toute son âme; sa parole est de
« la sympathie. J'honore et je salue dans
« cet homme excellent et charmant la
« noble ville qu'il représente.

« J'ai du bonheur, en vérité, avec les
« bourgmestres de Bruxelles; il semble
« que je sois destiné à toujours les aimer.
« Il y a onze ans, quand j'arrivai à
« Bruxelles, le 12 décembre 1851, la pre-
« mière visite que je reçus fut celle du
« bourgmestre, M. Charles de Brouckere.
« Celui-là aussi était une haute et péné-
« trante intelligence, un esprit ferme et
« bon, un cœur généreux.

« J'habitais la Grand'Place de Bruxelles,
« qui, soit dit en passant, avec son magni-
« fique hôtel de ville encadré de maisons
« magnifiques, est tout entière un monu-
« ment. Presque tous les jours, M. Charles
« de Brouckere, en allant à l'hôtel de ville,
« poussait ma porte et entraît. Tout ce que
« je lui demandais pour mes vaillants com-
« pagnons d'exil était immédiatement
« accordé. Il était lui-même un vaillant; il

« avait combattu dans les barricades de
« Bruxelles. Il m'apportait de la cordialité,
« de la fraternité, de la gaieté, et, en pré-
« sence des maux de ma patrie, de la con-
« solation. L'amertume de Dante était de
« monter l'escalier de l'étranger; la joie de
« Charles de Brouckere était de monter
« l'escalier du proscrit. C'était là un homme
« brave, noble et bon. Eh bien! le chaud et
« vif accueil de M. de Brouckere, je l'ai
« trouvé dans M. Fontainas; même grâce,
« même esprit, même bienvenue char-
« mante, même ouverture d'âme et de
« visage; les deux hommes sont différents,
« les deux cœurs sont pareils. Tenez, je
« viens de faire une promenade en Belgi-
« que; j'ai été un peu partout, depuis les
« dunes jusqu'aux Ardennes. Eh bien! par-
« tout j'ai entendu parler de M. Fontainas;
« j'ai rencontré partout son nom et son
« éloge; il est aimé dans le moindre village
« comme dans la capitale; ce n'est pas là
« une popularité de clocher, c'est une popu-
« larité de nation. Il semble que ce bourg-
« mestre de Bruxelles soit le bourgmestre
« de la Belgique. Honneur à de tels magis-
« trats! Ils consolent des autres.

« Je bois à l'honorable M. Fontainas,
« bourgmestre de Bruxelles; et je félicite
« cette illustre ville d'avoir à sa tête un
« de ces hommes en qui se personnifient
« l'hospitalité et la liberté, l'hospitalité qui
« était la vertu des peuples antiques et la
« liberté qui est la force des peuples nou-
« veaux. »

Ce témoignage d'estime, d'affection donné à mon aïeul n'était point un conventionnel effet des circonstances. Il se renouvelle dans la lettre que, moins d'une année plus tard, le 6 août 1863, Victor Hugo, de Hauteville-House, adressait à mon père, qui lui avait annoncé la mort de mon grand-père :

« Monsieur,

« J'ai trouvé votre lettre à mon retour
« d'un petit voyage à Jersey. Les mots me
« manquent pour vous dire mon affliction
« et ma sympathie. J'aimais votre père.
« C'était une nature franche comme la
« lumière. Le voir, c'était le connaître; le
« connaître, c'était l'aimer.

« La Belgique perd un homme de bien, et

« un admirable magistrat. Vous, Monsieur,
« vous et toute votre famille, vous perdez
« sa présence visible au milieu de vous,
« mais il vous reste sa présence invisible,
« et vous gardez son exemple... »

Et mon père, à travers les embûches et les désastres d'une existence déchirée par les vicissitudes et d'incessantes déceptions, a su garder toujours cet exemple. Lui aussi, ce fut « une nature franche comme la lumière. Le voir, c'était le connaître; le connaître, c'était l'aimer ». En lui, j'ai toujours retrouvé, tel que l'a dépeint Victor Hugo, mon grand-père. Il n'avait pas dégénéré.

Je n'étais pas né lorsque mourut mon grand-père. J'en ai entendu parler si souvent, et avec une telle profondeur d'affection, qu'il m'a toute ma vie semblé l'avoir connu, l'avoir aimé aussi, avoir respiré dans sa lumière et, pour autant qu'il fut en mon pouvoir, il me semble m'être, moi aussi, efforcé de garder, le mieux que j'ai pu, son exemple.

Né Français, fils de Français, en territoire français, dans le département de la Dyle, sous l'Empire, en 1809, — l'année

même où naissait aux Etats-Unis, à Boston, Edgar Poe, — mon grand-père, André-Napoléon Fontainas, n'était devenu Belge que parce qu'il exerça, lorsque la Belgique eut conquis son indépendance, des fonctions publiques. Mon père s'établit en France vers 1876 ou 1877; il n'eut pas à se faire naturaliser; il revendiqua la qualité de Français perdue par son père, il l'obtint et ses enfants sont Français.

Je n'ai pas poussé loin les investigations au sujet des origines de ma famille. Je sais que Jean ou Jean-Baptiste Fontaynas (ainsi orthographié), père d'André-Napoléon, né à Billom (Puy-de-Dôme), paroisse de Saint-Cerneuf, était le septième fils d'un artisan, un « bachollier », comme on disait là-bas, un chaudronnier, dirions-nous.

Jeune, il abandonna les études qu'il faisait au séminaire de sa ville natale et s'engagea dans les armées de la République. Il fit campagne en Italie, passa ensuite en qualité de musicien dans un régiment de ligne, aux Pays-Bas.

Je possède le procès-verbal, daté de Bologne, le 28 brumaire an 7 de la République, constatant que « le Conseil d'Administra-

« tion du 7^e Régiment des Chasseurs à
« cheval, assemblé, certifie que le citoyen
« Jean-Baptiste Fontainas, artiste-musicien
« au régiment, y a servi en qualité de 1^{er} et
« 2^e cors depuis le quinze frimaire an six
« jusqu'à ce jour, qu'il a rempli fidelle-
« ment son engagement et s'est toujours
« conduit avec honneur et probité, en foi
« de quoi Nous lui avons délivré le présent
« Certificat pour passer dans la 106^e demi-
« brigade d'Infanterie de ligne d'après le
« désir qu'il en a manifesté. »

Je possède la pièce officielle établie pour la « République Helvétique une et indivisible » par le sous-préfet du district de Berne, le 6 janvier 1799, qui ordonne de laisser « librement passer et repasser le citoyen Jean-Baptiste Fontainas, musicien, âgé de vingt-quatre ans, taille de cinq pieds et un pouce, cheveux châtons, sourcils id., yeux bruns, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, qui est intentionné d'aller à Bâle ». Il alla plus loin; du 15 pluviôse an VII date son engagement en qualité de 1^{er} cor, dans la 90^e demi-brigade à Saint-Omer; du 20 pluviôse an VIII le renouvellement de cet engagement à Berg-op-Zoom.

Venu à Bruxelles, il se maria et, aussitôt qu'il le put, il s'y établit.

De descendance française du côté paternel, je le suis par ma mère également, née d'un père Français, un Lorrain, et d'une Flamande. Ma grand-mère paternelle, que j'ai connue, et dont les bontés délicates et les gâteries ont enchanté ma première enfance, était wallonne. En remontant donc de deux générations, mon sang serait mêlé : français pour la moitié, un quart wallon, un quart flamand. Quoique né belge, je suis français. J'ai vécu surtout en France, j'y ai fait mon service militaire, j'y suis électeur, j'y ai été fonctionnaire pendant trente ans, j'y jouis de ma pension de retraite, et surtout, surtout! j'ai dévoué mon existence au culte de la langue, de la pensée, de la poésie françaises; rien, ni l'amitié, ni même l'amour, n'emplit jamais mon esprit ni mon cœur d'une flamme religieuse plus fervente et plus constante. Je n'ai poursuivi ni la richesse, ni une situation plus ou moins haute ou considérée, aucun but d'argent, d'ambition ou d'honneurs. J'en conçois l'agrément et la commodité, dont l'effet est d'aplanir beaucoup de difficultés. Mais je

origines

m'en passe sans regrets. La certitude de ma vie, je ne la céderais pas pour d'autres, et si c'était à recommencer, je n'en rechercherais point d'autres. J'ai aimé, que dis-je? j'aime toujours; mon souffle est tout amour. Ma femme est à mes côtés, tendre, vigilante, pieuse et bonne; ma fille Anne-Romaine participe de toutes nos satisfactions, comme hélas! de tous nos chagrins; nous respirons tous trois en chacun de nous. L'art : peinture, sculpture, musique, nul n'en est passionné, dans ses formes les plus belles et les plus désintéressées, mieux que nous. La lecture des poètes de toutes les nations, suprêmement, après les Grecs, Virgile, Dante, les Anglais, Goethe, et les nôtres de France, à travers les siècles, n'y a-t-il de quoi animer, entretenir, renouveler l'imagination et les ardeurs du cœur et du cerveau? Tout entier je m'y suis adonné, j'en suis étreint et confondu. Sans doute n'aurais-je pu autrement; je ne m'y trouve aucun mérite. Et quelques-uns, j'en ai pris conscience, des vers que j'ai écrits ne seront pas estimés indignes de ceux que j'aurai le plus admirés. C'est là tout mon espoir, ce serait là ma récompense.

Amour, amitié, furent, avec la poésie, dirai-je, les illuminations de mon âme; certes oui! en dépit des déboires que j'ai éprouvés. J'ai souffert dans le présent quand ces déboires m'étaient versés, ils m'ont laissé un arrière-goût qui parfois remonte encore. C'est un instant. Je le refoule. Je me libère. Je n'ai jamais cédé; je ne veux pas qu'il me corrompe. Mes chagrins d'amour, au surplus, n'ont point été plus qu'ils ne sont pour la plupart des hommes, ni d'une nature différente. Ma confiance s'est heurtée à des incompréhensions dont certaines furent délibérées et malveillantes, j'en ai subi la peine; j'en ai supporté, à travers ma vie entière, des conséquences assez dures. Je ne me plaindrai pas davantage. Elles sont compensées, et au delà, par les joies et le bonheur qu'aimer m'a procurés, et dont la seconde fraction de mon existence s'est imprégnée, malgré l'abondance des soucis mesquins et des tourments matériels.

Qu'ai-je à regretter d'ailleurs? Une seule chose, dont on m'a absous, mais qui obscurément me ronge. A celles qui me sont lumière, orgueil, enthousiasme et affection,

examiner
de
conscience
Que le poète
gagne mal?
statut

je n'ai pu apporter, par malchance, par suite d'une lamentable inaptitude, ni les éléments d'un continu bien-être, ni l'assurance presque du lendemain. Trente ans, je me suis contenté des revenus d'une fonction administrative. A soixante ans, une pension de retraite me fut, selon les règles, allouée.

Trêve à ces rancœurs. Au vrai, elles ne m'encombrent que par accès de leurs sinistres soucis. En moi s'est accumulée une lie de dégoût et de stupeur, qui, de loin en loin, fermente et bouillonne, pour suppléer, j'imagine, mon manque absolu d'angoisses philosophiques, religieuses et morales. Certains se sont extasiés sur ce qu'ils estiment en moi un équilibre singulier de santé intellectuelle. Il se peut. Je ne m'en rends aucun compte. Je n'ai pas lutté pour parvenir à cette euphorie. Elle est congénitale. Les problèmes de l'infini, de la destinée de l'homme ou du monde m'ont occupé comme d'autres, mais ne m'ont point accaparé. Les solutions dogmatiques de la religion, les solutions tantôt impérieuses, tantôt évasives qu'ont proposées ou précisées les philo-

sophes, les données logiques, strictes, vérifiées ou provisoires de la science m'intéressent par l'infatigable ingéniosité de leurs promesses, de leurs déductions, de leur hardiesse spéculative, mais je m'en suis senti rarement pénétré, ébranlé, convaincu. Amusé, ou intéressé, pourrai-je dire, à la manière d'un étranger qui assiste, ému et surpris, au déroulement ingénu, sous ses yeux, de mœurs locales qu'il n'aurait point soupçonnées.

Le sentiment ainsi que la réflexion m'attachent uniquement aux souples constatations ou images sublimes de l'anthropomorphisme hellénique, parce que, sous le symbole des dieux, des daïmones et des héros, je perçois un idéal palpitant de sérénité intelligente et généreuse, parce que j'y sens la grandeur d'une humanité de qui la foi en plus d'amour et en plus de savoir, en plus de beauté, s'amplifie et s'incorpore.

Est-ce une religion? Les religions pratiquées sous le couvert de cette révélation de sagesse et de beauté n'évitèrent pas mieux que les autres de s'avilir en injustices, en horreurs de tous genres, en cruautés, en

d'indicibles bassesses où elles se sont parodiées. Platon est pur, reflet authentique et divin de l'âme de Socrate, et, selon son exemple et son encouragement, de siècle en siècle, ses disciples, en dépit bien souvent d'un oubli inconscient ou volontaire de ses doctrines.

La célébration d'un culte rassure, répète-on, les âmes peureuses ou désolées. Je les respecte quand elles sont sincères. Je ne me suis jamais évertué à leur arracher ce soutien; je n'en éprouve pas, quant à moi, le besoin; j'en esquive la contagion. Quelles que puissent être la destinée du monde, la destinée de l'homme, nous les subissons, inéluctables. Révoltés ou confiants, qu'y changerions-nous, rassurantes ou effroyables? Elles se découvriront à leur moment fatal, ou nous n'en saurons jamais rien. Aucune préparation n'en atténuera la rigueur. Je ne m'y résigne ni ne me cabre; j'attends, exempt d'épouvante aussi bien que d'impatience. Je ne m'éprends et ne me magnifie que de l'activité de la pensée des hommes durant leur existence terrestre. Elle a retenu mon admiration, et la fierté de mon cœur s'en est nourrie.

Je me suis parfois interrogé. S'il était vrai que l'on dût, un jour, renaître à la vie terrestre, mener à nouveau une vie d'homme, que souhaiterais-je? Voudrais-je recommencer l'existence dont j'ai fait l'épreuve? En est-il une autre que je préférerais? Je pense à ce qui est essentiel, à la flamme intérieure dont chacun de nous est ou se croit embrasé, et non aux circonstances du hasard. Nul genre d'activité ne me paraît plus enviable que l'activité intellectuelle; elle fait de nous des individus plus nobles que la moyenne de l'espèce, et le reste compte peu.

Quand n'interviennent pas, qui l'altèrent, les ruses de l'ambition, les artifices égoïstes de l'intérêt personnel, elle éloigne des compétitions, des calculs, des combinaisons, aussi viles chez nous que l'instinct chez la bête. Deux catégories d'hommes valent qu'on les considère : le simple acceptant l'existence telle qu'elle s'offre, un rien le satisfait, il se développe dans son coin, heureux de la moindre fortune, résigné sans humiliation à son chagrin, à sa défaite; ceux qui destinent leur effort à doter d'un rayon le cerveau de l'humanité, à agrandir

idéal

son cœur. Il se peut qu'ils soient bien éloignés encore les temps où la fange abandonnera sa proie, où nous aurons gravi les sphères de l'intelligence et de la bonté, où nous atteindrons au rang des dieux et serons prêts à nous confondre à eux.

Ceux-là, par la vertu imprescriptible de leur ignorance ou de leur indifférence, se sont aisément adaptés; ceux-ci ont jaugé la profondeur de notre corruption; ils s'abstiennent de toute entreprise dont le but avoué ou secret leur assurerait les jouissances du succès, les distinctions, une part quelconque de ce qu'on appelle le pouvoir. Toute puissance dégrade celui qui l'exerce et celui au profit ou au nom duquel on l'exerce. Si faible ou si bienfaisante que puisse sembler une influence volontaire, consciente, déjà elle m'est suspecte; elle empiète sur la personnalité; l'accepter ou la rechercher peut être utile, un temps, à soi-même se découvrir; s'y complaire et s'imposer, c'est d'autant se ravalier. Influencer n'est pardonnable qu'à la mesure du service que l'on rend; il y faut être sans cesse circonspect, s'interroger. Quel crime passe en horreur le détour-

nement d'une pensée ou d'une âme? L'influence est abominable qui se détermine autrement que par l'amour. « L'Amour », je songe à Vigny, « est une bonté sublime. » On aime, on pousse à une vocation, non pas si l'on pense à soi, mais, y ayant réfléchi, pour le bien de celui que l'on aime. On y risque sans cesse un isolement perpétuel. L'abnégation et la sérénité séraphique d'un Alfred de Vigny brûlent comme des phares à l'horizon : « Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée, et que cette jouissance, rien ne peut nous la ravir. »

II

LE CULTE DE VICTOR HUGO

de P. Louys

Je n'étais pas très avide de lire le *Journal Intime* de Pierre Louys. J'ai connu Pierre Louys, je l'ai beaucoup aimé, je l'estime très haut. Qu'on ait, depuis sa disparition, trafiqué des papiers où, plus ou moins grossièrement, paraît-il, lui, ce raffiné subtil, se confesse de turpitudes imaginaires et de délectations sensuelles, luxurieuses, ne me répugne que par la bassesse des motifs dont profitent les vendeurs. La publication de ces pages me demeure, en soi, indifférente, et ne m'indigne pas plus qu'elle ne m'attire. Par une prévention absurde, je m'étais figuré que le tome IX (Editions Montaigne) des *Œuvres Complètes* de

Pierre Louys se formait, en majeure partie sinon en totalité, de confidences et de divagations d'ordre érotique. Ce n'est point par là que Pierre Louys m'attache, ce n'est point par là que mon souvenir d'ami ancien ou mon admiration de lecteur avait chance de se raviver, de s'approfondir. Ma curiosité ne s'émouvait pas. J'avais tort. D'abord, le *Journal Intime* débute dès 1882, exactement le « 7 janvier 1882, samedi, 5 heures du soir » — Louys venait d'entrer dans sa douzième année — et il prend fin le 1^{er} mars 1891, Louys ayant alors à peine plus de vingt ans. Or, si l'on y rencontre des périodes où le tourmentent, l'exaltent, l'épuisent les élans et les plus exigeantes séductions d'une puberté qui s'accomplit, ces excruciations merveilleuses d'une chair encore vierge furent chez lui, comme chez les plus nobles des adolescents, toutes mêlées à de sublimes illuminations d'âme, à des resplendissements inouïs du cœur et du cerveau.

Le 14 avril 1890, anniversaire de la mort de son père, Pierre Louys, méditant sur soi-même dans la profondeur de son deuil et se découvrant à son père, se saisit de soi par l'analyse la plus pathétique. Il répudie

Journal

l'ascétisme, erreur, selon lui, d'esprits bornés, car il « retient l'âme dans un champ
« de bataille d'une guerre humaine, quand
« elle a soif des soudains essors vers les
« conquêtes éthérées ». Cette discrimination par un jeune homme de dix-neuf ans est déjà remarquable. Puis il s'explique :
« Quand mon corps grondait sous mon
« âme,... je lui ai donné ce qu'il demandait,
« et j'ai fait mon âme délivrée... » Il rencontre un peu plus tard, au milieu de « ces
« *débauches qu'on fait à la fin, malgré soi,*
« *comme de hideuses besognes...*, une adorable fille, fraîche à en être fou, jolie à
« en rire rien qu'à la regarder. » Le secret le plus intime de leur union s'évoque alors, sensible et vivace, dans le ton de la tendresse la plus délicate. Au bas de la page, quelques années plus tard, cette note est ajoutée : « J'ai revu Mar-
« celle en 1891, 1892 et 1893. Un jour,
« après une semaine, comme je sonnais
« chez elle, on m'a dit brutalement : « Nous
« l'avons enterrée hier. » Insomnie atroce
« la nuit suivante. (Née à Paris, XV^e, le
« 22 septembre 1869. Morte le 1^{er} novembre 1893, à vingt-quatre ans. »

O petites prostituées de Dostoievsky, ô Ann adorable et angélique de Thomas De Quincey, pensive Monelle de Marcel Schwob, je songe à vous; accueillez votre sœur!

Le Journal Intime marque les étapes d'une accession à la lumière. L'enfant à douze ans définit l'emploi de ses heures avec une fermeté à quoi n'aura guère à ajouter pour la parfaire l'écrivain rompu aux flexions efficaces du style. Incidents scolaires, entretiens avec des proches, surtout son grand frère, le futur diplomate Georges Louis, discussions avec des camarades, parmi lesquels André Gide, qui, aux préaux de l'école Alsacienne, dans les allées du Luxembourg, consentent à ne pas parler uniquement de « petites femmes », découvertes passionnées de la nature, en Champagne et sur les bords de la mer, parfois le théâtre ébloui de Sarah-Bernhardt ou de Mounet-Sully; les milieux se multiplient, l'atmosphère lucide l'enveloppe où s'enthousiasme son esprit, où l'émerveillent ses lectures, où se fortifie l'ambition de se classer au rang des hommes qui sont

quelqu'un, les penseurs, les écrivains, les musiciens — il adore la musique, il joue du violon, il transcrit, annotés dans ses cahiers, les programmes des concerts auxquels il assista, — les peintres de génie, et, plus haut, par le rayonnement de leur suprématie intellectuelle, les poètes.

Longtemps, ingénument, son admiration oscille de Richepin — il en rira plus tard, à tort, car cette admiration s'explique par des nécessités, si elle ne peut enfin se soutenir, — à Alfred de Musset, qu'il aime toujours. Elle s'éparpille sur Sully-Prudhomme, sur d'autres, momentanée, mais se fixe dans toute la ferveur d'un culte sur Leconte de Lisle. Verlaine, à qui il s'est présenté, l'émeut. Nul mieux que lui ne goûte Ronsard, Baïf, Du Bellay et André Chénier. Il est introduit chez Heredia. La cordialité naturelle, l'intellectualité généreuse de Stéphane Mallarmé le séduisent. D'emblée, entre les jeunes, son choix le dirige vers Henri de Régnier, le poète attendu, l'appelle-t-il; il cite et il recherche Stuart Merrill et Pierre Quillard.

Il connaît peu, tout d'abord, les Latins, sinon Virgile, et moins encore les Grecs;

Homère le rebute, mais les nobles traductions par Leconte de Lisle le convertissent; il découvre, avec Homère, émerveillé, Eschyle et Théocrite. Il ignore *la Divine Comédie*, qui néanmoins l'attire. De Byron, qu'il avait cultivé d'un exclusif amour, il consentit à pénétrer un peu dans Shelley, à entrevoir Shakespeare. Il sait l'allemand, Wagner poète le contente bien avant qu'il ait cédé à Henri Heine, et il s'enivre aux abîmes confondants de Goethe.

Mais un poète, par l'universel ruissellement d'une œuvre à la fois d'un héroïsme soutenu, supra-humain, et d'une familiarité on peut dire auguste et débordante, éclatante en ses harmonies torrentielles comme en ses plus mélodieuses et tendres intimités, avec la magie de ses sonorités incalculablement variées, la puissance et la sûreté de ses moindres évocations, de ses métaphores selon la couleur de ses songes et le caractère de ses images, l'avait saisi depuis l'enfance à un tel degré qu'il le croyait distinct de l'humanité entière, la résumant par le prestige de sa pensée, de son sentiment et de son verbe, Victor Hugo! que n'amoin-

1. phrase!

trouble tumultueux des cimes d'extase où il pouvait aussi se complaire. Elles étaient englobées dans l'isolement souverain de l'Unique.

La foi de ses premiers ans n'avait point encore abandonné Pierre Louys lorsqu'il s'était, un matin, formulé ainsi la Trinité : « Le Père, le Fils, Victor Hugo. » Une apostrophe ardente, le 11 mai 1888, objurgue les peuples : « Inclinez-vous », leur crie-t-il, « devant le plus grand des enfants des hommes. Qu'il soit votre *Dieu*. Par tous ses côtés, il le mérite plus que votre Jésus.

« O ciel! être ce qui commence
« Seul, debout au plus haut de la spirale immense.

« Et :

« Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme... les hommes. »

Je note encore un passage de juvénile frénésie, auquel, à moins de ne sentir rien d'un poète, on souscrira :

« Dites, si vous voulez, que Victor Hugo
« n'est pas le plus grand homme qui ait
« existé, dites même que ce n'est pas le
« plus grand poète du monde, allez jus-

« qu'à proférer que ce n'est pas le plus
« grand poète français, osez vomir que ce
« n'est pas le plus grand poète français du
« XIX^e siècle... Si vous dites tout ça, je vous
« étranglerai... Mais, avec des phrases, ça
« peut se soutenir...

« Mais ne dites jamais que ce n'est pas
« l'être le plus étonnant, le plus renversant,
« le plus unique, le plus surnaturel, le plus
« énorme, *le plus extraordinaire*, le plus
« gigantesque que la terre ait porté! »

Faut-il avoir vécu soixante-dix années pour se l'avouer sans détours? Cette flamme dont s'est embrasée ma jeunesse, qui n'a point été étouffée en moi par l'irradiation d'autres foyers dévorateurs et souverains, c'est la même que la flamme dont se magnifiait Pierre Louys. Elle surgit et survit à toutes, les élève où elle s'exalte, où elle vibre, ininterrompue, en dépit des erreurs que j'ai pu commettre et d'évaluations peut-être inexactes. Hugo aura empli ma vie; j'en déborde aussi enthousiaste, j'y compte bien, jusqu'à mon suprême souffle, que je le fus durant mon adolescence et que Pierre Louys jusqu'au trépas l'a été.

Quel gouffre engloutit mieux l'extase?

se com-
pare à
Louys

Les myopes, les timides dans Victor Hugo signalent des tares qui les offusquent ou les détournent. A un quelconque tremblant que Victor Hugo fût, comme certains l'affirment, bête, Leconte de Lisle avait rétorqué : « Bête, oui, Monsieur, comme l'Himalaya ! » Hors de toutes proportions, nulle mesure humaine ne convient à sa grandeur, ni, sans doute, à ses défaillances. Elles sont énormes ; ses plus exquises délicatesses le sont. Dante refrène d'une discipline ses fulgurations, qui la brisent d'être regorgeantes, véhémentes. Michel-Ange, chez nous Rabelais, lui sont seuls, avec Eschyle, des altitudes comparables. Leur vision prend naissance au niveau où celle des autres se harasse, tant, formidable, elle est nue, nécessaire, naturelle.

Rayonnement de mes fièvres adolescentes, idéal exemple à mes réflexions d'âge mûr, culte de mes années, je veux devant Hugo me souvenir de ce qui m'advint à l'apogée des passions. Il vivait alors, dans la gloire et l'indicible apothéose de sa popularité. Trois fois je suis parvenu à m'approcher de lui, j'ai frôlé une de ses mains, mes

yeux se sont approfondis d'avoir plongé dans son regard. Je ne m'absente jamais de son œuvre. Or, voici qu'en un été de faste mon père me fit voyager seul, inexpérimenté, pour me former viril à la hardiesse, suivant un itinéraire fixé d'avance, par Rennes, Saint-Malo, la Rance, jusqu'à Dinan. Puis j'aboutis un soir dans un hôtel de Lannion. Je regardais, de la croisée ouverte de ma chambre, la lune baigner les façades silencieuses de la place, et je songeais. Je songeais, là, à Hugo; j'y vivifiais les figures qu'il m'évoquait ou qu'il y eût imaginées. J'aurais voulu le lire; harassé, le sommeil me prenait, et je rêvai toute la nuit. Hors de cette servitude enfin aux premières lueurs, je me saisis du livre unique enclos dans ma valise, le tome II — mon père avait conservé l'autre — des *Quatre Vents de l'Esprit* qu'on venait de publier :

Nous sommes les proscrits, nous habitons l'abîme...

Et il fallut pour m'arrêter qu'on vînt me prier de laisser ranger ma chambre. J'expédiai mon déjeuner, je revins devant la fenêtre lire et lire encore, à haute voix, à voix basse, me reprenant, m'arrêtant, ravi et

éperdu. Eh non, je ne me souciais plus de Tréguier où j'aurais dû être, ni de Perros-Guirec, de Ploumanach, ni des Sept Iles!

Malgré la splendeur du jour, « la nuit morne » dans ma pensée,

La nuit morne tombait sur la morne étendue,
et j'étais « près d'Avranches », le vent du soir soufflait, la mer était vaste autant que l'âme est profonde, où Saint-Michel surgissait, « Chéops de l'Occident, pyramide des mers ».

Et je songeais aussi, moi,

Je songeais à l'Égypte aux plis infranchissables,
A la grande isolée éternelle des sables,
Noire tente des rois, ce tas d'ombres, qui dort
Dans le camp immobile et sombre de la mort...

Je faisais la découverte matinale et fraîche de Jersey « île verte », bénie au sein des mers, amour du flot, souriante ou mélancolique entre l'Océan et la montagne, normande à la fois et bretonne, coin de terre religieux et charmant qui,

S'il était mon pays serait ce que j'envie.

Je marchais, le matin, à l'heure où un

blême rayon argente la fontaine, quand le point du jour éclôt sur les monts, à travers « les champs tristes, vivants et doux »; je contemplais de la falaise les vagues soulevées par la tempête et je songeais aux morts. Qu'advient-il d'eux, quel est le sort de ceux à qui la vie est retranchée :

Comme les passereaux, comme les hirondelles,
L'homme ira-t-il chercher l'azur limpide et clair?
Nous envolerons-nous et prendrons-nous des ailes?
Passerons-nous la mort comme ils passent la mer?

Empli de craintes et de doutes, je m'attardais à la rencontre ingénue d'une petite fagotière « dans la clairière aux vertes routes » où tu passes les pieds nus dans les chardons,

Enfant au teint brun, aux dents blanches,
Ton petit bras derrière toi
Tire un tremblant faisceau de branches...

Et ces *Promenades dans les Rochers*, où la pensée du poète s'affranchit des liens terrestres, se fond dans l'infini, quand le spectacle de la mer ou du soleil couchant lui découvre en palpitant les plus hauts mystères de la destinée universelle,

Je touche l'infini, je vois l'éternité.

Certes, cette œuvre immense contient des poèmes enflammés et amers, tels les iambes de *Bestiarium*, d'*Horreur Sacrée*, et ceux qui vont de cette constatation :

Tant qu'on verra l'amour pleurer, la haine rire,
Le mal régner...

à cette attestation :

Je dirai sans relâche et redirai sans trêve
La vérité;
Je serai dans l'écume obscure de la grève
Une clarté;

Je serai ce fantôme, un juge; et ma voix triste
Sera l'écho
De ce clairon farouche à qui rien ne résiste
Dans Jéricho;

Je ne quitterai point, grande France trahie,
Mon tribunal!
Avant que je me taise, ô tragique Isaïe,
O Juvénal,

O Dante, Ezéchiël à l'œil visionnaire,
Fier d'Aubigné,
On verra dans les cieux s'arrêter le tonnerre
Epoumonné!

Et ce poème, ô banni superbe de l'Empire,

tu le datais, dans ton exil, de la date fatale, anniversaire : 2 décembre.

Où découvrir un sommet d'ombre et de méditation équivalent à celui qui s'élève sur la base de ce vers farouche et simple :

Ma vie entre déjà dans l'ombre de la mort,

si ce n'est dans Hugo seul? Qu'on se souvienne du poème votif écrit à l'occasion de la mort de Théophile Gautier, et des parties énormes de la *Fin de Satan*, cette cime absorbant et dominant l'univers de la poésie surhumaine et philosophique, de poèmes tels que, dans la *Légende des Siècles*, le *Sacre de la Femme*, le *Satyre*, ou, dans les *Contemplations*, le finale du poème les *Malheureux*, quand Eve, Adam, tous deux assis, vieillards augustes, frissonnants et sinistres, et « ayant la vision de Dieu sous la paupière », muets, tandis que décroît le jour et que l'ombre grandit, pleurent, pleurent, songent et pleurent comme pour l'éternité,

Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

En 1872, Elémir Bourges, jeune et inconnu,

qui allait devenir une des forces les plus incoercibles de la conscience intellectuelle française, osa écrire à Victor Hugo pour le supplier de publier ces grands poèmes déjà annoncés et différés sans cesse : les *Quatre Vents de l'Esprit*, la *Fin de Satan*, *Dieu...* Hugo, touché, remercia. Les *Quatre Vents* ont paru neuf ans plus tard; *Dieu* et la *Fin de Satan* en 1886, posthumes.

Bourges racontait à ses familiers qu'il sentait, en ces œuvres depuis si longtemps promises, « de telles puissances intellectuelles qu'il lui serait pénible — ce n'est pas le mot, insistait-il, mais le sentiment est presque intraduisible — de mourir sans les avoir connues ». Et, de les connaître maintenant, le sentiment de Bourges doit être, pour ceux qui les ont lues, absolument unanime et constant, quelque chose manquerait qui transfigure et qui grandit, à qui serait mort sans les avoir lues.

L'exorbitant est considéré avec méfiance. Les plus grands et les meilleurs sont gênés qu'on les surpasse. Ils se satisfont d'éminences accessibles; ils nient ou ils raillent d'avance les cimes de peur d'en subir le

vertige. Qu'est-ce que le bon ton du jour peut admettre chez Hugo? Na-t-il point été le chef des romantiques? Effréné et absurde, le romantisme, on le sait, a fait stupide le XIX^e siècle. Victor Hugo l'absorbe et son œuvre le reflète. Son affectation de penseur pasteur des peuples, d'apôtre relégué à Patmos et divulguant son Apocalypse, de poète purement verbal emporté au tourbillon souvent boursoufflé de ses images, souvent ivre d'inintelligible, sinon d'inintelligent, a diverti d'âge en âge les gens de sens rassis, émus de logique saine. Hugo aurait été si bien un brave homme de bourgeois. Il aurait, assure-t-on, ruiné des éditeurs; il savait compter, il était avare. Qu'est-ce que cette ambition continuelle de se hausser au premier rang? Il se targuait, avec bonne foi, semblerait-il, d'atteindre à l'importance d'un Eschyle, qui sait? d'un Ezéchiël, de Juvénal, de Dante, vastes esprits qui comptent parmi les plus rares; on les révère, on les commente dans les écoles, mais on ne les lit plus guère, tant ils répondent peu aux aspirations, aux desiderata, plus scientifiques, plus sérieux, de notre temps. Une exception, depuis un

demi-siècle, favorise Shakespeare; nous apprécions en lui, malgré bien des futilités qu'excuse l'état rudimentaire du théâtre à son époque, le dramaturge adroit et puissant dont il n'est pas superflu parfois d'accepter le conseil, pourvu, c'est bien le moins dans nos jours d'équilibre, qu'on se dérobe aux excès de sa grandiloquence et à la violence trop marquée, désuète, de certains effets. Il n'est pas impossible de puiser beaucoup dans ses comédies et dans ses drames, sans blesser la bienséance, sans dépasser les limites du bon goût, quoique trop fréquemment, le pauvre brave poète de génie, il ne se fît pas faute de n'observer pas le tact le plus indiscutable. Les traducteurs assument la tâche de pallier ces extravagances et, ce qui n'est pas une entreprise commode, de le ramener, autant qu'il est en eux, au médiocre.

Hugo a consacré un de ses plus gros ouvrages les plus malaisés à lire, tant il est lourd de prétention, à la gloire de William Shakespeare. Un chapitre capital mérite, car il souligne jusqu'au prodige la vanité de l'auteur, qu'on l'ait maintes fois signalé! Chaque siècle a son homme de génie; il les

dénombrer depuis Homère, mais ne nomme personne pour le siècle où il écrivait : hypocrite modestie, le livre n'a été fait que pour y suppléer, plonger Goethe dans l'oubli, suggérer Hugo. Bien ingénus les malheureux, tel moi, j'en ai honte, qui tiennent pour formidable et inspirée par un égal à son égal cette étude critique, regorgeante, tumultueuse, la plus révélatrice, la plus saisissante qui soit, William Shakespeare par Victor Hugo!

« L'art suprême est la région des égaux.
« Le chef-d'œuvre est adéquat au chef-
« d'œuvre », voilà ce que je lis, non pas en conclusion, mais en tant que point de départ à cette œuvre. Il y a une cime à l'esprit humain, où Dieu descend, où l'homme monte, ou s'y efforce. « Dans chaque siècle » — non pas un, qu'on le remarque — mais « trois ou quatre génies entreprennent cette ascension ». Hugo en dépeint l'âpreté, le danger, l'obstacle, les erreurs, la chute au fond des précipices. On suit d'en bas ces hommes qui gravissent, disparaissent dans les nuées, reparaissent plus haut. « Comme ils sont petits, dit la foule. « Ce sont des géants. » Plusieurs s'arrêtent,

redescendent. D'autres persévèrent. Un faux pas ne déplairait point à certains spectateurs, assure Hugo. Aussitôt qu'on le présume, ce faux pas, une élite envieuse, avide de bassesse, applaudit et triomphe. Elle s'est aveuglée d'elle-même, ce qui lui permet d'être insensible à l'ascension des plus intrépides, des plus grands, jusqu'au sommet. La malignité jubile dès qu'elle doute, ou du moins quand elle le feint.

Ce que remarque Hugo en présence de l'angoisse passionnée du génie promu par son obstination à la lumineuse région des égaux, songeant à lui, de tout mon élan de ferveur, j'y souscris : « Choisir entre ces
« hommes, impossible. Nul moyen de faire
« pencher la balance entre Rembrandt et
« Michel-Ange.

« Et, pour nous enfermer seulement dans
« les écrivains et les poètes, examinez-les
« l'un après l'autre. Lequel est le plus
« grand? Tous. »

Et Shakespeare. Et Victor Hugo.

III

COMMENT J'AIME LES POÈTES

Quand, où, comment, pourquoi a pris naissance mon culte de la poésie, il me serait impossible de le discerner. De très vieux cahiers de mon enfance conservent, à demi effacées, des ébauches dont les vers, si je me laisse aller à les lire, ne me semblent pas toujours absolument ridicules. Un sentiment, banal sans doute, mais sincère, cherche à s'exprimer avec gaucherie mais ingénument, et le rythme, si exempt soit-il de recherches et de nouveauté, se soutient. Ni dans mes études, ni dans mes effusions puériles de versificateur innocent, je n'ai été un prodige. Les premiers camarades à qui je

risquai de confier mes poèmes de débutant comparaient leurs productions aux miennes et tenaient les miennes pour meilleures; la médiocrité était égale; ils pressentaient peut-être plus de spontanéité chez moi et, à coup sûr, une foi plus persévérante. L'un d'eux attira, un jour, sur mes essais l'attention d'élèves de seconde alors que j'achevais ma troisième. Ils me convièrent à leurs réunions, m'admirent à collaborer à leur journal autographié. Ainsi se noua mon affectueuse intimité avec Ephraïm Mikhaël, qui s'appelait Georges Michel, avec Pierre Quillard, avec Stuart Merrill. Tous trois ont disparu : Mikhaël à vingt-quatre ans, Quillard à quarante-sept; Merrill à cinquante-deux, pendant la guerre. Je les ai autour de moi constamment; ils ne sont éloignés ni de mes travaux, ni de mes pensées. René Guilbert aussi était de ce groupe; il allait rendre célèbre René Ghil, et aussi Jean Ajalbert. D'autres sont oubliés, morts ou vivants.

Sincères, laborieux, simples et ardents, ce sont les premiers poètes dont j'aie connu les visages, entendu la parole, sachant, du moins, qu'ils étaient des poètes, car, en

réalité, j'avais approché, alors que je faisais ma sixième au lycée, un aîné, dont le souvenir m'était demeuré précieux, Stéphane Mallarmé, mon professeur d'anglais. Seulement je ne me doutais pas de lui, j'ignorais le poète, l'homme m'avait charmé, et, je crois, jusqu'à un certain point, le professeur. Je ne l'ai lu que plus tard. Je lui adressai mon premier livre; il m'accueillit, au milieu d'autres jeunes hommes, rue de Rome, le mardi soir.

A mes condisciples une fervente et libre amitié m'unissait. Nous nous estimions, nous nous exaltions, nous discussions en commun. Nos admirations se fixaient, nos préférences se confrontaient. Mais nous marchions de plain-pied; nul n'était le guide des autres, sinon par choix sur un point déterminé, en vertu d'un savoir plus poussé ou d'une réflexion qui nous persuadait; nous n'avions passongé à élire parmi nous un chef ou un maître. Si l'un avait réussi un poème qui nous plût, nous en étions également fiers et heureux; son triomphe était le nôtre. Aucun à nos yeux ne s'auréolait d'un prestige exclusif.

En dehors des camarades dont je parta-

égale

geais l'enthousiasme et les convictions, en dehors de ce groupe intime, quel poète, le premier, s'est révélé devant moi en sa personne? Un demi-siècle, plus d'un demi-siècle s'est écoulé. Je retrouve ce moment d'adolescence. Il existait, en ce temps aboli, au chevet de l'église Saint-Augustin, rue de la Bienfaisance, une salle d'armes renommée, la salle Ruzé, c'était le nom du maître, où je me rendais, deux ou trois fois la semaine, après les classes du soir. Je m'initiais avec indolence aux jeux brillants de l'épée et du fleuret d'escrime. Je regardais accomplir des exploits plus volontiers que je ne m'y exerçais. Je vois un homme assez âgé, sec, prompt, assidu, dont les détentes, les replis, la parade vive m'émerveillaient. Je vois un jeune officier d'une élégance preste et séduisante qui excellait aux ripostes les plus rapides, le lieutenant Louis de Chauvigny. Un jour, je musais, revêtu du plastron et résolu à part moi soit à esquiver la leçon, soit à me résigner si on m'y appelait; je m'étais assis auprès d'une table sur laquelle était un livre. Or c'était un livre de vers, des poèmes familiers, d'un sincère patriotisme, mais nulle bassesse médiocre,

nul appel à des sentiments fanfarons. Je lus avec curiosité, avec attention, avec plaisir; j'en conçus une haute idée de l'auteur, escrimeur remarquable, officier brillant, et, en plus, ce poète, M. Louis de Chauvigny, là, devant moi, qui faisait assaut.

Combien de lustres plus tard (calcule qui voudra), dans le courant de l'année 1926, me fut remis, au *Mercure de France*, pour en parler dans ma chronique des poèmes, un recueil de vers, *Le Nouveau Bon Herbiier pour la Meilleure Amie*, par un *Jardinier du Parnasse*. Poèmes très purs, habilement construits, où la vertu des plantes et des simples est célébrée. Deux pages en memento précèdent le recueil, déplorant la mort du jardinier; elles sont signées de son ami fidèle, son exécuteur testamentaire, Louis de Chauvigny.

Comment m'y prendre, me demandais-je, si c'est le Chauvigny que j'admiraï jadis et n'ai jamais revu, afin qu'il se rende compte que je me rappelle, mais sans risquer d'être absurde dans le cas où ce ne serait pas lui? Ma foi, dussé-je interloquer certains de mes lecteurs par des apparences de cryptogramme, je glisse dans ma critique des mots

en italiques, propres à solliciter ses souvenirs :

« L'auteur que M. de Chauvigny désigne
« sans le remplacer excelle, dans un ton
« à la fois docte et très *rusé*, dans cette
« curieuse *escrime*... Ce livre ramène mes
« souvenirs à une époque bien éloignée, où
« de ces mêmes recherches et de cette
« même *escrime*, je m'efforçais aussi à
« goûter la saine *bienfaisance*.. »

Une lettre chaleureuse, qui démasquait l'auteur, et le premier *Bon Herbiere pour la Meilleure Amie* « in memoriam temporis acti » me furent adressés. Je ne m'étais point mépris. La semaine suivante, je déjeunais avec Louis de Chauvigny dans un restaurant de la rive gauche. Il habite, en province, un vieux château : « Il a appartenu, « me dit-il, à la famille Du Bellay, et « j'aperçois les terres de Ronsard, au delà « de la rivière... » Nous nous voyons quand il traverse Paris, nous nous écrivons entre temps.

Je lui suis reconnaissant d'avoir été, dans mon jeune âge, le premier poète, mon aîné, dont j'aie connu le visage, avec qui je me sois entretenu. Je lui suis reconnais-

sant parce que, au déclin de mon âge, mon estime n'a pas décru; parce que, songeant à la nette probité tant du poète que de l'homme, je me félicite de son accueil et de son amitié.

Alfred de Musset me possédait; je le savais par cœur; je le citais à tous propos, hors de propos; je me le faisais entendre en marchant dans la rue, ou solitaire dans ma chambre. Il était le dieu familier; il hantait mes moindres pensées. Derrière lui, derrière Hugo qui remplissait du rayonnement de sa gloire l'horizon triomphant, je dénichais des renommées poétiques hésitantes ou mal affermiées, des poètes dont la production s'achevait. Sully-Prudhomme m'a empêtré dans ses culs-de-sac peu aérés. La spécieuse truculence d'un Jean Richepin ne se trahissait pas à moi avec ses artifices de normalien en rupture de ban. Je goûtais ses allures d'insurgé et de rebelle, et je l'avais applaudi lorsqu'il avait, à la Porte Saint-Martin, avec sa voix si mâle, interprété, dans son drame en vers, le rôle fastueux de Nana-Sahib, à côté, sans défaillir, de Sarah-Bernhardt.

Musset

Leconte de Lisle me sauva de ce marasme. Mes camarades le louaient. Une anthologie donnait :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu...

Ces larges coulées de la lumière, cette certitude de la couleur, et un rythme si robuste m'étaient inattendus. Je me procurai *les Poèmes Antiques*, je pénétrai sans crainte et sans horreur au fond des jungles denses et griffues. Je méditai sur *Çunacépa*, sur *la Mort de Valmiki*, sur *la Vision de Brahma*, sur *la Prière védique pour les Morts*. J'aperçus qu'on pouvait, érudit et savant, avec les dons d'une sensibilité mesurée et contenue, édifier des visions prodigieuses d'âges légendaires. Puis l'atmosphère s'allège. Sous des clartés solaires plus clémentes, *Hypatie*, *Thyoné*, *Klytie*, noms entre les autres précieux, on hume cet heureux embrasement des poèmes helléniques, *la Source*, qui étincelle où croissent l'hyacinthe et la violette, Naiade riieuse dans les halliers moussus, « lumière de l'âme, ô Beauté! » Des *Odes Anacréontiques* à *Theslylis*, aux *Médailles Antiques*, le plein éclat,

la séduction des vers les plus précis et les mieux modulés. Certes, parmi les sentiers furtifs des bois, les grottes de pampre, et vous,

Platanes, qui voyez sous vos épais feuillages,
Les vierges de l'Hybla céder au doux sommeil,

parmi vous, paysages des heures hardies et douces, sur l'éloquente colline où médite le temple de la sagesse souveraine, la vie est vaste dans son harmonie à l'infini diverse, mêlée de rêve et d'action; la vie est vaste à la méditation, la vie est vaste au savoir, la vie est vaste à la beauté et à l'amour : oh! que l'amour inspire donc vos chants, poètes; souvenez-vous, songez, même si vous n'avez point vu le jour près de ces bords fortunés, même si vous n'avez éprouvé la bonne chance d'y être conduit une fois par votre destinée; songez, souvenez-vous, et sachez vous le répéter :

Iles, séjour des Dieux! Hellas, mère sacrée,
Oh! que ne suis-je né dans le saint Archipel
Aux siècles glorieux où la Terre inspirée
Voyait le Ciel descendre à son premier appel!

Si mon berceau, flottant sur la Thétis antique,
Ne fut point caressé de son tiède cristal,

Si je n'ai point prié sous le fronton attique,
Beauté victorieuse, à ton autel natal;

Allume dans mon sein la sublime étincelle,
N'enferme pas ma gloire au tombeau soucieux;
Et fais que ma pensée en rythmes d'or ruisselle
Comme un divin métal au moule harmonieux!

Gorgé jusqu'à l'ivresse de tant de force héroïque ou tendre, aurais-je imaginé aux *Poèmes Barbares* un éblouissement, une illumination encore plus sublimes? La farouche, la formidable fresque de *Quain* se projette, se continue, se reprend, sans cesse élargie, mouvante, splendide, et envahit d'un tourbillonnement sacré mon cerveau. Le Bâtitteur recompose le spectacle successif des siècles, le spectacle à son choix des contrées évanouies dans le passé, ou lointaines, par delà les mers, quand s'y écoulait son enfance, quand il y subit les joies et les amertumes de ses naissants désirs. Hommes rudes, sinistres, lourds, bêtes de proie cruelles suscitées par la faim, prestiges des mythes et de la fable, promesses et erreurs des religions, apparitions délicieuses de familières demeures désormais abandonnées, et, par le songe ou par le souvenir, visages de jeunes femmes inoubliables,

hagardes ou séraphiques, — en chaque strophe, en chaque poème le désespoir déçoit, l'illusion rayonne; tendresse désenchantée, courroux hautain ou dédaigneux, le rythme tantôt fleurit, tantôt s'aggrave; d'un sain orgueil, d'effroi, de l'irradiement d'une compassion refrénée déborde la splendeur à la fois sereine et merveilleusement sonore de ses images et du chant.

J'étais transfiguré. Mes poumons couverts aspiraient cette altitude. Les *Fleurs du Mal* m'emplirent de leurs parfums têtus. J'y humais jusqu'au fond le douloureux venin d'où une magie sans maléfice attise leur pureté précise, délicate, impérieuse. Oh! la sorcellerie singulière, dont s'exerce le sortilège à rebours! Il arrache à l'envoûtement par le Démon son masque de perversion et d'hypocrisie. Il restitue jusque dans l'emprise du désespoir et de la peur, à l'âme chagrine, aux sens meurtris de l'homme et de la femme la grâce secrète et essentielle de leur beauté! Que d'admirateurs de Baudelaire le méconnaissent, révéranant en lui l'Ange de la perte et du mensonge, quand, au contraire, l'idée du mal qui partout persiste, le tourmente, l'écrase; quand,

dans sa tristesse démesurée, regorgent les bouillonnements du dégoût qui l'étouffe et de la pitié qui l'affole!

Maintenant m'attiraient les cimes les plus hautes. Le recueillement désabusé d'Alfred de Vigny m'enveloppa dans son calme méprisant où si mal sont réprimés les frissons d'un grand cœur.

Etre grand, s'élever au sublime jusqu'au déconcertant, dans la prévision, dans l'intuitive clairvoyance, religion du beau, qui englobe la révélation du bien au delà du bien, la révélation du vrai au delà des limites où s'exhausse le vrai de la timide raison; apanage inaltérable et domaine exclusif des poètes dominateurs : en France, dans les temps modernes, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Baudelaire; en d'autres temps, en d'autres pays, Homère et Eschyle, Lucrèce et Virgile, Dante Alighieri, Shakespeare et Milton, Goethe. Les entendre, les entrevoir, les pressentir et trembler de bonheur! La marche est-elle ardue? On s'élançe sur les degrés; une montée à l'infini. On se redresse, on tente encore, ou l'on halète et l'on s'affaisse. Les bouffées d'air plus noble que l'on savoure étourdis-

cite
des
poètes

sent l'entendement. Une masse confuse de chanteurs charmants remue, au-dessous, et s'éparpille. Epris de songes perceptibles, des nuages avant qu'ils s'évaporent, des apparences les plus frêles et fugaces, ah! par la séduction du verbe, la puissance de l'image, le prestige de leur musique, la pénétration de ce qui est bien grand déjà, à peine au-dessous des universels, leurs lumineuses délices répondent à l'esprit qui les interroge et qui écoute. Géants d'une stature à peine moins audacieuse, d'un génie à peine moins farouche, Sophocle, Euripide, Sappho, Pétrarque et Torquato Tasso, Leopardi, et Calderon et Gongora, Schiller, Heinrich Heine; chez nous, de siècle en siècle, chaîne éblouissante, ininterrompue : Villon, Du Bellay, Ronsard, d'Aubigné, Malherbe, Corneille, La Fontaine, Racine, André Chénier, Desbordes-Valmore, Lamartine, Musset, pour rejoindre ce réprouvé du romantisme, Gautier, à qui les sots ont reproché de n'être qu'un artiste (comme s'ils savaient ce que c'est qu'un artiste), et le divin illuminé qui s'absorbait aux fièvres troublées d'une religion d'amour, croyant successif de toutes les fois, assujetti

aux coutumes des peuples, dans sa seconde patrie, le Valois, peuplé de visions dansantes et féeriques, sur les bords du Danube, dans les nuits chaleureuses et lourdes de Vienne, en Syrie et en Egypte; précurseur qui s'ignorait peut-être et qu'on a tant méconnu, Gérard de Nerval, voyageur par le corps et par l'âme, en cet afflux de simplicité, de pureté sans mélange, prodigieux toujours et ineffable!

Depuis trois quarts de siècle les beaux noms ont foisonné : Théodore de Banville, fin, mobile, sachant tendre d'un doigt avisé la corde de joie et d'extase lyrique; Léon Dierx, consciencieux et discret sous le tumulte de ses colères et de ses souffrances; José-Maria de Heredia, forgeron de l'or massif et ductile à son gré; et chacun des Parnassiens, artisans de mérite et de goût, même Mérat et Valade, Jean Lahor, Silvestre, François Coppée, un des plus forts, ouvrier solide, irréprochable. A Sully-Prudhomme vivant la renommée fut déparée : de gauches abstractions, un vain respect des conventions, une bonne tenue morale, un style médiocre et terne, la vertu, le devoir, l'hommage aux héroïsmes scientifiques que

la Fatalité a brisés; le commun honora en ce talent le penseur, cerveau sans abandon, sans nouveauté, sans éclat.

L'inépuisable miracle alors est manifeste; Verlaine, et, en regard, limpide et absolu, Mallarmé. Certes; mais à leurs côtés Rimbaud, Jules Laforgue, le torrentueux Lautréamont qui répudie les disciplines, et, plus proches de nous, Mikhaël, Jean Moréas, Emile Verhaeren, Anna de Noailles, Fagus, Marcel Ormoy. Je mentionne, non sans oublis parmi les plus dignes, des morts seulement : Maurice du Plessys, Van Lerberghe, Elskamp, Toulet, Apollinaire...

Les grands, les moindres, les petits, je m'abreuvais dans les poètes sans m'assouvir. Ceux de France, sans aucune exception, les plus rares, les plus vantés; les classiques de la Grèce et de Rome, les Anglais des époques âpres et languissantes, depuis Chaucer, depuis Spencer, avec une prédilection pour les fougueux et les plus délicats du XIX^e siècle : Byron, Shelley, Keats l'hellénique, le frère prédestiné de notre Pierre Louys, Tennyson, les deux Rossetti, Dante-Gabriel et Christina, Swinburne engloutissant, et je découvrais derrière ses Contes

2 Belges

l'hallucinant Edgar Poe, le maître des verbales harmonies.

J'étouffais dans l'ampleur malaisée des épopées de l'Inde. Mais quel scintillement de précisions concertées et sensibles, lorsque, chez l'éditeur Lemerre, j'eus acquis mon exemplaire — « le dernier », m'assurait-il — du *Livre de Jade*, ce recueil de poésies chinoises mises adorablement en français par Judith Walter, la fille, alors adolescente, de Théophile Gautier.

IV

LE SACRE DE LA FEMME

Toute femme participe de la divinité.

A formuler cet axiome j'hésite. Il me répugnerait qu'on vînt salir ma foi d'une exégèse maligne, qui l'appauvrît. Je pressens les gloses. La galanterie m'est en horreur, et toutes les affectations, flatteries et compliments d'une convoitise qui dissimule. Je hais ce qui ravale, quoi qu'on en pense, celles qu'on dupe moins que le dupeur.

Toute femme participe de la divinité. Ou j'ai oublié de quel brasier l'âme de notre vie se consume et se renouvelle, ou — dites, poètes, mes amis, si je mens! — ce que

axiome.

j'écrivis presque à la moitié de mon âge, en 1899, dans *l'Ornement de la Solitude*, demeure en moi le bouillonnement d'une flamme qui persiste : « O les yeux des femmes, leurs yeux, la seule beauté!... Du fond de vos prunelles d'or, ou de diamant froid, nos folies comme notre sagesse prennent naissance, et par elles, nous vivons ce qu'elles nous font. Les yeux des femmes qui nous ont pénétrés ne nous quittent jamais plus, et le sens de leurs regards multiples forme le mot occulte de notre âme. »

Et ceci encore, j'en retrouve, quelques pages au delà, la confession. Je ne renie rien, bien au contraire, de mes croyances :

« Tout, sur la terre, se fait par les femmes. Rien n'existe que pour elles, ne surgit qu'à leur gloire, même la haine. »

Plus explicite, orthodoxe tout autant, le fier credo ou cantique exulte, vers 1925, en un passage que j'aime de mon étude sur *Rops* :

« La femme pure ou non, céleste ou non, propice et magnanime, malfaisante et dédaigneuse, toujours la même en dépit du changement dont les mœurs et les

« aspirations sociales l'imprègnent, ne
« cesse jamais d'être, destructrice ou bien-
« veillante, l'unique inspiratrice des reli-
« gions, d'un idéal.

« Innombrables aspects d'un idéal uni-
« que, Héra terrible et majestueuse, mépri-
« sante Artémis, auguste et bienveillante
« Pallas, Cérès industrielle, qui enseigne,
« guide et régit, Vesta sévère entretenant le
« feu du foyer, partout et toujours on vous
« retrouve, on vous chérit, on vous vénère
« et partout on vous craint. Mais vous,
« troupe adorable et familière des nym-
« phes que, en tous lieux, auprès des fon-
« taines, aux lisières des forêts, au bord des
« fleuves et de la mer, dans les prairies, au
« creux des monts, aux confins des villes,
« on rencontre, coiffées de laurier et de
« myrte, chantantes, ballantes, rythmique-
« ment enlacées, et tour à tour souriantes
« et éplorées, nymphes! et toi, toute absor-
« bante Aphrodite, vous êtes la source, vous
« êtes le propos, vous êtes le but de toutes
« nos inspirations, de nos vertiges, de nos
« émois... Il n'est point vrai pour qui ne
« s'est bronzé d'une cuirasse d'indifférence
« ou de stupidité, que la femme ne soit que

« la compagne de l'homme et son égale.
« Elle sollicite, de près ou de loin, voisine
« ou absente, tout le souci de son cœur et
« de son esprit; elle l'envahit des effluves
« réels de sa présence, de la fumée odo-
« rante de la convoitise ou des regrets, elle
« l'occupe comme l'éther impalpable et
« comme l'haleine de la brise; elle lui est
« indispensable à subsister; les magnani-
« mes poètes d'Hellas l'ont haussée en la
« splendeur de tout son éclat; elle est en
« tout et partout, née de l'écume de la
« mer, aussi immatérielle, aussi réelle,
« aussi pénétrante, brillante, enveloppante,
« Aphrodite douce et couronnée de fleurs,
« qui courbe sous ses travaux tout ce qui
« respire. Les hommes, chaste et sage,
« l'adorent, ouranienne, céleste; mais noc-
« turne, trompeuse, courtisane, populaire,
« dévoratrice, exterminatrice, ils lui dres-
« sent encore des autels où dévotement ils
« baisent la trace sanglante, lumineuse, de
« ses pas. »

Toute femme participe de la divinité.

Je ne m'aveugle pas : les méchantes, les

perfides, les artificieuses, les vaines, les égoïstes, les absurdes sans raison et sans cœur, l'infini des complications... Des déesses, des dieux apparaissent criminels aux yeux des hommes; contre nous ils le sont, contre eux, contre les décisions de la Fatalité. Est-il sûr que le caractère du divin soit permanent chez les dieux? Les plus proches du parfait s'assujettissent, par méprise, dans l'excès de leur identité, à des emportements de faiblesse ou de fureur. Un dieu, c'est l'homme agrandi vers l'idéal du mal, hélas! et quelquefois du bien. On souffre, on subit, on meurt, ô conscience, ô lumière! et les lèvres s'assèchent de blasphème et d'horreur dans la torture de la chair et de l'âme. D'autres, des complaisances les avilissent, quand l'appât d'un profit émerge et les rive à l'abîme; nul retour sur soi : on est les puissants fanfarons ou hébétés de vice, de lucre, de mensonge, la lie effrontée qui dévaste, la triomphale nausée du médiocre dont s'encombre le monde et dont il s'effondrerait dans le néant.

Passons, passons, passons. Si l'humain corrompt le divin, le divin sollicite et transpose l'humain. L'homme a échappé à la

gangue originelle; il a franchi tant d'étages par-dessus l'opacité primitive, se hissant à travers la succession des degrés animaux jusqu'au domaine des intelligences et de la suprême bonté. Comment n'aspirerait-il pas plus haut? Le divin surexcite son essor. Dans quelles délices du corps et de l'esprit il s'y engloutira.

L'homme tient du dieu qu'il va rejoindre; la femme, ailée de la pureté de sa forme, beaucoup davantage, — et elle a ce regard, ces yeux, la grâce impondérable du geste, le ciel qu'ouvre sa voix.

Tous, elle et lui, se détournent du sublime qu'elle concentre en secret. Le fétichisme de ses charmes le démontre, puisqu'il détermine à de trop mièvres pratiques ou à de la brutalité, à des liturgies de passion superstitieuse ou superficielle plutôt qu'à un grand culte.

Ce n'est pas que me désole l'encens autour d'elle et par elle entretenu, certes, de la coquetterie. Idole incitant à l'idolâtrie, ou souveraine hypostase miséricordieuse à l'oraison, elle accueille, elle accepte, et, s'offrant, nous arrache à la sotte froideur de nos ignorances et de nos refus obstinés.

Des maladroites, des étourdies alertent avant de l'atteindre la proie qu'elles visent et s'abusent sur leurs moyens : le spectacle s'en livre souvent à la risée publique ou provoque notre pitié. Peut-être n'est-ce qu'une forme féminine de l'universelle vanité, mais délicieuse et désirable, parce que, dans son principe et dans ses buts, elle n'est ni en totalité égoïste ni seulement intéressée. Nulle coquette qui ne le soit pour d'autres ou pour quelqu'un. Elle enivre qui elle favorise; elle délace et déjoue les résistances les plus fortes. La vraie coquette se permet tout, et se défend de défier personne. Elle emporte l'assentiment avant qu'on se sente troublé par ses grâces. Elle soumet avant d'avoir défait, presque avant l'attaque. L'assaut poursuivi jusqu'à l'extrême emporte les vaincus dans l'adoration, l'orgueil et l'amour.

Parfums, aromates, bijoux et pendants d'oreilles, parures de pierreries, nuées délicates des rubans et des tissus qui enrobent et font saillir les corps : brocards jadis et brocatelles, failles lourdes et taffetas, popelines, velours fauves, brillants, profonds, futaines modestes, linons désuets, percali-

ses, éveillent dans la matière une spiritualité où se transpose l'âme du sourire, rendent la beauté sereine, et fondent le corps au divin. Rien n'égale en émotion la nudité d'un sein, si ce n'est quand respirent dans un conseil, dans un encouragement, la diaphanéité d'une bonté et la parole d'aurore d'une femme.

Toute femme participe de la divinité.

Parce que ce sont elles, — ma croyance s'y complait, — et sans doute (arrière toute modestie) parce que c'est moi, je m'enorgueillis, ne parlons plus d'amour! d'avoir compté, de compter — oui, elles sont plusieurs, ô gloire! — de grandes, d'ineffables amies.

L'amitié, ainsi l'atteste Verlaine,

L'amitié, mais entre homme et femme elle est divine!

Nul subtil analyste ne déterminerait de si évanescentes nuances. Comment les définir? Les conditions, les éléments varient à l'infini, avec les cas. On invoque, c'est fatal, cette ténue limite du sentiment où l'affection de l'homme confine à un espoir, à un goût, à

femmes
et
moi

un regret de la sensualité qui ne s'avoue, et d'où effleure déjà l'initial délice de la volupté la plus discrète. Oh! certes, j'ai vu parfois ce ciel s'ouvrir. Une volonté mieux consciente, plus pure, décourageait l'élan; ni pédanterie, ni prétention; aucun reproche, pas un geste. On l'aurait jugée ignorante, elle s'abstrayait de savoir. Ainsi se maintient, comme dans une atmosphère de tendre et idéale sympathie, l'équilibre d'une sagesse sans trouble en son émoi, intellectuelle essence d'une raison la plus généreuse, communion de familiarité sereine se fermant en obstacle aux abandons, aux plus futiles, aux sincères.

Je ne pourrais, ô Merveilleuses! incliner aux pieds de chacune, telle une corbeille de gratitude, les gerbes de ma ferveur joyeuse. Elles sont, elles furent différentes par l'âge, égales par la condition. A plusieurs l'occasion fut départie de répandre à profusion pour le bien les ressources de leur sollicitude; à d'autres la destinée est avare ou rigoureuse; péniblement elles affrontent le sort ardu, une détresse matérielle ou morale. Mais toutes portent haut la tête, baignent leurs regards aux ondes

des harmonies célestes, en rapportent, en répandent, faisceau frissonnant de clartés, le bienfait de leur foi en la grandeur humaine, en la beauté, miroir de leur âme, et elles propagent, par le long embrasement de leur généreuse ardeur, par la parole, par l'exemple, par la promesse radieuse ou occulte de leur approbation et de leur éloge, l'universelle compréhension des choses du cœur, de la culture, de l'art, de claires accessions au savoir par l'amour, et à l'amour par les forces conjointes de la volonté et de la conscience.

Lesquelles détacherai-je du foyer d'illumination, aveugles pour soi seules, ou sourdes et qui s'ignorent? Oh! comme, d'un bout à l'autre bout de mes jours, la sève de leurs yeux et de leurs voix m'épanouit! C'est, auprès de vous, mes Deux, qui m'êtes le meilleur de l'amour et de la tendresse filiale, le meilleur don de l'Amitié. Depuis l'enfance, assidus témoins doucement favorables, sœurs ou non par le sang, elles se gardent fidèles aux images de nos jeux. Qui donc prétend que plus d'une s'est éclipsée à ma dévotion? Rien ni personne n'est mort. Un frôlement subsiste; le passage léger

2 femmes

d'un rayon, d'un souffle, s'incorpore aux profondeurs de mon être. Consentirai-je dans mon ciel à l'extinction d'une étoile? *In cordis coelo nunquam exstinguitur Stella. Sidera omnia supersunt.* Celles, les très jeunes alors, qui m'accueillirent, ayant épousé tel entre mes amis les plus chers, condisciples anciens, poètes éclatants, fougueux, véridiques, écrivains d'élite, incorruptibles au succès, tous passionnés des motifs authentiques de leur art, qu'elles ont soutenus de leur concours, de leur grâce, de leur assentiment. Leur veuvage encore est le plus constant et le plus pur d'eux-mêmes qu'elles prolongent.

Une d'elles, depuis des années, repose sous le sable du terroir flamand à l'entrée du bourg où était né son compagnon. Les « Heures Claires » se poursuivent; les « Heures d'Après-Midi », les « Heures du Soir » ne fondront point dans l'oubli odieux de la nuit. O Vous, qui m'étiez attentive et affectueuse, je répète ce que chanta Celui qui vous a précédée, attendue, imprégné de vous et de votre cœur qui ne fit qu'un avec le sien :

Les baisers morts des défuntes années
Ont mis le sceau sur ton visage,
Et sous le vent morne et rugueux de l'âge,
Bien des roses, parmi tes traits, se sont fanées.

J'éprouve un plaisir sans cesse réitéré
lorsque, au beau livre par Rachilde, *Dans
le Puits*, je rejoins l'évocation qui nous est
commune, d' « une propriété vaste et jolie
« comme le palais des mille et une nuits
« rurales, habitée par des amies à moi que
« j'appelle mes sœurs, qui en descendent
« souvent, les mains pleines de fleurs et de
« fruits, Flore et Pomone aux gestes de
« grâce, à la beauté sculpturale, et ces
« amies françaises, de la plus fine espèce,
« entourent de leur amour et de leurs soins
« une des gloires de la *Jeune Belgique*,
« l'auteur de *la Route d'Emeraude...* »

« Mes sœurs », ajoute Rachilde, « mes
sœurs du palais enchanté ne se sont pas
trop réveillées de leur enchantement. » Le
décor, en dépit de desséchantes et de dra-
matiques vicissitudes, ne s'est point dissipé.
Les roses embaument, les fruits abondent;
les grands feuillages, les parterres d'iris,
le bois descendant à la Seine, les planta-
tions, les herbages, les arbres d'ombre et

les essences recherchées, sveltes, ornementales, les sinueuses allées dans les parfums, la joie et les lumières, les chants d'oiseaux en fête, les jappements fauves des grands chiens, la table hospitalière aux convives devant la verrière d'un grand hall, le décor n'est point changé. Les amies, hélas! Pomone et Flore, si agissantes, et prévenantes, et décidées, si droites, nettes dans leur simplesse noble, l'auteur aussi, mon glorieux, trop négligé ami, de cette *Route d'Emeraude*, chef-d'œuvre de vie revécue dans le tourbillon doré d'un siècle de faste, de félicité et d'ardeur, où donc s'en sont-ils allés? Que dites-vous? Je ressens aux lieux qu'illustre leur bienfaisante présence, qu'ils ne les ont point quittés. Ils me rient; je leur réponds. Une adorable, insigne, exclusive gardienne, fille, nièce, épouse, exhausse sa vie propre de leurs vies unies qui déterminent la sienne et qui la complètent.

J'entends des hommes se plaindre. Est-ce un privilège qui m'échut? Suis-je, moi, allé vers elles? sont-elles venues vers moi? Je les révère, je les écoute, je les aime. Je ne les puis toutes citer : que de moments inou-

bliables à côté d'elles passés, aux confins de la ville, à Paris, près de la Loire, au rivage de l'Océan!

Voici, dans le nord de la Belgique mosane, un long et touffu jardin avec ses pelouses, son jet d'eau, ses terrasses, empli, chaque été, de babilis fleuris, de cueillettes de roses et de pêches; voici l'ample salon aux meubles fièrement choisis; on y lit par les soirs d'apaisement, à la clarté trop tamisée des lampes; on plaisante, on cause; voici le laborieux atelier où se concentre un pénétrant talent de souplesse et d'harmonie.

Dans une rue silencieuse, écartée, à Bruxelles, je chéris une maison modeste, parce que la hante une âme haute, droite, nette, franche, et parce que s'y joint l'âme d'une sœur, brusque parfois en ses caprices de bonté, souriante et grave aussi, prompte aux accès secrets d'un dévouement que d'un trait de dépit jovial, soudain, si on s'en aperçoit, elle nie.

Et encore? Et encore? Ne sied-il que je m'arrête? Les plus anciennes ont assisté les phases chancelantes ou troubles de mes soucis d'antan, de mes deuils, de mes anxiétés.

Belgique

J'en veux honorer de récentes : la vigilante et vaillante qui, contre les assauts rongeurs, contre les calculs des sots ou les oublis sournois, préserve de toute atteinte l'œuvre par elle-même rayonnante, inspirée au tailleur d'images en pierre le plus génial de notre temps.

Et je salue ma « sœur jumelle » qui ouvrit les yeux à la lumière le jour où je naquis... (nonobstant l'année, le lieu, les parents...) :

Poète! De la base au faite
Que tout soit vêtu de laurier
Dans Paris! Le cinq février,
C'est votre fête et c'est ma fête.

Quoi! Votre fête ni ma fête
Qui se devraient apparier
Ne marquent au calendrier?
Eh! tant pis! — Ma joie est parfaite

Pour autant que demeure ouvert
Le jardin dont au myrte vert
— Croyons Nerval, votre Vulgate! —

S'unit le pâle hortensia
Dans nos rêves qu'initia
A l'art des rimes Sainte-Agathe.

Amies, ô mes Amies, merci!... Ma route

s'est élevée, s'élève au feu magique des sanctuaires. Je vous rends grâces; je sais ce que je vous dois. J'entrevois auprès de vous, j'entends l'appel du divin dans l'humain. Je monte. Toute femme participe de la divinité.

ILES RÉELLES ET IMAGINAIRES

Mon enfance fut fascinée par le sortilège des îles. Elle s'enfiévrant de bonheur si de leurs fraîches écloses irradiait le mystère infranchissable des continents, et à chaque fois que sous l'effort de marins et de savants la muraille de la banquise arctique fléchissait.

Ah! ce « passage du Nord-Est »! L'Archipel nommé François-Joseph par les Autrichiens Payer et Weyprecht; l'inimaginable traversée de Nordenskjöld au large des côtes russes et sibériennes, son étoile heureuse, *Véga!* du Cap Nord au Détroit de Behring!...

Ah! ce « passage du Nord-Ouest »! qu'on discutait encore tandis que l'avait forcé pour tenter d'atteindre le Pôle la *Jeannette* de l'Américain DeLong, devancier de Nansen, de Sweedrupt, de leurs émules favorisés ou non par le sort.

Jules Verne nous était cher. Avec lui, suivant le Capitaine Hatteras, nous courûmes et souffrîmes par les déserts glacés. Dans le « Pays des Fourrures » nous organisions la chasse des bêtes convoitées que nous traquions pas à pas sous la neige.

L'Afrique impénétrable me harcelait. Speke, Grant, Burton, Baker se disputaient à fixer les sources du Nil. Après René Caillé, Barth était entré dans Tombouctou, reconnaissait le haut cours du Niger. *Cinq Semaines en Ballon* m'avait figuré ce qu'alors on savait, ce qu'on soupçonnait, réalités, imaginations, du Continent noir, ainsi l'appelait-on. Je lisais les relations patientes de Livingstone; je l'aimais; quel deuil en moi lorsqu'il passa pour disparu; aucun indice; on ignorait qu'il fût mort ou vivant. Dans quelle anxiété passionnée je m'attachais aux péripéties du voyage libérateur qu'entreprit à sa recherche Stanley!

Forêt
de
voyage

La Sibérie en ses limites extrêmes... Le Plateau de Pamir!... Découvertes, explorations dont les récits émouvaient aux fascicules du *Tour du Monde*!... L'Indo-Chine décelait, après Francis Garnier, plusieurs de ses secrets précieux; la Chine se soumettait à des surprises captieuses, la Mongolie à l'héroïsme investigateur de Prjéwalski, bientôt on forcerait le rempart formidable du Thibet.

mas
Les aviateurs, à présent, nous révèlent notre planète aussi plate qu'une place publique en banlieue. On ne se doute plus de ces frissons anciens. Nous nous mettions en quête aussi de quelque *Ile Mystérieuse*; il s'en rencontrait encore, que battaient les lames d'une vraie mer, et elles surabondaient dans nos désirs. Parfois nous parcourions le *Centre de la Terre*; nous naviguions pendant *Vingt Mille Lieues sous la mer* dans notre fictif sous-marin, le *Nautilus*; nous nous élancions, éperdus de confiance et d'enthousiasme, *de la Terre à la Lune*.

A mesure que les solitudes terrestres se laissaient envahir, nous nous forgions des déserts plus lointains. L'esprit compensateur de l'homme n'a jamais procédé autre-

ment. Des Hespérides aux Iles d'Or, de l'Atlantide aux Eldorados chimériques, il va, se lance, monte, étouffe dans un afflux d'intellectuelle convoitise ou de promesses. La quête constante en augmente ce qu'il exige du sort; des abîmes plus ardues le séparent du bonheur. Et maintenant, sous les vagues on voit, on se dirige, insoupçonné; on plane à son gré à travers les nuages; on se glorifie de découvertes accomplies qui ne furent, durant des siècles, que mirages. Les gens de notre époque méprisent l'idéal parce qu'ils croient l'avoir saisi et dépassé; leur joie est dans la matière et dans le positif. La hardiesse, le risque même, la science les passionnent moins que de conquérir et de dominer; ils songent, dans l'impossible, à organiser un trafic.

Plus vite! plus vite! L'emporter par la vitesse, brûler sa vie dans l'émulation de la vitesse, gagner quelques minutes d'inepte fièvre à sacrifier pour une fatalité brutale des années qui se fussent échauffées de savoir et de sentiment, de raison et d'amour! Cet héroïsme est vacant de toute cause sinon d'engraisser par l'étalage d'exploits sans grandeur la publicité insolente des

marchands. Le monde s'est englouti dans l'abjection où triomphent l'universelle bêtise et les vilénies de la laideur. Coureurs, boxeurs, mufles qu'ont hébétés leurs épreuves d'endurance et les abus de la puissance musculaire, faces massives et obstruées que n'encombre aucun cerveau, de quel déchet humain on nous impose le spectacle, on nous propose l'exemple; vanité des imbéciles, triste profit des plus malins.

La foule, qui n'est qu'une foule incrédule épaissement et avec sarcasme au génie, la foule, nombre, masse jalouse de l'élite, la foule hagarde halète de bestialité. Si jamais une lueur n'était point étouffée, si de la beauté allait surgir? Avec quelle satisfaction elle ramène à elle, elle souille les sommets de la pensée; elle les découronne du prodige de leur étincellement; elle les soumet aux contraintes de la matière. La mécanique ravale et tue. Des cisailles de métal neutre débitent les effluves des plus intellectuelles harmonies. Bach, Rameau, Chopin, le divin Debussy se découpent en lamelles, toujours égales et pareilles, puisque l'âme de leur émotion leur est enlevée, le délicat et sensible modelé d'une sonorité

impalpable et personnelle. Orchestre aux registres sans nombre, modulations pénétrantes, caressantes, changeantes, des hautbois et des violons, ressources à l'infini de la voix humaine, les éléments s'égalisent, se systématisent, vulgaires presque à l'envi des ritournelles de café-concert et du refrain des basses romances.

L'effort qui spiritualise, le choix, la nuance, le mobile de foi, de raison, de sentiment, cet aérien éclos du génie créateur féconde les moyens divers de l'interprète. Mais ici, comme en la photographie des monuments ou de tableaux, l'artisan, s'il est consciencieux, compréhensif, respectueux, stimulera au plus d'une allusion le souvenir. Pour qui n'a rien vu, rien entendu, rien évoqué, c'est du vide, c'est un hachoir de signes sans portée, un distributeur de stupéfiants. Sublime parce qu'intelligent, l'art s'appuie sur une convention pure mais répugne au convenu de la mécanique qui régularise dans la stérilité. Partout, elle s'ingère, obsède, accable.

Où découvrir entre ces Saharas de bruits une oasis qui reconforte, un asile fécondant de silence, un port à la méditation? Echap-

per, est-il possible, à l'éruclation pâteuse de Fafner haut-hurleur assouvi de rogomme? Jadis il réclamait de croupir sous de hideuses ténèbres : « Lass mich schlaffen! » et il pataugeait aux fanges monstrueuses de son sommeil. Siegfried, pour rédimmer les dieux, l'immole. Les dieux sont-ils maudits? Le monde bourdonne de cette énorme voix brouillée, qui ne dort plus ni ne se tait.

Une trépidante usine émet des poussières nocives; une machine arrache au site les arbres, bouleverse les sables, démasque de son charme et de sa grandeur la face impassible de la nature. Tout se nivelle, tout est neutre, tout travaille, tout produit, ainsi se propage l'infortune; la servitude abat sous son joug, accentue les antagonismes de conditions et d'intérêts, l'âpreté ruineuse des riches, l'envie fauve au cœur des autres. L'égoïsme universel écume de haine dans les profondeurs de la vie.

Se peut-il que d'aussi absurdes spectacles enorgueillissent l'humanité? Le monde n'est organisé et ne se détruit que pour aboutir à un bien-être de privilégiés. Cette sordide élite est établie par la vertu d'une chance, que ne détermine ni la faveur d'une nais-

sance illustre, ni les dons de l'intelligence ou seulement de la force. Une impavidité intrépide tire parti du guignon d'autrui, s'éjouit dans la nullité et la suffisance. Eh quoi ! la matérielle, la confortable existence, au moyen d'incessantes améliorations — leurre ingénu ! — se ferait de jour en jour plus agréable et plus aisée ? Pourquoi tant de meurtres, alors, prémédités et sanguinaires ? Pourquoi tant de suicides ? De fallacieuses facilités éblouissent le désir, mais elles ne se montrent dociles qu'envers les cupidités indolentes de la richesse et du pouvoir. Le vent de redondantes paroles a, seul, jusqu'ici, atténué les distinctions des catégories ou des classes sociales. Sournoises ou à découvert, elles s'affrontent au paroxysme de la malveillance et de la sauvagerie. Chacun trépignerait dans le délire si, des vivants qui pensent, qui agissent sans son aveu, le globe soudain se vidait.

Les plus indignées réprobations se hérissaient contre les jeunes, mes camarades et moi (nous fûmes jeunes, je le maintiens...), parce que nous nous écartions de ces nœuds d'horreur. Le parfum des œillets,

le vol des mouettes sur la mer, soutenir en dépit de la moquerie le mérite bafoué d'un peintre, composer sur des analogies subtiles, avec l'appui de mystérieuses consonances, des poèmes où transparaît la hardiesse d'une âme forte ou délicate, ces actes qui unissent de la sensibilité à la réflexion, à la pensée, nous mêlaient à une vie plus authentique et précieuse que ne nous y aurait unis, pensions-nous, l'appétit de turpitudes à partager, ou seulement à dénoncer. Si tombent des avantages sociaux, c'est l'heure où les camps se transposent; ceux qui déblatéraient dévorent à leur tour les délices de corruptions que leur grandiloquence non sans cause abominait.

Eh quoi, grince l'ironie, dès l'orée de l'adolescence, vous vous estimiez nantis de tant de clairvoyance, fortifiés de tant d'expérience et de dégoût! Peut-être étions-nous nés les yeux ouverts. Un guêpier s'environne de l'acharnement des guêpes jouisseuses, mais aussi des plaintes et colères de leurs victimes tuméfiées des paupières aux talons, qui les voudraient chasser et les enfument. Dépourvus, sans regret, d'aiguillons, nous ne songions à distribuer ni à sou-

tenir de poignantes blessures. Nous n'avions pas de possessions à maintenir, nous n'en désirions pas anéantir. Notre domaine était ailleurs.

Iles, admirables îles, dont était mon enfance fascinée! Votre mirage m'attire; je m'y suis livré dans l'élan le plus constant, le plus enthousiaste. C'est la vie du cœur et de l'esprit, c'est la vie des sens et du cerveau, la joie mentale la plus claire et généreuse, c'est la vie. Je porte en moi l'orgueil de cette conviction suprême : je n'ai fait que monter.

Bast! me crie-t-on, n'êtes-vous, comme on l'est en tous lieux, gêné par les fluctuations du cours des denrées, par les incohérences de ce qu'on nomme le marché financier, par votre asservissement au fisc, par votre sujétion envers ceux qui possèdent, envers ceux qui gouvernent? N'avez-vous point à combattre pour fonder l'équilibre entre la valeur commerciale des choses nécessaires ou agréables, et les ressources de numéraire dont vous disposez? Employez donc le plus efficace de vos ressorts à vous évertuer pour adoucir votre destin. Sachez vous soustraire aux chocs d'un désastre ou le

nostal
gie

problème
financier

déjouer. Profitez des défaillances de vos voisins pour vous exhausser à des profits plus stables. Elargissez vos moyens. Hissez-vous au rang de ceux qui, attentifs et adroits, déterminent les soubresauts du hasard. Echappez au troupeau que l'on tond. Soyez tondeur.

Aurais-je pu? Le devais-je? Je n'ai pas essayé, j'y répugne. Un livre à lire, l'entretien d'amis dans un paysage qui les fête, et l'Océan, réel ou imaginaire, me sépare, à perte de vue, de ces rémunératrices ignominies. Ma joie, je la préserve pour le bien de ceux qui m'aiment, pour mon bien, pour mon honneur.

« Tout le mystère du monde est dans les îles », Michelet le constate. Il faut, quand on veut s'y plaire, être hanté par l'amour de l'amour, par l'amour de la nature, et que l'un interprète l'autre, que tous deux s'interpénètrent; c'est l'art, l'art suprême, la musique essentielle, la poésie. Formelle, il n'importe guère, ou qu'elle se désire sans s'énoncer : elle peuple d'illuminations la conscience; elle embrase du fond de la conscience, et enflamme intérieurement le monde.

contre
le
mélèr.

Ah! les îles étincellent parmi la multitude des flots, plusieurs si massives qu'on ne les distingue plus d'un continent, d'autres éparpillées par essaims qui se dénouent, d'autres palpitant au-dessus des vagues et se rapprochant, ailes parfumées, légères, qui composent comme un chœur, un archipel d'abeilles. Que de couleurs, de nuances, d'aromes et de frissons; que de corolles entre les feuillages éclairés; que de bigarrures, de rêveries frêles et d'aperçus sur les hommes, sur ce qui les environne, et, de près ou de loin, les enchante!

Un vers souvent, une page de prose exquise suffit. L'œuvre s'y concentre. Ouverture d'un portique, une haleine de féerie emplit le péristyle, féconde le sanctuaire, ennoblit de sa révélation concrète le divin qui se découvre à notre extase sur l'autel et nous transfigure. C'est que le vers fut efficace, la phrase regorge d'une beauté que magnifie la force évocatrice par delà la signification où son texte la confine.

Au nom de Néære, les quatre vers frissonnants surgissent dans la mémoire; ô Chénier, comme se reforme en nous l'incantation des *Idylles* marines ou agrestes,

des chants alternés et amoureux, et cette magie magistrale d'où surgit le souvenir entier et de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, atmosphère mouvante et formidable :

Dieu, dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute
Si tu ne sers de guide au pauvre aveugle errant...

Les plus proches de nous par l'âge jaillissent aussi, de la sorte évoqués. Tel, pour élire d'entre ses multiples sortilèges Mallarmé, avec

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée...

chez Heredia, ce départ d'un sonnet :

La mousse fut pieuse en fermant ses yeux mornes
ou, par deux vers qui suscitent un grand
paysage de volupté et d'ardeur lasse et la
crépusculaire vision sous les astres déjà
montant songeurs au firmament des mers :

Tous deux, ils regardaient de la haute terrasse,
L'Égypte s'endormir sous un ciel étouffant...

Un petit nombre de mots se groupant sans apparat de sonorité fastueuse ni d'image surprenante, produit, sans qu'on l'explique, le plus puissant des effets analogues :

Un petit roseau m'a suffi...

a murmuré Henri de Régnier; et la forêt respire, déjà les feuilles bougent aux rameaux immobiles des chênes, un ruisseau passe mêlé à la clarté fluide de ce chant.

Nul à ce prodige initial n'excelle au delà de Verlaine. L'appel d'un vers isolé, s'il est d'une longue mesure, de deux vers brefs, dégage toute l'ampleur du morceau :

Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles...

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie...

Quand je poursuis l'aride besogne assumée au *Mercur* de France, il arrive, par jeu, que j'entr'ouvre sur la première page le recueil d'un inconnu. Va-t-il me persuader d'achever la lecture? Le premier vers me renseigne, je ne me trompe guère, bien qu'un scrupule me contraigne à ne pas décider sur cette épreuve unique, trop évasive, mais elle n'égare qu'en des cas exceptionnels, équitable presque toujours.

La prose forte et nombreuse, la vraie

son
travail
de
critique

prose, qui n'est d'un procès-verbal, de constatation policière ou administrative, ni d'un article de journal, fourmille de susci-
tations :

« C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar... » Les quatre cent soixante-quinze pages de *Salammbô* soudain abondent en leur substance, et renaissent au signal du mage. Les autres livres de Flaubert, Chateaubriand, Bossuet, le miracle y agit de même, mais aussi parmi les classiques, La Rochefoucauld, La Bruyère, chez Voltaire avec fréquence, parfois chez Balzac, chez Mérimée, Barbey d'Aurévilly...

« Le rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire et de corne qui nous séparent du monde invisible. » Qui parle dans cette sérénité frissonnante? Ainsi se dévoue au délire tour à tour et à une longue mélancolie avant l'horrible fin au fond d'une ruelle infecte le clairvoyant et sentimental halluciné Gérard de Nerval : Aurélie, ah! fantasque et cruelle Aurélie, Adrienne, fugace et rigoureuse, Sylvie, gracieuse et tendre, nulle ne viendra à lui, pour le repos de son

cœur et la félicité d'un profond amour, le prendre par la main, le guider vers l'île enchanteresse et propice, « île ombragée de peupliers et de tilleuls, au milieu d'un des étangs alimentés par la Nonette et la Thève ».

Jardins matineux, jardins délicieux de l'Île-de-France sous l'azur vierge et alerte, îles dans l'Île entre toutes inspirée et féconde en idées, îles circonscrites où s'apaise et se meurt le trop proche fracas d'orages sans frein et de tumultes par l'appât incessant du gain, ah! comme s'allège l'atmosphère fine et pensive, de courtoisie, de pureté sourieuse, promesse de douceur, quand, au seuil d'un beau livre qu'on ignore, tant l'art en est calme et lucide, dépourvu de mensonge et d'arrière-pensée intéressée, cette phrase module sous le charme jeune de la lumière : « Avec l'alouette la maison de Jasmin Buguet s'éveilla dans le matin de septembre. » Je n'en connais pas de mieux instigatrice ni de plus suggestive; ô mon bien cher Eugène Demolder, mon grand Ami! Mais qui donc se laisse encore séduire par des images qui ne sont que des images, la souplesse de ton

style, la générosité de ton cerveau d'artiste merveilleux, et ta bonté? Qui se soucie, dans le brouhaha des affaires et des tracas, de tes sites et de tes personnages? Ils ne sont compliqués ni sombres. Quel avantage autre que d'une plénitude recueillie s'essore à la lecture de ton *Jardinier de la Pompadour* et de ta *Route d'Emeraude*?

Un jour — j'en ai la conviction — on te découvrira.

Pour le présent, beauté de la langue, charme des images, suggestions de l'esprit, qui donc s'en préoccupe? On appelle littérateurs je ne sais quelle tourbe d'économistes ou d'enquêteurs sociaux, politiques, religieux. Le bien, le mal, le bon, le souhaitable et l'abject on l'acclame, on l'abomine, on le vante, on le dénonce; mais le beau, on l'ignore. Le livre prolonge l'agrément puisé dans la lecture quotidienne des journaux. Les auteurs sont soumis à des directions qu'ils recherchent sans contrôle. Les éditeurs supputent le profit, pressurent à leur bénéfice les plus immédiats revenus de la gloriole et des richesses. Un écrivain s'évalue proportionnellement aux gains d'une entreprise commerciale, il s'ingénie à four-

2
 C'est
 d'abord
 sociale

nir, à date préfixe, ce qu'on attend de lui, et rien de plus.

Eugène Demolder est de ceux qui ne trafiquent point de leur art. Il cultiva un art, comme on sert un Dieu. Ce lui était inné. Comment se fût-il avisé d'acquérir du renom en échange d'un abandon d'idéal? D'une œuvre conçue il établissait le plan avec minutie, il étudiait le caractère des personnages, qu'il allait fréquenter longuement, avant de les interroger, de les aimer, de les surprendre, de susciter leur présence vivante à chaque page qu'il écrirait. Jamais il ne succomba aux apparentes séductions de la facilité. Pas à pas, il cheminait, reprenait son projet, le retouchait dans les détails, fût-ce durant des années. Le temps ne lui importait pas, mais l'exact accomplissement de son ouvrage. Chaque phrase était méditée, éprouvée, sentie. Une repartie à formuler occupait une nuit entière, une journée. Il l'essayait, il y renonçait, la modifiait, la reconstituait tant qu'il n'estimait pas avoir doté de vigueur précise, souple, vraie, les choses, les êtres, les mots. Couleur et chant animaient l'esprit de ses rêves, il évoquait un siècle dans les nuan-

ces frissonnantes de son style. Au livre achevé se serait plu Flaubert.

Telles s'enracinent les traditions par des ressources d'âme et de vision qui n'ont rien en elles de conjectural. Au miroir d'une conscience, le visage des réalités se transforme. Interpréter le reflet, c'est y modeler sa ressemblance. Nul n'édifie que soi, que ce qui s'émane de soi. Une impartialité se prête à écouter les arguments d'autrui, les réfute, mais ne plie pas sous la contradiction. Supposer plus d'objectivisme serait un leurre. Les ouvrages lassent et disparaissent vite si l'auteur a tenté de s'en abstraire : pauvre fable qu'une *Iliade* d'où s'absenterait Homère, un *Pot-Bouille* où n'apparût pas Zola !

Si par l'essor de paroles fortes et émouvantes pouvait jaillir la regorgeante réserve d'une piété complète, j'essaierais d'instaurer au-dessus de la plus attentive exaltation de soucis littéraires cette puissance de foi précieuse et réciproque, cette sécurité exaltée ou sereine, cette pénétration au for de l'esprit et de la suavité humaine, cette amitié magnifique d'un Eugène Demolder, et de plusieurs. Ah ! bienfaisants souvenirs, sans

gestes ni propos qui l'analysent, formation insoupçonnée de mes désirs, de mes joies, de mon intime orgueil; mais aussi que de durs départs, cet isolement, la déréluction... Comme, sans dessein concerté, se succédait en moi la volonté de m'égalier au plus pur, au plus authentique et pur de ce qui nous attachait les uns aux autres, je butinais, inconscient, le miel des belles corolles, je m'en nourrissais pour toujours. Le bien que j'ai pu accomplir, c'est eux qui m'en comblèrent.

Les appellerai-je par leurs noms? Susciterai-je leur mémoire? Les morts sont innombrables. Peu de témoins demeurent. Enfance, puberté, élans favorables et naïfs de la jeunesse, saisons successives de la maturité, un volume voué à l'amitié, en m'y appliquant, vous défigurerait. Poètes, artistes, l'œuvre est là; répond pour eux. Mais les autres, soumis aux caprices de l'apparence que je leur prête, qui s'en rendrait compte, les comprendrait tels que je les ai aimés? Ils furent moi, j'étais en eux, ne serait-ce altérer leur visage, si je cherchais seulement à en dissoudre l'amalgame?

*alotte
poétique*

VI

LES SAMEDIS DE J.-M. DE HEREDIA L'INFLUENCE DE MALLARMÉ

Les belles font aimer. Elles aiment. Les belles
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles! !

Ces deux vers moelleux et fermes, emplis d'une souple grâce et de sourire, ont souvent retenti dans le cabinet de travail où nous recevait, le samedi, José-Maria de Heredia. Il prétendait, en les citant, pulvériser les tentatives des fauteurs, alors jeunes, alors impénitents, de rythmes libres, ou polymorphes. L'alexandrin, soutenait-il, vivace, comme l'ont rendu malléable Chénier, puis les romantiques, se ploie aux cadences les plus diverses. Seul un mala-

droit praticien méconnaîtrait ses ressources infinies. Que gagnerait, que ne perdrait pas le moderne qui eût disposé, en quatre vers :

Les belles font aimer.

Elles aiment.

Les belles nous charment tous.

Heureux qui peut être aimé d'elles!

Comment se risquer à étaler sous les yeux de Heredia ce que son argumentation renfermait de spécieux? Nul de nous ne songeait à répudier l'alexandrin. Heredia raisonnait comme si les nouveaux venus, qu'il accueillait en ami dans sa cordiale bienveillance, eussent nié que l'alexandrin pût s'adapter aux nécessités les plus complexes. Par exemple, Henri de Régnier rompait la rigidité traditionnelle du vers classique à l'aide d'audacieux déplacements de césure, ou en répartissant par groupements inusités les syllabes dont se forme l'unité essentielle du vers. Il ne la démentait, il ne l'abolissait en aucune circonstance. Quand, à tort ou à raison, cette unité lui apparaissait trop compromise ou irréalisable, il s'essayait à une technique différente. Il construisait par strophes, qu'enveloppait un enroule-

ment continu, la suite nuancée d'unités variables en longueur mais dont s'équilibrait le rythme au gré de ses besoins ou de ses désirs.

Heredia, par le fait de ses habitudes et de son éducation fervemment parnassienne, considérait isolément chaque vers d'une strophe lyrique. Le vers français est syllabique, on le nombre par syllabes; il se situe entre ses pareils, ou s'oppose avec régularité à d'autres, différents, afin d'obtenir un contraste. Les innovations, les essais, il en comprenait l'économie, il en niait les avantages, il en était rebuté. Je n'entreprends pas d'exalter, non plus de déconsidérer, les tentatives où notre ingéniosité s'exerçait. Quand Heredia sentait le mérite d'un de nos essais, il en convenait, mais assurait aussitôt que, traité en vers réguliers, le poème eût été plus réussi. « Vous vous perdez à dépasser la stricte mesure. Revenez à Ronsard, à Racine, à Chénier. Lamartine n'use pas de licence, et souvent il est parfait. »

L'ascendant de Heredia venait de son érudition prodigieuse, de sa chaleureuse maîtrise, de la confiante amitié qu'il nous

témoignait. Nous éprouvions quelque gêne à discuter ses opinions; la fougue de sa parole nous enchantait, et nous l'aimions. Nous l'aimions pour sa bonté, pour son courage, pour la sûreté de son talent contenu et à la fois grandiose, pour la bonhomie en quelque sorte fraternelle de ses objurgations et de ses réprimandes. Son probe visage, ouvert, attentif, sérieux ou ardent entre ses cheveux et les poils grisonnants d'une barbe drue, ses yeux loyaux et de lumière, sa poignée de main, rien chez lui qui ne séduisît et ne retînt à l'égal de ses héroïques *Trophées*, colorés et sonores. Pour chacun il était, comme l'appela au titre d'un de ses romans Gérard d'Houville, sa fille, *le Séducteur*.

Des visiteurs, des fidèles, s'empressaient chez lui, le samedi. Poètes, littérateurs surtout, et des magistrats lettrés, des artistes, des hommes du monde très affinés, des Espagnols, des Cubains, d'autres étrangers.

Jamais je n'y ai rencontré le maître, dont Heredia se savait le disciple préféré, et qu'il vénérât. Sans doute Leconte de Lisle venait-il rue de Balzac en des heures d'intimité, et solitaire.

souvenirs

Je me souviens, parmi les familiers, du vieil André Lemoyne, avec qui, une fois, j'ai longuement causé. C'était un vieillard affable et doux, assez effacé, très gentil. Qui se rappelle ses volumes? On retrouve un poème, *la Bataille*, appliqué et correct, dans d'anciennes anthologies.

Le peintre-poète Jules Breton ne manquait jamais un samedi lorsqu'il quittait pour Paris son Artois dont, par le pinceau et la plume, il se plaisait à célébrer, en la saison des moissons, cette houle

Qui fait vibrer l'azur profond de Messidor
Et flotter les toits lourds dans la mer des blés d'or.

Theuriet, Georges Lafenestre, Edouard Schuré, Jean Aicard, disert, replié sur un divan, les jambes en tailleur; le trop discret, presque taciturne Léon Dierx, que je chérissais comme je l'admire; Robert de Montesquiou, prétentieux intarissable dont s'aiguissait la voix criarde et vide, dominant les plus graves. Je ne sais pour quelle cause Heredia tenait en quelque estime ce fantoche. Il passait pour avoir servi de modèle au des Esseintes de Huysmans, mais des Esseintes, aimant vraiment la poésie, n'en

écrivait pas. Il y avait le vicomte André de Guerne, abondant auteur de *Siècles Morts*, que les colporteurs de sobriquets nommaient « le vicomte de Lisle », et cet insistant maniaque, Robert de Bonnières, anxieux d'interroger quiconque sur la légitimité de l'emploi, qu'il croyait aventuré, d'un mot, en général, fort simple, dans un de ses *Contes* (les malintentionnés disaient : de ses *Bouchées*) à la Reine. Tous deux piquaient notre curiosité et avaient forcé notre sympathie. Je revois, attifé à l'ancienne, maniéré et propre, Stephen Liégeard, dont le mérite n'était guère à nos yeux dans ses recueils de vers mondains, mais dans le fait qu'on le savait être un des propriétaires, si je ne me trompe, du *Clos-Vougeot*; il excitait, avec beaucoup de respect, notre envie. Qui énumérer? Dorchain, immuable; Paul Musurus, poète dont devint tôt célèbre la nièce ou cousine, en ce temps-là insoupçonnée, Anna de Brancovan; Harel, l'aubergiste; Doncieux, Léon Séché, Jean Psichari, Pierre de Bouchaud, italiaisant notable; Jean Rameau, unique survivant, je crois, de ce clan des anciens ou des classiques...

doute
de
même

Sous l'effigie en émail, par Claudius Popelin, de l'aïeul conquistador, ou auprès de la large croisée ouvrant sur le balcon, je retrouvais en un groupe amical, avec Pierre Louys, Albert Samain, Charles Guérin, et Moréas, et Verhaeren parfois, et Quillard, et Bernard Lazare. Quelques-uns, par chance, vivent : Henri de Régnier, A. Ferdinand Herold, Souza, Gregh, Albert Mockel, Valéry, Vielé-Griffin.

Brouillards de la fumée, voix fortes ou confuses, je distingue des visages d'académiciens : Hanotaux, Brunetière, Paul Hervieu assidu, Melchior de Vogüé, Albert Sorel, Marcel Prévost, des prosateurs mieux ou moins prônés : Maurice Maindron, Gilbert-Augustin Thierry, Hugues Rebell. Lorsqu'entraît Antoine Albalat, on se répétait l'accueil que lui réservait au Café Vachette Jean Moréas, son compétiteur en d'interminables parties de dominos :

Albalat, Albalat, Albalat, morne plaine!

Dans le cadre de la porte soudain le visage bouffi, barbu de Tristan Bernard souriait. Heredia se précipitait, le saisissait par le bras, l'amenait au milieu de la pièce,

et non sans emphase récitait la parodie d'un de ses sonnets les plus connus, où se montrent les déportés vers Nouméa accoudés au bastingage pour suivre dans le firmament tropical monter

Du fond de l'Océan tes étoiles, Nouvelle!

Ce tumultueux entassement de célébrités, de notoriétés du jour et de passants bruyants me plaisait; j'y revenais chaque semaine. C'est que du maître-poète, de l'ami, magnanime conseiller et si ardent, l'accueil, la présence, la conversation, l'enthousiasme me captivaient. Je l'aimais. Que me fut donc Heredia, d'où m'était provenue son estime manifeste?

Ni un précepte ni l'ambition ne m'ont façonné au triomphe. Mon art vaut ce qu'il vaut, il suffit que je ne l'aie point avili. Mon orgueil se satisfait d'un éloge sincère, et ce suffrage, Heredia me l'accorda. Ce fut ma fierté, c'est mon honneur.

Fêté par ses plus intimes comme par ses proches, inébranlable dans ses sympathies, Heredia, l'érudit et le juste technicien d'un vers ferme et regorgeant, s'exaltait à la louange des mérites les plus humbles. Lors-

Heredia
et
lui

que sa foi le contraignait à un blâme ou à quelque regret, il l'enveloppait d'indulgence, sa sévérité bienveillante se tempérerait d'émotion. Il ne réprimandait pas les défaillances d'autrui; il éclairait des erreurs afin de les dissoudre.

Les Trophées aussitôt apparus lui assurèrent une gloire soudaine et durable. De ses habitudes, de ses fréquentations, rien ne changea. Aucune atteinte de vanité. Sa bonhomie demeura, comme par le passé, naturelle et constante. De combien de mes aînés — fort peu! — eussé-je assuré : « Celui-là, tout entier, j'aurais accepté de l'être »? Heredia, oui! la souriante certitude, la plénitude de son talent, surtout la beauté forte de son âme, loyauté du poète et de l'homme fraternel.

De l'homme fraternel... C'est cela, ce fut lui. Quelques autres, j'en ai connu par chance plusieurs, et celui qui, pour ma formation, me fut, me reste davantage. Trente-huit années, trente-huit années se sont anéanties depuis que Stéphane Mallarmé n'est plus sur terre, et son nom, je ne l'ai jamais lu, je ne l'entends pas sans frémir. Dissemblables, certes, ces deux excellents

exemple

Mallarmé

contemporains, nés en 1842, par leur conception de la vie, par la nature du génie. Néanmoins je m'émerveille chez l'un, si je compare, des qualités de l'autre. Mais Mallarmé transpose jusqu'à la source, le profond se subtilise, et mon affection, mon respect confinent à du zèle religieux, à de l'incantation, à un culte. L'image en moi de sa figure, c'est, amalgamée en un égal éclat qui dure et se prolonge, l'intelligence infiniment pure, quelque chose d'impondérable, mais de suprême et de continu.

Bernard Lazare, Pierre Quillard, mes amis de France, ont été des héros; aussi les Belges, Emile Verhaeren, Constantin Meunier. Je connaissais César Franck, Eugène Carrière; je voyais, dans sa rue, non loin de ma demeure, Elémir Bourges passer quelquefois. Je le saluais mentalement au long de son chemin béni et je ressentais en moi-même une sorte de sanctification. Mais, par delà, farouche, propitiatoire, un foyer de lucidité inaltérable, et, par sa force infuse d'élan au surhumain, noyau de sagesse et de générosité, il y avait, les absorbant, ou dressé, lui, au centre de leur conscience et de la nôtre, Mallarmé! Qu'on

sache bien l'indicible, qu'on en répète ce que l'on peut : ce qui, par l'art, par la poésie, s'est, jusqu'à nos jours, perpétué aux confins rigoureux ou mobiles de la pensée et de la musique souveraine, équivaut à un rayon reflété de ce centre, de ce foyer, ou, par allusion, fût-ce à son insu, les désigne. Dépendance de tout esprit au sien, tel que de Socrate à ceux de son temps, à ceux qui suivirent. Nous l'attestons. Mais on doute, par le fait que Platon, Xénophon même, furent absents.

Or, moi, maintenant et ici, que vais-je, de lui, commémorer? Tant d'autres n'ont pas été entendus ou, si leur voix a porté, demeurent incompris. Le livre ardent et sûr par Albert Mockel, des appréciations pénétrantes par Gustave Kahn, par Henri de Régnier, par Edouard Dujardin, Camille Mauclair, Francis Vielé-Griffin, Paul Valéry... et tout cela, forgé en un recueil de vénération et de compréhension, n'atteindrait guère au delà de ce que chacun de nous a pressenti ou a révélé. Mais enfin le docteur Edmond Bonniot, quelques années après la mort de Geneviève Mallarmé, sa femme, a communiqué à *la Nouvelle Revue*

but
de
couvrir

Française la lettre par elle écrite pour satisfaire la curiosité d'une cousine, et c'est, absolu, le document. Le surplus, impressions rapportées avec plus ou moins de scrupule, réflexions, interprétations, souvenirs, anecdotes, n'existe qu'en proportion du degré de conscience où s'élève l'auteur; c'est, par nécessité, subjectif et partiel, une lueur, et rien de plus.

Je ne dénombrerai pas mes rencontres hebdomadaires, d'autres moins fréquentes, en cette pièce exigüe, au quatrième étage de l'immeuble banal, rue de Rome, quatre-vingt-neuf. Une plaque votive, modeste, illustre la maison. Quelle anxieuse joie m'étreignait, en montant! Tintement faible d'une sonnette : Mallarmé ouvre la porte, son regard accueille, sa main cordiale est tendue. Autour d'une table on se serre, lui debout, adossé à la cheminée, fume ou ne fume pas, et son léger fauteuil, vacant, se bascule. Whistler l'a évoqué ainsi. Il parle. Perdus dans l'ombre, nous écoutons. Parle-t-il? Son visage est la lumière. Qui l'ayant vu ne conserve le frisson ailé de son sourire, les inflexions sinueuses, fermes ou adoucies, de sa voix, ce rayonnement de la

raison, cette spiritualité égale, issue des menus faits de la journée, d'un livre lu, d'une suggestion d'art, d'un spectacle, d'un propos rapporté, d'une image qui s'énonce, d'une sensation modelée par quelque guirlande musicale, d'une idée qui se module, d'une ironie, d'une prévision de la mémoire? Nous nous taisions. Qu'eussions-nous dit? Mallarmé, sa fille l'assure, s'affligeait de notre réserve, de ce silence. Donc, clarté dissolvant l'opaque, il ne s'interrogeait pas, en nous, suffisamment! Il ne nous interrogeait pas; il ne s'interrogeait pas, ne songeant à soi ni à ce qui de lui émanait. Nulle confession, aucune exaltation de soi. La Pensée dépouillée se livrait en propos qui la rejoignaient par ce qu'elle comportait ou de dominant, ou d'occasionnel, et son cerveau y mêlait, à son insu, au nôtre, l'obscur fermentation de notre propre sensibilité, qui, fusion émue, transparaisait.

A minuit, longeant les rues vers nos logis, nous marchions, agrandis, aériens, de nous être, en espérance et en fait, apparus dans la stature où, si nous avions été lui, nous nous trouverions ou pourrions avoir crû.

Sa pensée était moins d'un homme — ou

il faudrait que celui-là fût Mallarmé, — que celle, latente, de l'absolu intelligent dégagé du poids de ses vices et des infirmités. Elle brûle, disjointe du foyer et, vivace, se consume partout, toujours, sans s'altérer.

Le prodige, c'est que Stéphane Mallarmé tout à la fois fut l'homme le plus offert à la vie, le plus délicat, le plus impressionnable, le plus serviable, le plus attentif. Sa sensibilité s'émouvait dans l'intelligent, mais ne s'en séparait pas. Une part d'intelligence ne dominait ni n'absorbait une part de sensibilité. Epurées l'une par l'autre à un degré où elles ne se font plus équilibre, où elles ne s'opposent plus, l'une n'existe pas distincte de l'autre.

Voyons, cherchons à voir clair. Pour qui compose de la musique, une technique sévère abstrait avec une rigueur mathématicienne dans le dessein que rien ne s'exprime, même la raison, sinon par ondes et saccades sensitives ou sensuelles. Le même paradoxe, plus ou moins minutieux, étreint tout art à la racine. Au gré du poète parfois il s'échange, s'intervertit, si l'on compare le procédé de Racine à celui de La Fontaine, ou d'Alfred de Vigny à Desbordes-Valmore.

Chez elle, plus que chez Verlaine, les impressions soudaines, non transformées, dominant, et, chez d'autres, c'est la raison, quoique souvent, elle aussi soit suscitée ou motivée par une émotion secrète qu'on refoule. L'intellectuel, l'érudit Chénier déconcerte. Il émerveille aux *Elégies*, surtout aux *Eglogues*, parce que la réflexion, le savoir s'y transposent délicieusement au sensible, tandis que les longs poèmes par lui tentés, *l'Amérique*, *Hermès*, volontairement cérébraux, substituent à la forme des formules. L'enseigné, le conventionnel obsédent, lassent, annulent la chance qu'ils se propagent.

Rapprochons-nous de Mallarmé. *Le Coup de Dés*, « jamais plus ne l'abolira le Hasard ». La pensée à nu s'émeut par un appel d'astres, se disperse. Autoritaire, une phrase de feu installe l'arabesque en qui est inscrite l'Idée. De l'un à tous, selon leur importance, elle glisse; une constellation se serre; un frisson moindre d'étoiles palpite, momentanées, fugitives, frôlant des poussières de nébuleuses, approfondissant les déserts du silence. Le rythme court, dévie, se prolonge, revient, s'accumule en vue

d'une vigueur durable; puis, avec des retours, un reploiement de lueurs, joint les îlots, éclôt et aboutit, tandis que par un éclat pâissant s'éteignent à l'infini quelques traînées déjà presque indistinctes.

O lieu de décisive rencontre! Gerbe sans trouble jaillie au trésor d'une âme affranchie de méprises, incandescent domaine sans erreurs ni fictions, l'essentielle fixité s'alimente de sa force, en pleine lumière. Chaque étoile épanche aux yeux de l'esprit le reflet de sérénité qu'elle accueille et qu'elle verse, courant sublime de l'amour où s'apparie la sensibilité à l'irradiement sacré de l'intelligence. Ne connaissant rien, n'acceptant, ne subissant rien de commun, elles s'unissent, authentique espérance de l'homme, vers la cime à la plupart inaccessible où Stéphane Mallarmé vivant nous apparut. La clarté d'une brume translucide anéantissait contreforts, pentes, l'abîme, tout le fangeux, l'horrible de la terre basse, ses fondements.

Lui-même s'immisçait serein au firmament exalté d'un frémissement unanime : vie psychique, matérielle, nerveuse, fondue en une identité absolue. Elle enrobait;

chacun, illustre, ou d'une présence imprécisée, participait à l'harmonie, que le trépas même perpétue. Les signes, pour mentaux qu'ils fulgurent, ne s'en pourraient effacer ni dissoudre.

Mallarmé n'a pas, à la manière d'un J.-S. Bach, par évocations sonores, soulevé la magie songeuse d'âme parmi les solitudes de l'univers; il n'a pas, autorité robuste et délicate des plus hauts sculpteurs, Michel-Ange, ou, de nos jours, Bourdelle, creusé, dans la matière intelligente, élue à sa prédestination, un habitacle approprié d'où une spiritualité entière se dégage.

Son monde lui a été consubstantiel et positif. L'œuvre, la vie, les émotions que le poète refrène et magnifie, sa pensée que rien n'altère, les vibrations de sa certitude paisible se décèlent par l'incorruptible de leur pérennité. Certains confessent, certains dénieient ce bienfait, cette illumination du beau au cœur et en l'âme des plus clairvoyants : c'est par quoi leur cécité se rompt.

SECONDE PARTIE

I

CONQUÊTE DE LA JOIE ET DE LA SÉRÉNITÉ

Le doux printemps nous caresse-t-il de parfums et d'harmonies? Après l'hiver au delà de l'hiver prolongé durant des semaines, bise acide, pluies, neige parfois, et de la gelée, et toujours ce manque de clarté, la brume maussade endormeuse d'âme, ce désenchantement de plus de deux saisons, ce dernier mois, avril sans parure, sans fleurs joyeuses, sans oiseaux, sans appel auprès des ruisseaux sylvestres, sous les frondaisons qui se forment aux jardins, après tout cet hiver morne et menaçant, pouvons-nous nous réjouir dans le sourire de mai?

présent

C'est aujourd'hui le premier mai. Plus de feu, ce matin, dans la cheminée. Pourrai-je, frileux, résister même le soir? Par la fenêtre, que je maintiens ouverte, un bon calme monte de l'avenue; le roulement des voitures, presque silencieux, fond dans la jeune suavité de l'air. Sur ma table de travail, des lilas mauves enrobent de leurs effluves quelques belles tulipes roses. Au dehors, vers le Bois, les marronniers sont panachés de fleurs blanches; des arbres plus fins font dans le pâle soleil comme un duvet de feuillage blond, que soutient l'entrelacs encore visible des ramures; deux frênes vigoureux se couvrent de bourgeons. Cette tendre lumière sous le ciel aux nuages apaisés, trop pressés, trop nombreux pour qu'on délaisse toute crainte, est-ce bien le printemps? Nous avons été, l'automne presque entier, tout l'hiver, attardés, en suspens, dans l'attente de je ne sais quel rêve plus fort que la réalité. Rien ne se produisait, ou seulement une lueur, dont vite le temps monotone, languissant et obscur éteignait en nous la puissance magique et l'espoir.

Est-ce le printemps? On vend des brins

de muguet dans les rues. Chacun en est paré; que le présage soit propice! Mais voilà qu'un énervant banjo émet ses notes aigres. Un chômeur. Hélas! on ne chôme guère, cette année, joyeusement le premier mai, la fête du travail. Le vrai, l'interminable chômage des pauvres gens à qui leur gagne-pain est retiré multiplie le nombre des mendiants, surexcite les simulateurs qui savent à leur profit détourner les secours. L'année reste fort dure. Nulle destinée n'est certaine. La valeur de l'or et de l'argent, maîtres du monde, s'effondre; personne n'a le génie de réagir. Ceux qui possèdent ont peur; ils courbent la tête, et ils attendent. Quelle secousse rendra aux peuples leur énergie? La guerre, si elle éclate, creusera plus profond l'abîme. Puissent ceux qui la recherchent s'y anéantir!

La raison ne régit pas l'univers politique. On nourrit les haines au cœur des ignorants. Elles gonflent si bien que le moment arrive où les tyrans ne maîtrisent plus les passions flattées par eux pour s'exhausser aux dehors de la grandeur. Cette heure redoutable et avilissante nous sera-t-elle épargnée? Qui se souvient que l'honneur

actualité
économique

de l'homme ne procède que de son cerveau? Mais il ne sied pas que nous désespérions. Dépourvus de prestige, soumis aux décisions de la masse, sachons espérer quand même, montrons le fier exemple. Vivons, puisque, aussi bien, nous sommes en vie; demain sera ce qu'il sera; ayons en lui une confiance vigilante. Si elle ne s'étend pas jusqu'à rassurer les compagnons de notre destinée, songeons à renforcer ce qu'ils conservent de fermeté; maintenons la nôtre. Quoiqu'il advienne, nous n'empêcherons rien. Ayons foi. Même s'il tarde, même après s'être épuisé dans les incartades et les vicissitudes, le meilleur est seul à pouvoir se produire.

Voici mai à son aurore qui tremble un peu après le troublant avril, voici mai à son aurore. N'est-ce l'instant de s'épanouir aux explosions de la sève? Comment n'en être pas ému? Toute la fête est là, dans l'ardeur candide de la nature. Elle nous embrase, et nous ne la verrions pas, occupés de catastrophes incertaines. Nous avons remis à d'autres le souci et la charge de nous défendre; manquent-ils de prudence, de courage, de savoir? Les croyez-

vous débordés ou défaillants? Ah! Pyrrhus,

Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.

« L'empire romain avait croulé, celui de Charlemagne s'en était allé aussi; le christianisme avait cru d'abord devoir remédier aux maux d'ici-bas, et ils continuaient. Malheur sur malheur, ruine sur ruine. Il fallait bien qu'il vînt autre chose, et l'on attendait. » Ainsi Michelet expose la terreur de l'an mille. De nos jours les historiens n'admettent ni qu'elle fut totale ni absolue. Non plus, au reste, l'actuelle : certains ne l'avouent ni même ne la ressentent. De 990 date ce texte : j'ai ouï prêcher au peuple dans une église de Paris que, sitôt accompli le nombre de mille années, l'Antéchrist arriverait, et que, peu de temps après, suivrait le Jugement universel. « De fine mundi coram populo sermonem in ecclesia Parisiorum audivi, quod statim finito mille annorum numero Antechristus adveniret, et non longo post tempore universale iudicium succederet. » Elle passa, l'année millième, rien ne justifiait, partielle ou générale, l'épouvante; on renaquit à l'espoir.

Historie

Mais où est-il, quand reparaitra-t-il, laïque ou religieux, ce Gerbert d'Aurillac, ce pape Sylvestre II, qui sut au monde d'Occident inspirer un idéal nouveau?

Attendre, attendre, attendre. Les années se succèdent, s'ensevelissent; on attend toujours. Qui sait ce qu'on attend? Les uns cultivent la terre, pêchent au large ou près du rivage, creusent, exploitent mines et carrières; d'autres façonnent les métaux, construisent habitations et édifices, organisent, assurent la régularité des transports sur l'eau, sur la terre, à travers l'air. Ils emploient à peiner leur résistance physique, les heures les plus vigoureuses, les plus lucides. D'épuisants labeurs leur procurent un gain variable. Des agioteurs absorbent les bénéfices qu'ils ont charge d'augmenter. On élit des députés, et on est accablé d'obligations et de contraintes. Tous attendent. Aucun ne décide. De cette attente indéfinie se composent, dans l'impatience de leur malaise, leurs noirs pressentiments, la désespérance, la peur. Ils attendent. Quoi? L'avenir! Laissons, puisqu'ils ne trouvent en eux la solution de leur attente, puisqu'ils ne se rendent pas compte que la

réserve de joie est en eux, le ressort de leur bonheur ou une équivalente sérénité.

Ce n'est pas le printemps qui m'emplit d'aise et m'enlève au-dessus de moi. La beauté et la force rajeunissante émanent-elles de lui? Je le crois, mais à quoi serviraient-elles si je n'en ai conscience, si je n'y ai foi? Je serai heureux d'une promenade, d'une heure de causerie amicale et ancienne, d'un voisinage féminin, d'un acte ou d'un désir, si, l'accomplissant, m'y soumettant, j'y attache une importance d'achèvement : la source ou la cause en moi cherchait à se satisfaire, se fondait dans ce qui la provoquait, la vivifiait d'enthousiasme durable ou d'un plaisir dont je garde la souvenance. Tout peut rendre heureux; le vrai sage est celui que tout intéresse et contente. La plupart croient au succès, un geste applaudi, une détente, une apparence. De la mousse, un frisson d'écume sur l'océan. Qu'est tout cela qui ne pénètre? Le bonheur s'assimile à la vague, s'exerce au flux et au reflux, se mêle aux puissances de l'âme, les conditionne et en dépend.

Je n'ai jamais été, je ne suis pas, ce sage

*conscience
de
le bonheur*

que j'envie. Un succès me laisserait-il indifférent? On m'a fêté, on m'a loué, l'autre hiver, et ces éloges furent applaudis. Certes une analyse par mon jeune ami, le probe artiste poète Jean Pourtal de Ladevèze marque, avec les raisons qu'il donne, la valeur attribuée à mon œuvre par lui, par ses pairs. Il est naturel que j'en sois touché. Quand mon aîné, si récemment atteint dans sa santé et surtout dans la plus chère de ses tendresses, Gustave Kahn, se dérange, un soir, pour dire en public, chaleureusement, avec des moments de malice spirituelle tempérée d'un accent si cordial, l'estime qu'il a pour le poète et pour l'homme; quand mon vieil et constant Albert Mockel puise au fond de ses souvenirs les images de notre adolescence commune, de nos illusions peut-être, dont nous avons fait quelques réalités littéraires, mon cœur à jamais en demeure ému : ce n'est pas ce qu'on appelle attacher du prix au succès. Depuis qu'a paru mon dernier livre, *la Halte sous les Hêtres*, j'en ai été complimenté, avec le souci par certains, écrivains, artistes, esprits délicats ou chercheurs, d'exposer par quelles qualités mes poèmes,

sur

son

succès

et

valeur

qu'il

4

attache

en leur substance, par les ressorts de ma technique, les avaient saisis, intéressés à mes intentions. Leurs impressions coïncident à mes desseins, parfois les élargissent... Quelques appréciations imprimées, élogieuses dans des journaux et revues de province. Les « grands critiques » ne parlent guère. Est-ce un succès ou, de ma part, un trop facile orgueil?

Me voici au bord du vertige et de la tentation. J'ai, chemin faisant, différé l'instant de l'aventure. Il ne me reste plus de prétexte; il faut que je parle de moi, puisque je me confesse. J'étais entouré, le serai-je encore? Je ne redoute les envieux ni les persifleurs. Qu'ils prennent ici leur plaisir, s'ils en rencontrent l'occasion. Mais ceux qui m'aiment vont-ils me reconnaître? Je me livre tel qu'il me semble avoir été. Je ne voudrais à leurs yeux déchoir, et je dédaigne de lasser leur complaisance par un portrait disproportionné à ce qui peut être mon mérite.

L'orgueil, qui ne s'expose pas, qui n'usurpe pas un rang, qui, méconnu, n'exige rien, l'orgueil intérieur se concentre, appré-

!!
e.
avec!

cie et mesure. Que mesure, qu'apprécie-t-il? La grandeur, la petitesse d'autrui, d'abord; mais, en regard, sa grandeur propre et aussi sa petitesse. La flamme ne surgit pas, elle couve. Peut-être cette attitude vaillante et secrète d'un esprit conscient de ses limites est-elle ce qu'on appelle modestie? Une modestie est feinte quand elle s'oppose à de la fierté; elle est une fierté forte fomentée de ses réserves.

L'humble se dit ou se croit inférieur. Je ne suis pas humble. Le modeste indifférent aux futilités d'honneurs et d'hommages déjoue parfois l'assaut des moqueries et des outrages. L'orgueilleux provoque, combat, triomphe : factice ou authentique, ce triomphe en impose à la plupart très souvent, à soi-même toujours.

Résumerai-je ici ce qu'a été mon existence? Je l'ai dit au début : amour, amitié, avec la poésie, ont été les illuminations de ma vie. Cependant, hormis, certes, quelques mystiques, on ne consume pas ses jours et ses nuits dans un illumination inextinguible. Mon œuvre eût été plus nombreuse, si, peut-être, moins variée. L'amour eût moins évolué ou ne se fût pas lui-même rejoint

après bien des diversions et des incertitudes. L'amitié m'eût entraîné à des dévouements de héros. Non; je n'ai pas songé exclusivement à la poésie ni à l'art. Non : la flamme en moi de l'amour a vacillé parfois jusqu'en l'oubli parmi les cendres, supplantée ou pour un peu de temps étouffée. Non : des élans d'amitié heurtés à trop d'indifférence m'ont plongé, des mois, dans le dégoût.

Il existe chez chaque homme un état neutre et morose où il ne croit plus à soi-même, à ses joies non plus qu'à ses défaites, acceptation obscure qui ensevelit certains au suaire des résignations, cette mort durant la vie. Pour le plus grand nombre, cet état ne pèse pas; leur désir tendait à se détacher de toute fièvre, leur atonie résulte de ce qu'ils appellent l'expérience. Ils ne s'en estiment pas heureux, ce serait encore un frisson, mais un plat contentement, une hébétude les possède, les emplit. Ils somnoient, comme l'araignée dans son filet, jusqu'à ce que, par ruse ou hasard attirée, une proie étourdie s'y empêtre et surexcite leur basse et dernière passion.

Je ne suis jamais descendu à ce point.

Je sentais la poix qui engluait mes membres. Mon cerveau s'insurgeait; en mes pires heures soudain la réflexion me persuadait de réagir. Qu'aurais-je éprouvé, englouti jusqu'au fond? Aurais-je dominé mes répulsions? Stupeur honteuse, en moi trop de merveilles vues ou imaginées s'en seraient venues à y consentir. Elles me tentent, elles me tiennent. Je ne puis pas céder. Je sais intarissablement quels hommes m'ont prodigué leur bienveillance, leur affection, et que, si le destin leur clôt enfin la paupière, ils ne m'abandonnent jamais. Ma défaillance serait envers eux traîtresse et perfide, une entière lâcheté. Ne méritais-je point leur amitié donnée? Irais-je aussi déshonorer de désolations stupides la glorieuse ferveur, à quoi j'aspire, d'une quasi-déification par l'amour, parce que je me suis à plusieurs reprises trompé et que je supporte sans patience les misères, les écœurements lamentables de mes erreurs, de mes méprises? Et vais-je enfin fermer, par impuissance ou par suite d'accablement sans ressources, mon cœur et mon esprit aux souffles de l'intelligence, aux harmonies supraterrrestres des plus hauts musi-

ciens, aux suggestions fraternelles des sculpteurs et des peintres, aux suscitations magiques des plus fermes et mélodieux d'entre les poètes?

Et je me ressaisissais. Ecrirai-je, comme faisait Montaigne : « En faveur des hugue-
« nots qui accusent notre confession auricu-
« laire et privée, je me confesse en public,
« religieusement et purement : saint
« Augustin, Origène et Hippocrates ont
« publié les erreurs de leurs opinions; moy
« encores, de mes mœurs. Je suis affamé de
« me faire cognoistre, et ne me chault à
« combien, pourveu que ce soit veritable-
« ment : ou, pour dire mieulx, ie n'ay faim
« de rien; mais ie fuis mortellement d'estre
« prins en eschange par ceulx à qui il
« arrive de cognoistre mon nom. Celuy qui
« faict tout pour l'honneur et la gloire, que
« pense il gagner en se produisant au
« monde en masque, desrobbant son vray
« estre à la cognoissance du peuple?... »
Mais lui, Montaigne, avec assiduité, s'il ne se connaissait et en était sûr, se cherchait par les terres les plus diverses, aux aguets sans cesse, se suivait à la trace, et du moindre vestige faisait aussitôt son acquêt. Cer-

tes, à ce qu'il déclare, pour moi aussi, je souscris : « Qui me loueroit d'estre bon
 « pilote, d'estre bien modeste, ou d'estre
 « bien chaste, ie ne luy en debvrois pas
 « grammercy; et pareillement, qui m'appel-
 « leroit traistre, voleur, ou yvrongne, ie me
 « tiendrois aussi peu offensé... » Mais ose-
 rais-je prétendre à conclure comme lui :
 « Ceulx qui se mescognoissent se peuvent
 « paistre de faulses approbations; non pas
 « moy, qui me veois, et qui me recherche
 « iusques aux entrailles, qui sçais bien ce
 « qui m'appartient : il me plaist d'estre
 « moins loué, pourveu que ie sois mieulx
 « cogneu; on me pourroit tenir pour sage,
 « en telle condition de sagesse que ie tiens
 « pour sottise. »

Etre loué n'est pas ce qui importe, mais les motifs d'une louange ou du blâme. Si l'on accorde à ma poésie des qualités dont je ne me suis point soucié et que je ne me reconnais pas, ou si l'on attache à des conditions selon moi secondaires et évasives une valeur prépondérante, le critique me fait accueil, je lui en sais gré, mais je ne consens guère, à part moi, à ses louanges. Qu'y gagnerais-je en force, de quel poids

non laque
 - ref.

au lieu
 que
 poète!

seront ses encouragements et ses conseils? Un poète chez son lecteur souhaite une sympathie; son chant sera senti et moins son enthousiasme enfin que les mobiles secrets qui le provoquent.

Après, astucieuse, une perfidie mordra le cœur; des émules en tirent de la joie; l'épigramme échappe, aisée, à l'esprit exempt de scrupules. Mais elle ne démonte ni ne tue l'œuvre. L'assentiment peut être ravi par surprise, qu'en résulte-t-il qui persiste? Le poète veut la gloire : ses vers se liront, son nom fulgurera, plus tard. L'attention des contemporains est moins enviable; éphémère elle croule en risée et en pitié. Qui décide que se perpétue une renommée bientôt stable? Des poètes ont mal lu leur conscience. Ils envisageaient la justice des siècles et les siècles n'eurent d'eux aucun soin. Des œuvres disparues méritaient qu'on les préservât; à peine un curieux, un jour, avant leur perte les aura vainement signalées. Où est la gloire? Que revient-il aux morts de cette fumée? Un critique par jeu la dénie à qui y aspire, mais la prodigue à un profiteur de l'heure présente. Peut-être il voit juste, peut-être il se trompe;

je ne le suppose hargneux ni dispensateur de flatteries dont lui revienne aucun gain.

Il n'est de gloire qu'à se connaître, à se comparer, à se comprendre. La répercussion, la rumeur admirative comptent peu contre un sentiment après réflexion et étude de soi. La gloire est conscience. Y ai-je droit? Je m'examine.

Avoir écrit un vers dont s'enorgueillisse la langue française, avoir stimulé un moment la pensée des hommes. Le monde peut crouler; le nom demeure ou s'abolit. La gloire a ses degrés, mais rayonne des moindres presque à l'égal des plus resplendissants génies, des plus parfaits.

II

ÉTAPES

L'âge ni la réflexion ne m'ont détourné de la voie où, presque enfant, je m'engageai. Un instinct me conduisait. Il a suffi d'une suite de syllabes agencées par guirlandes, mon esprit goûtait des voluptés de rythme; une musique m'enlaçait, dont la sonorité était pour moi un délice perpétuel. Je ne raisonnais guère. Une théorie, un système m'auraient rebuté, si j'en avais conçu les rudiments. Point d'orgueil. Point d'ambition. Je m'amusais. J'étais pris au mirage de mon bonheur. Mes lectures transparaissaient par un calque candide dont je ne m'avisais pas; j'aurais été honteux.

Au départ d'un poème, j'avertissais, humilité sans objet, ne songeant à nulle, alors, en particulier :

Lectrice, c'est pour vous que j'écris cette histoire...

Je développais, je narraï, appropriant ma fantaisie à une morale aisée et simplette :

Ah! l'ennui, c'est la mort, une mort triste et lente...

après avoir lâché l'essor à des vers d'une philosophie, en vérité, trop acceptable :

Hélas, il est bien lourd, le poids du cœur humain...

Un temps, j'ensevelis mon inspiration au gouffre des légendes nordiques, épris, à cause de leurs noms, de Freya, du dieu Thor, d'Yggdrasil, le haut frêne. L'ordonnance des mythes classiques me déplaisait. Je ne me pressentais pas symboliste. Les mots captaient mon attention par leur son. Je n'extrayais pas l'essence. J'ignorais le mystère.

Baudelaire, ou, peut-être, Leconte de Lisle (oserai-je admettre : Richepin?) m'en-

seignèrent la révolte, et je me pris à déclamer :

Jésus-Christ a péri sur leur croix infamante,
Ainsi qu'un vil larron puni de ses forfaits...

Mais que de docilité affadit ces cahiers dérisoires! Comment mes camarades purent-ils pénétrer mon secret enfantin? Des condisciples me tenaient pour leur pair, un poète. A la minute heureuse d'adolescence où se noua une affection qui dure, quelqu'un me désignait, à en croire Albert Mockel : « Celui-là, il a des rimes plein le ventre! » Je ne croyais pas en moi-même. Des succès m'ont surpris. Je les imaginais immérités; souvent une vogue inexplicable les usurpe; or, mes amis ne cédaient pas à la vogue, ni moi. Déjà l'éloge visait ce que je laissais tomber dans le passé; je n'envisageais rien que l'avenir. De mes poèmes ma mémoire n'était point hantée. Je publiais pour oublier.

Une poussière indistincte d'euphonies, de pensées, d'images, gravitait dans mon cerveau. Quelle attirance vitale les coagulait? Elles prenaient corps, me souriaient. J'en fixais la naissance avec peine sur le papier.

Modeste

J'hésitais, je reprenais, renversais, redressais jusqu'à ce qu'elles rencontrassent mon assentiment. Je promenais sur leurs visages des regards ébahis et troubles. Quoi, j'avais, moi! dans un moment d'inconscience, composé ce morceau? Je m'accroissais, sans m'y être attendu. Je voisinais avec ceux qui m'estimaient de leur rang. J'échappais au nombre et à la cohue; je me figurais un peu moins éloigné des grands de qui l'exemple m'inclinait au travail.

Ensuite, cette fièvre fondait. J'apercevais mes défaites. Je mesurais l'abîme. M'affirmerais-je assez, quelque jour, pour répudier mes insuffisances? Elles auraient été comptées par certains comme des vétilles; on me l'affirmait, mais cette assurance ne parvint pas à m'ébranler. Je perdis l'habitude de communiquer mes doutes à qui avait tenté de les dissoudre. Je m'étudiai seul. J'avais quêté un appui; on me prodiguait la louange. Je ne m'asservirais pas à de la médiocrité. Quoi que j'eusse tenté, quoi que j'eusse même réussi, je monterais plus haut, selon mon désir, vers mon but.

Que d'esprits en fleur s'étiolent dans la zone où leur rêve s'est un jour épanoui.

poète

monter
au ciel
sur

Des pas replongent où les attirent leurs empreintes anciennes. Ils tournent en rond, à distance égale de leur centre. A l'altitude où je les salue n'aurais-je perdu, à leur ressemblance, la maîtrise de moi? Dussé-je périr, plutôt que de me répéter, je me tairais. L'espace est vaste, ouvert à qui procède sans hâte. Ce n'est pas un bien d'atteindre, au vol d'essai, une cime. L'absolu n'est pas de triompher, mais de vivre. J'aime la vie; je ne m'occupe pas de tuer le temps, mais, au contraire, de l'emplir par un effort constant qui l'embellisse et qui l'exalte.

La plupart se délectent de ce que leur fournit un hasard. La source de leur joie provient, étrangère, du dehors, et supporte des rencontres qu'ils ne se sont pas choisies; ils s'y absorbent parce qu'elles les mêlent aux habitudes d'autrui. Ils se conforment; ils ne prétendent pas agrandir un terrain d'union vulgaire. Leurs heures s'éteignent à déjouer l'ennui entre un sommeil et un sommeil. L'état de veille est châtement. Ceux qui réagissent luttent parce qu'on appelle le sport.

Je comprends qu'on accorde au corps

+ il est différent

une somme de soins qui entretient le jeu des muscles et développe la santé. Telle, pour l'homme sain, la limite. Il soumet ses membres et le torse à un exercice normal, naturel, au gré de ses exigences, mais il dédaigne la règle arbitraire, l'émulation asservissante, la théorie. Il sied d'en tirer une satisfaction modeste, et non le prétexte, vil étalage de vigueurs démesurées, à un surcroît de présomption, qui est imbécillité. Bel apanage qu'une vigueur qui ne soit pas destinée à aider la montée de l'esprit, à soulager, à se dévouer, mais qui autorise qu'on se vante de supériorités brutales!

Ai-je de la sorte pensé dès l'enfance? Robuste, heureusement conformé, je parvins tôt à esquiver la discipline scolaire des assouplissements gymnastiques. Je ne l'ai pas regretté. Mes plus « sportifs » condisciples devinrent-ils — non! — plus agiles que je n'étais, plus résistants et plus solides? De longues marches alertes m'étaient familières, parce que je m'y plaisais, à la campagne, dans les bois, à travers les villes. Il fut un temps où je me flattais de connaître Paris totalement. Pas un quartier que, de jour ou de nuit, je n'eusse par-

exerce
l'esprit

Paris

couru, pas une ruelle étroite où je n'eusse pénétré. Des spectacles bariolés et divers peuplaient ma mémoire fidèle. Lorsque, enfin, je me résignais à gravir l'impériale d'un omnibus, ce n'était pas pour m'épargner une fatigue, mais parce que j'étais pressé et ne m'autorisais à aucun retard. J'ai toujours gardé l'horreur du retard injustifié, qui constitue un manquement non moins grave à la politesse primordiale que le fait d'écrire une lettre d'une écriture illisible. Autant je hais la politesse de convention qui se manifeste par des formules, autant j'honore et crois avoir pratiqué, de naissance, il est possible, une courtoisie de sentiment qui respecte les droits de tous sans que j'abdique, fût-ce en paroles, les miens. On se traite, avec ménagement, de plain-pied. On ne domine, mais on ne plie.

Celui qui, grandissant, se transpose dans une œuvre, on ne prend pas assez garde qu'il se donne. Du moins, il s'offre, et, quand son holocauste enclôt un mérite éminent, enfin on le regarde. Après qu'un peintre a découvert une attitude juste et inédite, qu'il soit stérile et que son nom ait péri,

*Donc
le
vague
social*

l'attitude demeure, richesse désormais acquise, degré vers le divin. Il faudra qu'on l'observe, qu'on la mesure, qu'on fonde sur cette base l'élançement d'une ferveur.

Ainsi pour une cadence le musicien, le poète pour une similitude.

Un nom classe dans le temps et définit un ensemble, mais l'homme sous son génie s'efface. Dante m'est présenté vénal, Racine égoïste et cruel. Des indices, des faits, on argumente ce néant. S'il était fatal, pour qu'on écrivît *l'Enfer*, qu'on fût vénal, ou cruel pour écrire *Andromaque* et *Iphigénie*, on me le démontrera, et j'y consens. Dante a écrit *l'Enfer*, Racine *Andromaque* et *Iphigénie* : le peu qui de leur activité terrestre s'est intéressé à des desseins différents s'annule en l'œuvre qui les supplante. L'un ne se distingue pas de son poème triple, l'autre de ses neuf tragédies. Sentira-t-on le fumier dont la rose s'alimente? La corruption qui nourrit n'attache pas la pensée, mais des tiges groupées ou les corolles rejointes. Hugo ne diffère point de son œuvre.

Sur l'homme qui ajoute à l'émerveillement du monde on projette un tourbillon

compara
la
musique
et
le poète

œuvre
≠
vie

d'immondices dont on lui attribue la turpitude, tares d'instinct ou défaillances acquises; malaisément je le supporte. Ont-elles d'ailleurs existé? Il est possible; on persévère; y égarerons-nous un trait de nos yeux? Je me hausse à voir une grandeur; le revers ne m'intéresse que s'il explique un prestige ou s'il le justifie. Je ne me prête pas à un inutile, à un nocif amoindrissement. Je ne hais qu'un intègre absolu qui fléchit par crainte ou par envie. Est-il quelqu'un qui se targue de n'avoir subi des tentations effarées ou troublantes? Que l'on n'en infuse l'écho en ses écrits où resplendit l'honneur, et on ne s'élèvera pas moins à ce faite au-dessus des autres et de soi, et qui m'attire et qui me tient.

Eh! que suis-je donc pour émettre blâme, reproche, ou seulement un regret? Sujet à des erreurs, et, j'en ai peur, à des hontes, où, par chance, une occasion ne m'a pas effondré, je plaindrai ceux qui pataugèrent, mais j'aspire à atteindre un peu de leur sublimité; elle seule contribue à l'enrichissement de mon cœur et de mon esprit.

Lorsque parut *le Sang des Fleurs*, mon début, j'étais l'insoucieux que la vie

enchante. A quels entraînements n'aurais-je pu, ardent et avide, céder, sans la rencontre d'une jeune fille saine, jolie, rieuse? L'univers rayonnait sa beauté; elle en incarnait le sens. De telles ingénuités recèlent du surhumain l'héroïque parfum qui emplît une âme adolescente et qui jamais ne la ternit. Sa pureté s'imposait en moi : longtemps après qu'elle fût partie, et quand se fut atténuée la douleur de son départ, longtemps après, je l'ai compris. J'avais lamenté mes espoirs noircis; je l'aurais dû remercier pour un apport ineffable, dont elle, non plus, ne s'était pas aperçue. Je ne sais rien de son sort : vit-elle, premier germe solide de mon destin, ferment de poésie? Mais ma gratitude qu'en ferait-elle? M'a-t-elle gardé son souvenir?

« Il est bien rare », lit-on dans une lettre d'Alfred de Vigny, « il est bien rare d'avoir à son côté un ange gardien qui détourne les mauvaises pensées avec énergie. » L'apparition suffit, nulle parole n'est nécessaire, non plus un regard. La présence de cet ange, un instant, émet une atmosphère que ne transperce, aussi longtemps que dure son influence, aucune poussée con-

influence
à sa
fille

traire. Au passage, il se peut que d'autres la contrarient, la combattent; il en est qui la confirment et qui l'étendent.

L'art m'enserrait dans ses refuges. J'avais parcouru les galeries du Louvre, d'autres musées, avec nonchalance. J'avais voulu, le sceau brisé, les connaître, m'en pénétrer, et, sensible, les comprendre. Je n'avais saisi qu'en surface. Des images au hasard jouaient dans un miroir. Des musiques ruisselaient d'harmonie, m'illuminaient sans m'embraser. Quel prodige déterminait une transformation? Je me souviens que j'ouïs, une première fois, Wagner; je me souviens de méditations prolongées en face de Rembrandt. Mais, plus proche, aussi m'avait ébranlé la parallèle découverte, leurs œuvres présentées en un local commun, de Rodin, lucide et sensuel, de Claude Monet qui m'affole par la séduction de ses ondes colorées et le lyrisme diapré de ses lumières. Je m'attachai aux lieux où s'étudient les peintres, les sculpteurs, de tous les pays, de toutes les époques et du présent. Je me passionnai de concerts publics, j'assistai à des auditions plus intimes, malgré mon manque de goût pour les virtuoses, ces

acrobates qui desservent les maîtres par leurs effets étincelants et trompeurs. Je m'intéressai aux efforts de plusieurs poètes pour vivifier de sève vraie la torpeur expirante du théâtre; je prodiguai mes applaudissements en faveur de leurs illusions ou parce que quelque interprète me charmait par sa voix, ses attitudes. Leurs présences, la plupart du temps, faussaient l'identité des héros que me peignait le texte, et toujours la pauvreté fastueuse de décors poudreux ou prétentieux contrariait ma vision. Déjà je préférais une lecture, à l'écart, désintéressée, collaborant sans intermédiaire avec le songe de l'auteur. Je regrettais mon ignorance des choses musicales; elle me nouait aux caprices inexpiables de pianistes ou de futiles chanteuses, aux contorsions absurdes des violonistes même de talent. Seule, la voix humaine, abstraite d'enjolivements, limpide et sûre, dégage une clarté où la rejoint avec extase l'imagination, et, parfois de même, une fusion instrumentale de timbres, musique de chambre, ou l'ample orchestre.

Assurément j'étais injuste. De quoi se composerait une « confession », sinon

d'un aveu d'égarements? J'étais jeune; je m'initiais. Mes préventions, mes préférences se dressaient dans l'absolu. La souplesse et le nuancement des impressions n'assagissent que plus tard. Dans les cas où mes principes ont résisté, immuables, ils cèdent à l'exception, et je me sens heureux d'avoir eu tort. Je connais des virtuoses dont l'intelligence émue obéit à la volonté profonde des auteurs. Et bien avant que la mode surgît de ramener la vogue aux sculpteurs baroques, aux peintres, praticiens si graves, de l'école bolonaise, j'avais, en dépit de toute résistance systématique, fléchi devant les qualités de structure, de mouvement qu'ont, à Rome, les groupes de Bernin, et j'avais admiré, contre tout parti pris, la puissance constructive et ordonnée, en l'église Saint-Grégoire-le-Grand, de ce Martyre de Saint André, la fresque célèbre de Domenico Zampieri, le Dominiquin.

Puis, une longue succession d'années s'accumula. Je n'y arrête que pour me rappeler de quelles déconvenues elle me brisa et m'hébéta. Je ne les supportais pas sans impatience. Des amitiés discrètes et bonnes

m'ont alors, assidûment, réconforté. Les plus proches de ces témoins, et les plus chers, à peu d'exceptions près, s'en sont allés. Je scrute ma conscience, je sollicite qu'elle me parle, qui se souvient? Qui d'une allusion console cette période abolie de mes tendresses meurtries et d'inspirations contrariées? J'avais un fils qui m'aimait...; des attachements dont je conserve et cultive en moi la survivance. Une parole m'encourageait, m'arrachait à l'enlissement des marais; un sourire de connivence dispersait pour un temps mon malaise. Ma solitude morale s'entourait de douces sympathies, trésor frêle, insaisissable, d'où renaissaient, malgré les ruptures, des ardeurs plus résolues qui se rejoignaient, qui s'enchaînaient.

Je dus séparer l'art et la vie. Je me rendais sourd à la vie; elle m'importunait; je ne consentais à voir que les sursauts offerts de prévenances dévouées. Je me terrais, j'étouffais où s'engloutissaient mes sens, mon cerveau, dans l'exclusive passion de l'art, dans le labeur du poète. Je m'acharnais dans l'effusion de mes désirs vers un amour universel. Je ne contempiais plus

que l'empyrée, sans que les racines qui me tenaient pussent un instant en distraire ma sollicitude.

Des circonstances. Une heure tardive. Je repris haleine. J'étais libre. Je m'étais résigné à vieillir et à sombrer. Pourtant je me suis débattu, j'ai tenté des entreprises où mes forces ont défailli. L'automne appesantissait sur moi ses fugaces mélancolies; je m'enchantais de leurs grâces où parfois transparaisait un espoir. Mais la cassure était complète : la vie délaissée, l'âme ne battait que pour l'art.

Soudain me parvint le souffle frémissant d'un printemps de jeunesse irradiée et confiante. Mon existence se renouait. Des velléités s'épanouirent. Ma vie perdue refleurissait. Les fleurs ne se sont plus fanées; elles embaument ma destinée. A la veille des tristesses hivernales, de tendres soins, une affection en dissipent les rigueurs. Je me sens redevenu clair, allégé, ennobli, émerveillé, par la fraîche profusion d'un inaltérable renouveau. Jusqu'à l'intervalle inflexible tout m'aura été utile puisque chaque heure qui passe compte pour ma félicité actuelle, puisque mon

œuvre de poète s'y approfondit à plus de largesse, de magnanimité et d'amour.

J'ai été conquis à de la sérénité bénie.
J'aime. Je travaillerai encore.

III

RÉVÉLATION

33 - âge de Jésus ?

En 1898, j'avais trente-trois ans, et j'hésitais, je me cherchais toujours. Comment exprimer tant de beauté, tant de grandeur, notre culte, par des hymnes lumineux et des odes de ferveur? Mes vellétés, l'essentiel de mon art, comment les réaliser? Toute ressource, je le voyais bien, me manquait.

A trente-trois ans, « nel mezzo del cammin di nostra vita », je ne prétends pas que s'ouvrit soudain à mon cœur une aurore de « vie nouvelle ». Je m'étais débarrassé de mes premiers écrits. Après *le Sang des Fleurs*, publié hors commerce, trois recueils successifs se réunirent à deux séries inédi-

tes, *Idylles et Elégies* et *l'Eau du Fleuve*, sous le titre collectif : *Crépuscules*, 1897, édités au *Mercur de France*. Dans *les Vergers Illusoires*, qui datent de 1892, j'avais mêlé mes premiers rythmes irréguliers à des poèmes traditionnels. L'épigraphe, pour le sentiment et la sonorité admirable, se formait de deux vers choisis dans l'œuvre de mon grand ami, déjà défunt, Ephraïm Mikhaël :

D'invisibles clairs dans l'Occident de cuivre
M'appellent vers la vigne et les impurs vergers.

Avais-je été sollicité par de dangereuses tentations? Avais-je goûté l'horreur d'hallucinations effrénées ou perverses? Non. J'avais tôt échappé au rayonnement fallacieux où d'autres plongent en quête de la gloire. J'esquivais les embûches et déjà m'écriais :

J'ai rompu le pouvoir des mauvais sortilèges.

S'y abandonner n'est pas le triomphe, puisque, aux plus grands, il n'éclôt que de leur conscience. L'impatience n'aboutit qu'au désordre, quand est indispensable la

rigueur. L'épanouissement, maintes fois tardif, répond à des vœux plus secrets.

Les *Nuits d'Épiphanies* s'illuminent de ce retour. Sans délaissier la vie, ses agréments, ses joies, sans dédaigner ses détresses, on n'aspire plus qu'à les surprendre dans leurs germes; ils nourrissent de leur suc et préparent la floraison. Que de voix et de visages, que d'attitudes, que de départs, de bienheureuses illusions amusent, que d'angoisses rudes déçoivent nos espoirs avant que nous cédions aux fières certitudes de l'amour! Nous découvrons la marche des Rois annonciateurs; ils suivent le signe étoilé jusqu'à rejoindre le prodige : l'Enfant est né; l'intelligence s'éveille à l'aimer; aimer, c'est le triomphe. Détournons-nous de la poussière.

Aux *Estuaires d'Ombre*, sonnets où se marque un désir d'intellectualité, l'influence latente de Mallarmé se combine à la lecture méditée des *Chimères* de Gérard de Nerval. Des tendances nouvelles se font jour. Parmi les *Idylles et Elégies*, elles oscillent, indécises ou affirmées; malgré un rythme libre quoique de plus près contrôlé, mon élan s'assure dans les poèmes de *l'Eau du Fleuve*.

Commentaire
sur
œuvre

Il y manque une clarté résolue qu'apportera peu à peu un concours extérieur à sa structure intime.

des
mots

Je scrutais, pensivement, les arcanes; je pressentais, sans raisonner. Bientôt à mon effort s'amalgamèrent, pour l'assouplir, des appuis fraternels. Michel-Ange m'enseigna à délivrer d'un bloc confus la masse exacte, la figure de mon idée; des peintres à la joindre par le mouvement, l'air, la lumière, aux ambiances, tandis que la musique procédait par allusions, par appels et par ellipses dont la succession et l'enchaînement évoquaient dans la force et dans la grâce un émoi, sensible à l'œil et au toucher, non moins qu'à l'ouïe, de personnages, de paysages, d'atmosphère et de pensée.

celle
mon
poésie

Le mot suscite une précision; la phrase, le vers construisent une harmonie; leur continuité avec des contrastes engendrent une fluidité sonore qui sollicite et qui pénètre les sens par des éléments, bien que moins instables, analogues aux combinaisons de la gamme. Comment s'y prendre pour dominer l'impondérable, pour en doser, en absorber l'afflux incessant, pour mêler ces vigueurs de nature si diverse aux

exigences d'une ampleur verbale, exaltante et significative?

La faiblesse du vers libre, qui nous fut libérateur, c'est que, en accueillant l'apport offert des ondes instrumentales, dédaignées longuement par la poésie française, il dissolvait son originelle et durable fermeté, sa décision, la primordiale sauvegarde qui la distingue soit des rêveries informulées, soit des cadences de la prose la plus robuste. La charpente, visible enfin jusqu'à se distinguer seule, gagnerait-on à l'abattre? Il convenait de la ramener à sa fonction, qui soutient et détermine, et de construire, par une dextérité renouvelée, en s'appuyant sur elle, avec d'insoupçonnées ressources, des édifices de rythmes et d'images modulés à l'infini selon le sens et selon l'accent, qu'ils fussent d'accord ou qu'ils se répartissent l'assentiment définitif de l'oreille et de la réflexion.

En mes souvenirs s'éternise l'embellie d'une fête incomparable. Pour une commémoration étrangère à la vie du souverain artiste, 1606-1669, Amsterdam, durant les mois d'automne de 1898, conviait l'uni-

vers à s'émerveiller d'un peu plus d'une centaine de toiles, de dessins en nombre infini, outre les chefs-d'œuvre que de Rembrandt groupe habituellement le Musée d'Etat. La mode de faire passer les océans et franchir les frontières aux trésors des collections particulières ou publiques ne s'était point banalisée en ces temps fort anciens; on y attachait une valeur de respect et d'amour.

Le visionnaire qui naquit et qui vécut en Néerlande lui appartient-il, cœur et cerveau, en héritage? Ses concitoyens ont accablé son existence d'incompréhension et d'outrages. Il succomba au faix des souffrances qu'ils lui infligeaient, des humiliations imbéciles conjurées contre son génie. Rembrandt n'a point été, dans sa jeunesse ou plus tard, le peintre complaisant et facile des simulacres de son siècle. S'il ramassait, comme ont écrit des critiques, de la boue, c'était pour en tirer l'or vivant et du soleil. Il savait imposer aux portraits une ressemblance révélatrice, les égalant aux figurations enthousiastes dont il portait en lui le modèle parce qu'il n'en différait pas.

Une fougue savante emporte d'instinct Frans Hals, qui distingue toujours le bohémien du docteur, ou du milicien de parade l'administrateur du bien des pauvres. Pour Rembrandt cette différence est abolie : mendiant, rabbin, bourgmestre sont d'occasionnels prétextes où tressaille simplement de s'affirmer sa grandeur. L'accident s'effondre, dramatique, lyrique, sous le poème, ou conflit incessant de la lumière avec les ombres.

Avant qu'il se fût assuré ses moyens de maîtrise, on l'aperçoit les chercher; il les acquiert ou les complète, il les mesure, il amplifie, il creuse; déjà, adolescent, il se comporte en dominateur qui, dans la suite des ans, se développe. Il n'admet de fantômes, comme Hamlet, que ceux par qui il se dissimule; son œuvre de portraitiste est son miroir. Elle hausse à l'apogée un procédé de la peinture; son art est suprême. Jamais il ne s'y trompe, la beauté de l'expression n'est issue que de lui, elle ne dépend pas d'une convention provisoire ni d'un hasard.

Me souviendrai-je des tableaux d'où jaillit vers moi l'illumination? Je m'arrête à celui qu'avait prêté le savant Bredius, con-

*Clup.
de
Rembrandt
noll*

servateur, à l'époque, du Mauritshuis, musée royal de la Haye, qui depuis, par un legs, s'en est, pour jamais, enrichi. *Homère dictant ses vers* s'apparente au *Saint-Mathieu* du Louvre, au *portrait de Rembrandt âgé*. Le front se dégarnit, sillonné de rides, dans une songeuse majesté. Les narines se dilatent, et l'âge les étire; la bouche s'entr'ouvre au parler grave et lent. Les yeux ne brillent que d'images intérieures; ils méditent. Le torse, le cou, les bras sont couverts par des haillons somptueux jusqu'aux mains, sculptées avec minutie d'un travail, on dirait, tremblé; elles se ramènent au corps et s'appuient sur un bâton. Figure assise devant un fond trouble ou vaporeux, ce serait le thème ou le motif, et rien de plus, si, en vérité, ce n'était encore, et totalement, qui brûle l'espace et chante par enthousiasme, la gloire éperdue de la couleur jaune.

A un affaissement de l'écharpe contre l'épaule, centre d'où tout rayonne, ruisselle la tonalité majeure. Elle glisse, elle s'atténue avec le jaune qui la constitue, graduellement; elle s'emmêle au gris parfois presque blanc de la barbe et des cheveux. Des

luminosités allègent les saillies de la tempe ou s'impriment dans les rides, sur le front, s'obscurcissent parmi les bruns et le rougeâtre du foulard de tête, se laissant absorber par les brumes imprécises. Cependant, de la commune source, prodige et réserve d'harmonie, sort, divergée, la coulée jaune au bras qui se courbe, pour se dissoudre, pour crouler sous les cassures des étoffes vieilles, pour se heurter au poignet contre l'ombre opaque qui aussitôt l'envahit. Quelques vestiges, de ci, de là, se fourvoient dans l'élément neutre et sombre.

Il a fait de son tableau entier le complice de ses intentions. Tous ces points de clarté, ces guirlandes qui s'incurvent, se rehaussent, se prolongent ou s'éteignent ont pour effet de conduire les regards vers les prunelles peuplées de combats ou de scènes de tendresse, vers les lèvres du vieil Homère, frémissantes de syllabes incantatoires, avec une autorité à quoi pas un instant on ne peut se soustraire; la vue y demeure fixée, malgré elle, et plus longuement que si l'artiste les avait désignées, au moyen de valeurs plus apparentes, comme l'objet principal, le centre où vraiment il enten-

dait nous attacher. Peut-être n'y vient-on pas du premier coup; on se divertit de fluctuations animées ou convergentes; elles nous entraînent sans méfiance, elles nous engouffrent. Nous ne nous arracherons jamais aux abîmes de ce prodige.

L'équivalent se manifeste dans tous les arts. Une phrase musicale, selon une arabesque semblable, surgit, grandit, s'affine et se disperse entre ses ors successifs, se reploie par contraste à son essor, se perd ou se reforme en l'héroïsme et l'élan où d'abord elle triomphait.

Le mystère ne se tapit guère au foyer où l'analyse d'un raisonnement l'eût situé, épisodique, circonstanciel; mais d'un lieu qui s'en éclaire partent éclabousser l'ombre rayons, reflets, scintillations, par un jeu imprévu et continu. Souvent s'en dégage un éclat pour des reliefs et des rehauts qui scellent nos vigilances. L'objet ne change pas, semblable en tous ses points, mais des rapports nouveaux, des relations entre les parties et d'un objet à ses voisins se déclarent, s'interposent. Des affinités se suscitent, se ravivent, car la vie n'est émise de la matière aux formes extérieures que si

elle surgit et se propage hors de la pensée sensible qui est l'art.

Dès que j'eus par l'œuvre de Rembrandt décelé à mon profit le bienfait d'un précepte fondamental, je transportai l'observation à ce qu'en avaient adapté à leurs écrits les poètes que je révère. Je ne pouvais l'appliquer aux miens; ils ne s'astreignaient à aucun système. Quand j'interrogeais, songeur, Hugo ou Baudelaire, ils m'encourageaient, indulgents, de même que Swinburne et Edgar Poe. Ce m'était le plus large bonheur. Mais cette juvénilité de sentiment ne l'ai-je, contre mon âge, préservée? En partie, car je redoute aujourd'hui qu'ils se trompent; l'approbation d'un rêve ne me suffit pas toujours. Je cherche des appuis plus vivaces; je ne les ai pas obtenus à coup sûr ni sans réserves.

Je poursuivais le même étroit chemin. L'idée me hantait, insoucieux seulement par l'apparence. En 1901, *le Jardin des Iles Claires*, embaumé au déferlement de vagues ou d'harmonies ployantes, eût présagé, peut-être, mon invention élargie, dans des poèmes tels que *l'Or*, *Déclamation*, *les Iles*; mais ils alternaient avec des mélodies

ténues, frôlant, parfois, comme un zéphyre. Je ne m'asservis jamais à un dessein unique. *La Nef Désemparée*, sept ans plus tard, m'échouait au confin du naufrage. Je haletais, meurtri par les déchirures mordantes de l'écueil selon le heurt des lames. La mort avait passé; allait-elle aussi me prendre? me laisserait-elle? L'inertie la plus opaque m'engourdit après que la tempête eût bondi aux escales de mes nuits sanglotantes. Je m'éveillai pour des transparences d'éclaircies. Une aurore souriait de gloire; le printemps matinal scintillait à des res-souvenances d'Italie. Orphée s'accomplissait dans sa rencontre d'Eurydice. Des danseuses fleurissaient à la montée des rythmes souverains par la grâce éclosée au geste de leurs jambes et de leurs bras; le mouvement m'hallucinait. L'ombre devenait sonore. Le soleil embaumait le monde. Mes souvenirs s'éclairaient. J'allais allier ma certitude, dans une vigueur héroïque, à des sursauts de passion, à une vie compacte, saine, jeune, de chaleur et d'harmonie; j'allais revivre!

Hélas! malgré l'effort, je replongeais dans le naufrage. Une horreur persistante m'eût

effondré aux lâchetés. D'après épreuves, une rugueuse expérience déveloutaient les jours perdus de mon enfance. Je lisais des maux pareils dans des âmes dédaigneuses ou fortes qui, visiblement, les bravaient, les rejetaient loin d'elles.

L'histoire des peintres surabonde de ces conflits s'étouffant en esclandres. J'entrepris un livre où Courbet somptueux, docile aux spectacles les plus proches, succombe, décrié, misérable, parce que son orgueilleuse faconde et ses fanfaronnades maladives ont soulevé contre son triomphe le concours abject des malédictions écrasantes et de la haine. Je publiai des lettres que m'adressa d'Océanie Paul Gauguin, fier, résolu, superbe, ne cédant rien de ses splendeurs de rêve et de vouloir, tandis que le minaient, à l'écart des colons méprisés, le dénuement rongeur et les maladies atroces, impitoyablement mortelles.

Chez des poètes hautains le parallèle m'était fourni par l'imagination ou par leur existence. George Meredith avec l'éclair de sa mentalité diligente se concertait aux détours froids et dédaigneux de *l'Amour Moderne*; je m'efforçai de le transcrire pour

trouve
le reflet
de ses
grande

que la France le connût. Par delà le sépulcre Edgar Poe lacéré, sanglant, aux crocs tortionnaires du mensonge et des trahisons, la félonie sournoise envenimait l'incompréhension des envieux ou des sots qui l'acculèrent à la mort. Par mes soins, contre ses détracteurs veules ou intéressés, sa biographie véritable a ému, chez nous, quelques curieux.

Et pourtant je m'enlisais dans les fondrières immobiles. Le poète se déroba-t-il à sa mission? Il n'a pas le loisir d'enseigner la plainte ni de se résigner. Il faut qu'il habitue les esprits libérés à respirer l'azur céleste. Muré aux ténèbres du doute sinon du découragement, irai-je méconnaître la tâche éternelle? Après avoir au seuil du tombeau suscité l'apparition qui me redresse, je subissais la honte, je retombais encore :

Tu tiens celui que nous aimâmes, et qui vint
 Pour nous montrer du doigt les cimes magnanimes;
 Son œil sûr éclairait l'espace; et nous unîmes
 Tant de fois nos regards dans l'abîme ancien
 En quête des clartés dont s'illustrait le sien,
 Qu'aujourd'hui le sursaut de palmes illusoires
 Evoque en notre esprit comme un frisson leurs gloires
 Eteintes à jamais, et que nul vent n'émeut...

l'ode
 au
 poète

« Et que nul vent n'émeut »! Une brise dans le feuillage ne dessinait-elle la blanche et chère voile qui méditait au long du fleuve? La forêt ne s'éblouissait-elle à expulser « le fantôme haï des blasphèmes nocturnes »? Et nos désirs — (nos désirs? les miens!) — n'allaient-ils sourdre pour se nouer enfin et se confondre au destin exemplaire de notre guide, de notre phare, révélateur enflammant notre cœur de sa magie :

... Tu vis en nous, je te sens vivre,
Tu vis! Ta main se tend vers nous et nous délivre
De la mort; tu souris, ô triomphe seul beau!
Et c'est nous qui sortons des portes du tombeau.

La transformation ne s'opéra point soudaine, et je ne rejetai point d'un coup le faix coutumier de mon angoisse. Ma pusillanimité m'enchaînait aux récifs, dans l'épouvante prolongée des ouragans outrageux. Je ressentais le ressac. Le renouveau n'osait éclore. Un glissement à peine frêle adoucissait les rocs. Vers le rivage, de grands arbres obstruaient l'horizon, abattus par les fureurs de l'autan. Des amis, des enfants, des artistes et des poètes, transportés d'enthousiasme, périssaient. Le monde

était béant de deuil. La terre tressaillait aux décombres de l'abîme que je fouillais dans ma détresse harcelante. Et c'est alors, inattendue, qu'une fulguration sépara de mon passé l'avenir. Je répudiai les regrets, par qui ne s'enfante rien vers le futur. Les dieux m'ont appelé. Ma tâche m'est assignée et m'effare de sa noblesse :

Dresse-toi sur le seuil au soleil qui ruisselle :
Les sources de la vie ont jailli sous tes yeux ;
Contemple se mêler la vie universelle
Dans les cris de la terre et les frissons des cieux.

Il n'est pas vrai que tout se résolve en poussière
Ni que seul le néant de nos désirs soit sûr ;
Les visages des morts brillant de beauté claire
Sourient à nos regards fixés vers le futur.

Il n'est pas vrai que tout succombe et disparaisse ;
Nous sommes faits de ceux qui furent avec nous ;
En nous grandit leur joie ou gronde leur détresse,
Essaim tumultueux pour d'incessants remous.

Le temps viendra bientôt qu'à ton tour tu t'endormes
Dans l'impassible nuit qu'on croit sans lendemains ;
Ta forme se fondra parmi les autres formes...
Délivre-toi du deuil et des fantômes vains.

Je m'évadai de la zone malévole vers
d'enchantés parages de méditation et de
sérénité. Ainsi, dans le cours même des

quatre années abhorrées, dont l'humanité garde la honte, mes yeux apitoyés ne s'attachèrent qu'aux promesses froissées dont se dégageait avec peine quelque joie pour plus tard. Je communiais avec l'universel et le divin dont nous convie l'inspiration à nous grandir au delà de nos sens et de nos faiblesses, à nous acheminer vers le centre ou le foyer d'extase, à nous immiscer au sentiment fraternel, en l'oubli des circonstances qui contrarient ou qui provoquent. Plus haut que nos espoirs s'ouvre le jardin des dieux qui nous appellent, le jardin où se mêle leur haleine à notre souffle court et hésitant.

Par cette radieuse atmosphère mes livres se sont succédé dans le calme et la confiance. Mes rythmes m'ont uni aux voix des plus chers amis disparus dans la tourmente. J'ai interrogé les plus fécondes moissons de l'art, dans toute la diversité de ses domaines. Les architectures avec les groupes et les figures où le sculpteur enserme dans la pierre tenace l'audace troublante du mouvement, la peinture qui lie au sensible des formes, de la lumière évasive, la permanente apparence des paysages, les phases

1914-18

|| 4245

et les forces de l'âme; l'intimité surprenante aux touches rapides du dessin, aux creux et aux reliefs de la gravure; l'innombrable ruissellement dont nous enveloppe, nous étreint, nous hante, nous maîtrise, nous exhausse en notre for la féerie insaisissable de la musique; décorations affolantes ou maîtrises expressives de l'art tout entier, par la multiplicité glorieuse de ses idiomes d'éternité, de quelque point du ciel qu'il nous advienne, l'art tout entier, l'art en ses beautés sans nombre, changeantes ou immuables, l'art me touche, l'art m'imbibe et me possède; je m'émerveille d'y aspirer sublime, de l'éprouver familier et proche; je vis de lui, pour lui, l'art me touche à jamais. L'art me retient, et, à son point suprême, le lyrisme, la poésie, que si peu d'entre les fervents et les purs savent comprendre, vénérer et chérir.

La poésie! à elle j'aurai voué mes jours. J'aurais aimé avoir la conscience simple d'un Jean-Sébastien Bach qui mourut sans se demander même si ces ouvrages vaudraient dans l'avenir d'être répandus et éternisés, exécutés, reproduits. Sans atteindre au climat du génie, il est permis d'espé-

*hymne
à l'art*

rer qu'on apporte aux hommes attentifs un attrait, au moins, qui persuade. Un balbutiement de grandeur, c'est de la grandeur et déjà un signe salutaire.

Je tenais à être édité. Je me croyais désiré par des lecteurs inconnus. Parfois une lettre soutenait mes illusions ou les illustrait. Si les critiques les plus écoutés, à peu près sans exception, ne s'occupaient guère de mes livres de vers, ou les traitaient sans faveur, je rencontrais de chauds partisans dans certaines revues jeunes, à l'entour de certains critiques provinciaux, ouverts et accueillants pour ce qui n'obéit pas aux modes du moment, et, infiniment dispersés, chez des amateurs d'art et de poésie. Des poètes débutants m'honorèrent de leur confiance et de leur sympathie. Je tiens à marquer ici ma gratitude à mon ami l'éditeur F. Sant' Andréa, qui directeur de la « Librairie de France » d'abord, et, après qu'il eût été obligé de s'en séparer, des « Editions Nationales », n'hésita jamais à publier mes recueils poétiques. Joachim Gasquet m'avait fait connaître de lui en ouvrant sa collection « les Poètes Français » à ma suite

regle son
compte

intitulée *l'Allée des Glaïeuls*. Sant'Andréa présenta au public, dans une typographie de choix, les volumes de bel aspect et sur beau papier intitulés *Lumières Sensibles*, avec un dessin par Charles Guérin; *Allusions*, dédiées à Antoine Bourdelle qui les prisait fort dans son bel enthousiasme débordant et fraternel; *la Halte sous les Hêtres*, avec un frontispice de fraîcheur et de sérénité par Berthold Mahn, qui l'exécuta avec diligence, et avec tant de justesse dans sa signification, bien que, pas encore, il ne me connût. J'éprouvai cette satisfaction que les souscriptions à ce livre suffirent à en couvrir les frais, tant il est vrai qu'un éditeur peut, s'il se contente d'agir avec prudence, rencontrer le goût d'un public, plus ou moins étendu, en soutenant contre le gré des brasseurs d'affaires, en imprimant des poètes, des écrivains idéalistes.

Mes livres se sont succédé dans cette radieuse atmosphère. Je sentis mes vers s'unir aux voix et aux poèmes des plus grands disparus. Je me conquis par eux tout entier. Vivre, c'est se donner, désigner l'astre d'annonciation, guider les montées qui trébuchaient, et leur tendre la clé des

prodiges; c'est, selon la prophétie merveilleuse de Verlaine,

Mourir parmi la voix terrible de l'Amour!

O flamme, flamme d'exaltation issue et propagée d'un foyer que les cendres encombrant, tu jailliras intarissable vers les cimes que n'offusquent plus les ténèbres. Je m'étais démasqué à moi-même. D'autres me suivront-ils par ces allées de palmes où me surprenait la floraison des glaïeuls? A mi-chemin de l'ascension mentale adouciraient-ils comme moi leur extase à de plus intimes lumières, à des *lumières sensibles* et familières? Saisiront-ils au passage les *allusions* que suscite le songe d'un passé en ses évolutions passionnées, en cette tristesse inexplicquée où s'élabore la tendre et définitive joie de s'éprendre de ce qui est grand, de ce qui est beau au-dedans de l'humain ou par delà? Souvent s'y traduit un éveil ému de la tendresse ou de conceptions révélatrices. L'admiration intelligente entretient un feu resplendissant dont l'âme est enrichie. Les temps s'accomplissent. L'aube au soir se marie. On peut

faire, un moment, une *Halte sous les Hêtres* et contempler les desseins de l'univers. L'azur du ciel absorbe les ultimes ombres. La mer étincelle. La beauté souveraine efface les troubles et les fièvres du cœur et du cerveau. Une sérénité souriante et grave fond parmi les marbres du temple en des trésors de bonté et de très ample compréhension. Au sommet de la colline sacrée étincelle dans sa pureté le temple magnanime de la raison. La conscience et la sagesse irradient paisiblement sur le monde.

J'ai gravi cette cime. Esprit d'amour, je ne puis désormais me contraindre ni déchoir.

Mais n'ai-je point, du récit de cette élévation, qui est la mienne, et qui serait vaine si elle n'était que la mienne, entretenu à l'excès et lassé sans profit l'attention d'un lecteur?

Comment, me confessant, m'absenterais-je de moi?

IV

LES RESSOURCES DE L'INSPIRATION ET LA RIME

C'est assez dresser le tréteau de mes expériences personnelles. Pour révéler au public, qui ne s'en prévaut guère, le mobile mystérieux déterminant la naissance et le développement de cet être particulier, un poète, surgi à l'écart des agitations dont s'emplit et regorge la vie des contemporains, ne siérait-il pas de conduire l'enquête vers d'autres lieux que soi-même, et surtout que soi seul? Que ne pénètre-t-on mieux les âmes, que ne scrute-t-on les ressouvenances des grands et des moindres entre ceux que l'on révère, entre ceux, les magiciens ou les discrets, dont on frissonne quand on relit

leur œuvre, dont la présence délicate ou puissante émane à la lecture de leurs poèmes, et s'affermit par la mémoire? Ils imposent des images nettes ou incertaines, un concours émerveillé de nuances dont se teintent nos sentiments, nos idées et nos actes, avant que, peut-être, à notre tour, nous nous mêlions, dans la mesure où nos vers auront suscité un peu d'harmonie neuve et nécessaire, aux extases et aux essors de ceux qui nous suivront. Nos investigations manquent leur but, si elles ne s'efforcent de dégager, dans l'amas héroïque des apports efficaces, la part de chacun, si elles n'en délimitent et n'en éclaircissent pas la nature et la valeur.

A moins de renoncer à mon propos, il n'est pas possible que je m'absente de moi. Je jalouse les écrivains de qui l'on peut prétendre qu'ils ne sont pas reflétés tout entiers par leur œuvre. Ils projettent au dehors, sous un nom qui supplante le leur, un héros imaginaire, et plusieurs, grâce à ce stratagème, ont rejoint l'universel. Hamlet déborde Shakespeare, Prométhée déborde Eschyle; une personnalité n'est qu'une parcelle du vaste total humain qu'ils

édifient. L'accident, l'occasion s'annihilent dans l'essentiel. L'anecdote est amplifiée par le permanent qui l'absorbe.

Edgar Poe souhaitait qu'un auteur, à la ressemblance de sa *Philosophie de la Composition*, divulguât la marche suivie pour atteindre à l'achèvement de son ouvrage. Une telle analyse, cette consciencieuse reconstruction demeurent sans rapport avec le mérite intrinsèque de l'œuvre considérée; aucune convenance donc n'est offensée; une curiosité légitime de l'esprit est satisfaite par qui retrace des étapes. Mais Edgar Poe, à qui ne manquaient, observe Baudelaire, ni l'énergie, ni l'enthousiasme intellectuel, ni le pouvoir admirable de tenir en éveil les facultés multiples dont l'ensemble constitue ce que l'on appelle en général l'inspiration du poète, n'y égare pas cependant ses recherches.

A-t-il, par une vanité étrange et amusante, résolu de se donner pour beaucoup moins inspiré qu'il ne l'était? « A-t-il diminué la faculté gratuite qui était en lui pour faire la part plus belle à la volonté? » Ce génie, si original qu'il fût, prétendait que l'originalité est chose d'apprentissage; non

qu'il entendît qu'elle pût être transmise par l'enseignement, mais il avait en horreur l'intervention du hasard dans l'accomplissement d'un poème; il croyait à la nécessité primordiale du travail. Il était passionnément épris d'analyse, de combinaisons et de calculs. Aux amateurs de délire qui avilissaient, aux temps où il vécut, la conception de l'art, il entreprenait de montrer quels bénéfices peuvent être tirés de la délibération, et de quel opiniâtre application est le fruit cet objet de luxe, la Poésie.

Des réussites se rencontrent, mais il n'existe pas d'œuvre solide sans travail. Le plus sensitif poème est un produit du cerveau, qui distribue et dispose l'ordre, le choix, le mouvement, qui établit l'équilibre, suppute la relation des effets, qui répudie les heurts inharmonieux et les trouvailles vulgaires. Les contemporains succombent à une pétition de principe, lorsqu'ils décident que la discipline classique a abusé de ses ressources, que la prosodie traditionnelle s'effondre dans les redites et la monotonie, que la rime ne sert qu'à faire obstacle à l'invention; bref, qu'il convient de chercher ailleurs le renouvellement souhaitable de la

poésie française. Ils rejettent des entraves imaginaires, et ils s'estiment libérés. D'heureux résultats ont été atteints, j'en demeure d'accord, dans le bouillonnement à peine mesuré d'un rythme personnel et chaque fois réinventé.

Du poème en prose au poème de cadence diverse où s'insinue par surprise un vers souvent « faux exprès », le domaine est exploré qui demeurerait indistinct aux confins du vers et de la prose. On a obvié à l'emploi ininterrompu de l'alexandrin dont on se lassait, en brisant soudain la mesure ou en la prolongeant, en élidant ou non par système les *e* muets, en tournant sans cesse par allusions, rapprochements ou suggestions, autour d'une présence latente de l'alexandrin et de l'octosyllabe. Emile Verhaeren excellait à cette pratique forte, où Henri de Régner glissait volontiers beaucoup de sa maîtrise subtile. Gustave Kahn déploie dans ses vers polymorphes surchargés de substance des volutes d'or éclairant des visions d'Orient ou de féerie plus familière; des rappels sonores, des éclats marquent le martelage du rythme. Francis Vielé-Griffin, Albert Mockel respirent leurs

vers selon les frissons des feuillages, selon des bruissements d'eaux et de lumière. Paul Claudel déroule solennellement, liturgiquement, les laisses oratoires de ses évocations pressantes en effusions dévotieuses ou même en brutalités sans merci qui l'éloignent de Bossuet sans le rapprocher de Corneille. Jammes s'abandonne aux prestiges de ses simplicités fort informées, habiles, sûres et narquoises. Certains, tandis que Jules Romains et le sage Supervielle auscultent les pulsations de sursauts méditatifs en l'intime de leur conscience, pénètrent loin sur les routes ouvertes par la clairvoyance froide de Guillaume Apollinaire, vers les limites de l'introspection intuitive, les « dadas », les surréalistes, épris d'une expérience dont le temps atténue, me semble-t-il, de lui-même la portée. L'étonnement faiblit, la surprise n'est plus. Si un charme secondaire continue d'opérer, il n'a pas le pouvoir de suppléer aux défaillances.

Un art ne dure pas, quand le métier est esquivé. L'art domine le métier, mais il en est alimenté. L'axiome : on ne saurait tout dire en vers réguliers, généralise hâtivement. Qui aurait pu tenter l'épreuve ? Parce

que je me sens inapte ou malhabile, répondrai-je pour mon voisin, pour l'avenir? Ah! combien lassent tant de recueils faits de chevilles négligentes, médiocres, outrageuses, qui observent en apparence les préceptes immémoriaux. Que l'on s'insurge, j'applaudis. Conformes ou contraires à des routines établies, d'année en année ils surabondent. Mais de médiocres ouvrages en vers irréguliers ou libres sont publiés par quantités équivalentes. Ceux qui seuls comptent parce qu'ils révèlent quelque mérite sont peu nombreux; des deux côtés ils sont rares; ils sont précieux; ils sollicitent l'attention parallèle.

L'art s'affirme librement. Il n'admet aucun précepte prohibitif. Les critiques malingres répandent une erreur qui facilite leur tâche. Ils comptent douze, ils constatent une rime; ce sont des vers, décrètent-ils, c'est de la poésie. Ils ne conçoivent nulle distinction d'un taudis à un palais. Hourder n'est pas construire, à quoi participent une autre patience, plus de savoir, de la sensibilité, une présence de l'esprit. Prompt ou appliqué, il se propose une merveille, l'avoi-sine, la réalise, par des moyens éprouvés

ou qu'il innove, insoupçonnables, ceux-ci comme ceux-là, à qui ne pratique le métier. Qu'importe à la plupart? Qu'ils se délectent, se haussent par la joie et le bonheur d'admirer, qu'ils se sentent plus forts et meilleurs, le mobile secret de l'œuvre ne doit renseigner que les techniciens.

Une rime (qui ne se rengorge de cette absurdité?) épuise son efficace à mesure qu'on s'en sert. Au long d'un chef-d'œuvre reconnu, incontesté, *le Cimetière Marin*, je relève, entre d'autres rimes dites épuisées : *colombes et tombes* (réitérée), *feux et dieux*, *flamme et l'âme*, *espace et passe*, *première et lumière*, *pur et futur*, *flambeaux et tombeaux*, *l'air et clair*, *marbres et arbres*, *fleurs et pleurs*, *pas* (négatif) et *pas* (substantif) réitérée aussi et à courte distance, combien encore qui ne seraient pas plus rares, si la rime ne se formait que de cette rencontre de deux (ou plusieurs) sons, indépendamment de considérations adventices, si la rime n'était que cet humble, ce pauvre complément du vers. Quiconque, s'y exerçant, parviendrait à mater le monstre, *chevillerait* à tort et à travers. Les reproches dont on charge la cheville sont autant qu'à

charge de la rime, sots, inconsiderés et vains. Verlaine est venu, et, après Hugo qui sut et révéla à qui sait voir tout, prescrivit que la rime ne consiste point en « ce bijou d'un sou — qui sonne creux et faux sous la lime ». Mais quel dément le premier a prêté à ce regret la signification controuvée par l'accent du poème entier et, plus, par l'œuvre du poète : « la rime est creuse et fausse, rejette-la, comme un bijou d'un sou; passe et méprise »? alors qu'elle est, qu'elle doit être, et il le prouve à toute page : « la rime est creuse et fausse; emplis, redresse-la! » Pour les inattentifs la rime heurte seulement un son doublé sans choix à des intervalles réguliers. Elle est chez les meilleurs, les sages, les délicats, amenée, conditionnée, essentiellement liée et adaptée à l'ensemble des syllabes imagées dont l'arabesque rejoint l'un de ces sons à celui qui répond en écho.

Ce son répété est congénital au sens et à l'image. Eux ne sauraient se passer de lui, ni lui d'eux. Ils seraient, eux, dénaturés; lui dépourvu de cette unité fondamentale qu'en vérité Verlaine réclame et anime de ses vers. Paul Valéry n'a pas eu à auto-

riser le hasard pour que, à la réglementaire distance de dix pas, *espace* et *passé* se confrontent : sa rime n'existe qu'en vertu de la ligature, ou de la cheville, qui la justifie ou la provoque :

Je m'abandonne à ce brillant espace,
Sur les maisons des morts mon ombre passe...

S'il faut que l'esprit soit sollicité dans la rime par un élément de surprise, il ne le découvrira pas dans le choix arbitraire des deux termes consonants, mais dans le fait qu'ils aient pu être rapprochés d'une manière inusitée, à l'instant où ils n'étaient pas attendus.

Car de cette quinzaine de vocables qui émeuvent le distique le moindre comme le plus saisissant est d'un emploi familier, constant comme les mots à la rime. Pourquoi imputer à la rime seule une prétendue usure ? Le blâme confondrait, s'il était fondé, leur union. Elle s'agence musicale, intelligible, neuve. Ne nous leurrions pas à discerner si la cheville est motivée par la beauté des clous qui la fixent, ou si les clous sont appropriés pour sa beauté à la cheville. Inverses, les deux procédés, égaux, se com-

plètent. Chez les forts le jeu s'équilibre au gré de l'occurrence. Parfois ils surexcitent, provoquent une naissance de l'idée, germent en quelque pensée, ou, plus humbles, désignent le choix des images, chevilles où elle s'incorpore et qui la rend expressive.

Je ne présente l'apologie de la rime que parce qu'elle est méconnue, calomniée. Les parnassiens l'ont jusqu'à l'abomination cultivée avec consonne d'appui, l'appelant abusivement rime riche, exempte d'exigences supplémentaires. Théodore de Banville renchérit sur la chimère de Sainte-Beuve,

Rime, l'unique harmonie
Du vers...

lorsqu'il certifie que « dans la Poésie Française, la Rime est le moyen suprême d'expression et *l'imagination de la Rime* est le maître outil »; elle est plus que *l'unique harmonie*, « elle est tout le vers; *l'imagination de la Rime* est, entre toutes, la qualité qui constitue le poète ». Il avançait, de sang-froid, ce paroxysme d'absurdité : « on n'entend dans un vers que le mot qui est à la rime, et ce mot est le seul qui tra-

vaille à produire l'effet voulu par le poète... C'est donc le mot placé à la rime, le dernier mot du vers qui doit, comme un magicien subtil, faire apparaître devant nos yeux tout ce qu'a voulu le poète. »

Outrance maléfique d'une thèse excessive, les meilleurs des parnassiens, puis ceux qui se développèrent à leur suite, n'osèrent totalement se libérer, avant qu'on eût entendu Verlaine, Arthur Rimbaud, révélateur révélé, Jules Laforgue, la fantaisie, Gustave Kahn, les symbolistes. Les rimes rendent des services considérables, mais il n'est pas impossible qu'on s'en passe. On s'accoutumait à l'expérience. Des assonances s'insinuèrent, les rimes fléchirent, se plièrent à des atténuations; elles disparaissaient. De ce qu'on perdit à relâcher l'immémoriale rigidité des rimes, on recouvrait une part en ce que le rythme se dût resserrer; on palliait en diversifiant avec souplesse le réseau de rythmes complexes ou légers, opposés ou mêlés selon un sens plus musical, avec des ellipses recourant parfois à l'appel de la prosaïque, à l'allusion de l'assonance, à des abandons, à des réveils, suivant les cas.

Attentif aux desseins peu conscients parfois de la crise, Mallarmé encourageait les conquêtes qui s'essayaient, mais s'opposait au bannissement absolu des traditions : « Quiconque avec son jeu et son ouïe individuels se peut composer un instrument », constatait-il, « dès qu'il souffle, le frôle ou frappe avec science », émettant deux restrictions considérables : la première impliquée en deux mots : *avec science*; la seconde, les nouveautés n'auront de destin que « concurremment aux grandes orgues générales et séculaires, où s'exalte, d'après un latent clavier, l'orthodoxie. » Il n'acceptait pas qu'un système à l'autre système opposât sa contradiction; le plus récent allège d'obligations confuses la suprématie conférée, pour les grandes occasions, et maintenue, avec à peine moins de rigueur consentie, au dogme sans âge, perpétuel, incorruptible, d'une vertu parfaite.

S'il tira bénéfice pour l'achèvement de son poème sidéral, *Un Coup de Dés*, d'avoir réfléchi aux initiatives individuelles et épar- ses, dans sa hardiesse à gravir des cimes où nul poète n'avait songé à prétendre, il n'oublia jamais que le vers mesuré, classi-

que, empli de sa substance, qui n'abandonne au hasard aucun élément de sa plénitude et dont l'allure ne cède à aucune entrave, qui demeure aisé, ondoyant aux lumières et mobile à la voix humaine et aux instrumentations, persiste dans sa richesse et sa puissance, inaltérable. On allègue que, à force d'avoir servi, il s'est dépouillé de ses qualités réelles et positives; mais non! manié avec un tact suprême, par un poète authentique et sensible, il ne cesse de fournir la révélation de sa fraîcheur irremplaçable et de sa nécessité.

L'impartiale ventilation du vers libre au vers régulier aboutira à une estime réciproque. L'ancienneté des disciplines rigoureuses n'interdit point l'usage des procédés récents. Les satisfactions poursuivies ou obtenues diffèrent par leur nature : elles seront moindres, objecte l'orthodoxe, et moins pures. Elles seront, rétorque le novateur, moins conventionnelles et plus inattendues. « Il ne s'agit pas seulement », affirme tel livre doctrinal, « de recherches et de nouveautés formelles, mais d'un élargissement de la notion de poésie »; c'est y

faire obstacle que tendre à la régression vers des formules étroites et périmées.

Ainsi le législateur des doctrines nouvelles s'accorde avec le classique « amateur de poèmes »; larges ou étroites, c'est le seul point du conflit — qui dépend, sans nul doute, du tempérament de chacun, — la chance de bien penser et de bien dire s'adapte à un choix de formules, en dépend, y est conjointe. Le tort serait d'imaginer que pour s'enchaîner au mètre immémorial la pensée se diminue, s'altère, se dépouille, abandonne quelqu'un de ses éléments, ou s'affaiblit; au contraire, elle se fortifie de s'être unie, de se confondre aux torrents mesurés dont le mouvement qui ne cède pas lui impose son allure et lui communique son pouvoir.

« Garde secrète ta vérité », j'ai lu, quelque part, cette maxime ignoble. Esquiver la rancune d'adversaires implacables, la tristesse de se sentir incompris, quelle douce et quiète innocence, à l'abri des coups et des injures. Il se peut. Je ne recherche pas la mêlée grossière, les controverses, la discussion, pour aboutir, sans convaincre, à

un accord. Pourquoi des tumultes ou d'un désordre attendre que surgisse entre les hommes la paix? Les plus nombreux, le plus puissant à proférer des paroles, n'ont pas forcément pour eux la raison. Me trompé-je? J'en suis sûr, mais, d'autres fois, indiscernables, fruits de ma méditation attentive ou intuition fortuite, une alerte du subconscient suscite en mes écrits la sagesse. L'assentiment des foules et l'adhésion du plus savant ne présentent point de garantie : *e pur si muove!* un aveuglement pareil les enténèbre. Quand une assertion, à travers un fourmillement d'erreurs, conserve une parcelle de vérité, c'est beau, et c'est beaucoup que quelqu'un l'y décèle.

Nous marchons dans la confusion des jugements et des idées. Nous tâtonnons enfouis sous le brouillard. Une lueur nous épouvante. Nous nous réfugions au fond du dogme, où se pétrifie, se roidit notre foi. Le cœur, le cerveau ne s'élargissent d'aucun espoir. Nous n'acceptons de l'art ou de la science qu'un dessèchement de l'âme, qui la dissuade de l'essor. Les règles qui se pressaient libératrices et fortifiantes se raccornissent par le mesquin

abus de leurs limites que l'on resserre. Elles prévoyaient, encourageaient l'élan; il se disperse, se contredit. On le méprise et on le nie. On lui retire la licence de s'essayer encore. On est fermé avec rigueur au beau et au nouveau. On possède, croit-on, la vérité : elle est unique; allez-vous-en, vous qui prétendez la changer ou la grandir!

Deux races s'affrontent, ignorant la révélation et le mensonge. La nuit s'est épaissie, partout tumultueuse. Mais où donc palpitent les valeurs vraies? Icare se brûle les ailes, et le gouffre l'engloutit. Orphée ne dérobe qu'en promesse un fantôme au Hadès, mais sa prophétique tête, arrachée par les Ménades, s'en fut, au delà des flots, fomentier avec la lyre, à Lesbos, la chaste exaltation d'Alcée, de Sappho au front couronné de violettes et des adolescentes harmonieuses, façonnées à son école.

Je ne délaisse rien des surprises de ma jeunesse. Les hommes ne me détournent pas des hommes. J'ai pitié des manœuvres qui cherchent à convertir en or pour leurs besaces la sensibilité native dont ils appauvrissent leurs cerveaux. Le profit de leurs

malices, de leurs vilénies rancunières ou jalouses, de leurs calculs au détriment des justes fausse les poids, brouille les proportions, désagrège la volonté, corrompt les sentiments, mais heurte sans l'entamer la résistance des rares ardeurs que stimule l'admiration des visages, des activités tournées vers le beau, vers le grand, quand ils se débattent contre la misère, les ingénus penseurs, les généreux. Par une nécessité indélébile de leur âme et de leur esprit, les musiciens altiers, les peintres, les sculpteurs, les poètes prodiguent à qui veut y puiser le trésor. Dédaigneuse, indifférente ou hostile, la foule passe et s'éloigne. Cependant le trésor a captivé l'attention de plusieurs. Le jour approche où s'aiguïsera l'appétit des multitudes. Elles se transfigureront alors de ce qu'elles recèlent de mystère, au lieu de refouler au plus secret d'eux-mêmes leur apport divin. Elles s'exalteront jusqu'à un plan plus voisin du céleste. Le beau se conformera à son devoir; son éclat persuadera sans ombre. Les brandons de l'universelle et persistante beauté s'enflammeront aux braises d'un foyer unique, la bonté!...

Va, poète, vaticine!

Le monde, tantôt indulgent, tantôt sévère, ne se prend pas à ton délire. Tu proposes une délivrance. Il ne se sent pas emprisonné. La vie participe d'une lutte matérielle fort rude que réconfortent quelques plaisirs effectifs et rapides. Au-dessus, rien ne s'illumine. La mort viendra à son heure. Nos religions nous protègent. Nous serons sauvés. Qu'est-il de plus à produire? L'intelligence modère sa flamme et sert à nos desseins; nous asservir à elle ne convient pas. Notre bonté, comme toutes nos vertus, réelle, s'efforce de se prouver secourable à nos proches; elle se borne, selon les enseignements de la doctrine, à une charité vigilante et pratique; il ne faut pas s'en départir.

Une Renaissance fleurira-t-elle? L'antérieure, avec ses recommencements, ses renoncements, son humanisme ferme par le langage et mollissant aux conséquences, enfanta un orgueil qui fléchit aux séductions des puissances. L'intelligence muse où l'enveloppe l'autorité. Elle ne résout aucune antinomie; avec souplesse elle s'insinue ou

se laisse pénétrer; elle accommode à maintes exigences ses messages. Ainsi ont-ils décliné et sombré parmi les doutes et le mensonge. Les ténèbres et le trouble en tirent seuls leur avantage.

Maintenant le désordre est au comble, nulle notion ne subsiste en son intégrité. Une souillure universelle. Obscurément, hors de l'ombre, quelques mains tendent, hésitantes, à s'unir. Elles préparent une entr'aide; une rénovation surgira des germes qu'elles sèment, la Renaissance vraie, que nos neveux verront, dans les idées adoucies d'amour, dans les actes mus par la pensée, par la raison, par l'amour.

Toute chose, tout sentiment change, évolue. Nos pères pressentaient-ils l'importance profonde de l'art grec? Le sens des sculptures hiératiques leur était scellé; ils y révéraient au plus une innocente rudesse, un archaïsme presque sauvage. Nous tressaillons plutôt aux palpitations du sang dont nous sentons ces marbres imprégnés et parcourus. La chair y est égale à l'âme, l'une emporte l'autre et en dépend. Ils sont divins à force d'être suprêmement humains. Homère d'entre les poètes émeut le plus

si on l'entend, parce que, si ses dieux sont des hommes, ses hommes rejoignent les dieux. Ce n'est pas, dans Eschyle, le héros éponyme ou principal dont se transpose seule en notre cœur la souffrance, mais le témoin frappé dans sa confiance, torturé dans ses affections. Atossa égale Xerxès; sa pensée sensible nous envahit, sa douleur hautaine autant que la réalité des maux endurés par la chair.

Une aurore éblouissante rassurera l'avenir. Ne craignez pas, ô mes amis, que je prophétise une utopie. Je n'assigne pas à l'avenir son devoir; je prévois un rapprochement graduel, condition de la paix où l'on aspire, l'homme conscient de soi-même et de ses fins. La bonté sans l'intelligence se damne à force de demeurer moutonnière; l'intelligence sans bonté se démet de ses prérogatives. Fondues l'une à l'autre, indissolubles, elles créeront enfin la lumière qui nous manque.

DE L'ESSENCE DE LA POÉSIE

Paul Valéry s'interroge : « De quoi parle-t-on, quand on parle de Poésie ? » En ce domaine de curiosité, plus qu'en aucun autre, on néglige, dit-il, les « choses mêmes ». Appréhende-t-on de dissiper ou de désenchanter son objet ? Il ne lui déplaît pas, du moins, que l'essence de la Poésie « soit, selon les diverses natures des esprits, ou de valeur nulle ou d'importance infinie », ce qui, ajoute-t-il, malicieux, « l'assimile à Dieu même ».

Critiques, philosophes, poètes, s'ils s'enquière un instant de ce que peut être la Poésie, s'occupent, non d'elle, mais de ce

qui l'occasionne, l'alimente, de ce qui peut en résulter. Nul ne serre, nul n'observe au plus près, nul ne caractérise l'essence. « Assimilée à Dieu », elle doit, comme Dieu, demeurer impénétrable; on ne la peut concevoir ni définir.

D'absolus contempteurs se détournent, et nient la divinité. Les adorateurs sont sensibles à son existence jusqu'à l'extase, joie douloureuse d'un orgueil candide et d'un amour exclusif. Certains l'appellent un mysticisme, praticable à des ascètes, qu'ils soient, ou non, des religieux. La Poésie le peut être, ou ne l'être pas, qu'importe? Pas plus que d'autres phantasmes, le phantasme mystique ou religieux n'est au noyau vital de la Poésie, ne s'y englobe, encore que parfois il s'y superpose et l'entoure de ses replis.

Des traités didactiques substituent au poème un discours de prose qu'ils interprètent comme tel, refoulant les mots à un rôle accessoire. De plus subtils commentateurs scrutent sous l'enveloppe de sa musicalité un morceau réductible pour eux à des battements de métronome. Ils perçoivent une soumission à de mystérieuses

lois de durée et de relations intimes. Une observation de cette nature précise un point exact, avec quelque mérite de vérité; pourtant, si scientifique apparaisse-t-elle, en constatant d'indéniables approximations, elle ne résout aucunement le mystère de l'essence. Valéry, enclin à la mathématique, dénonce, avec, l'une après l'autre, les hérésies fondamentales dont se leurre la critique par des problèmes à son gré proposés et résolus, les fallacieuses trouvailles où peut buter la science, car, conclut-il avec raison, en premier lieu il sied de dégager un peu la Poésie de tant de prose et d'esprit de prose qui l'accable. Ces connaissances sont inutiles à la connaissance et à la possession de sa nature.

Sans doute. Mais la prose se définit-elle en soi sans qu'on la compare, par contraste, à la poésie? Si l'une n'est point définie, comment les définir l'une et l'autre, ou l'autre par rapport à l'une? Un lyrisme; la poésie chante! Voire. N'examinons pas s'il y a lieu (je ne le pense pas) de bannir de la poésie un Coppée, Boileau, le Racine qui écrit :

Madame, retournez dans votre appartement...

Des vers qui ne chantent pas surabondent aux pages de Ronsard, de Malherbe, de Lamartine, chez les plus grands sans exception, et jusque chez celui qui enfanta le lyrisme moderne on trouve des prosaïsmes indiscutables :

Il est de fort parfums pour qui toute matière
Est poreuse! on dirait qu'ils pénètrent le verre...

.....
Je me représentai sa majesté native...

.....
Comme un beau cadre ajoute à la peinture,
Bien qu'elle soit d'un pinceau très vanté...

J'arrête ces citations. Ces vers ne sont pas du Baudelaire le meilleur, il sied d'en convenir. Ce sont des vers, mais ils ne *chantent* pas.

Or, souvent dans Molière la prose chante : « Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez »; la prose de La Bruyère, subtile et fine, chante, et, à peu près toujours, la prose de Chateaubriand, de Flaubert, de Villiers de l'Isle-Adam, d'Elémir Bourges.

La distinction, ardue pour l'ensemble et le continu, pour les caractères qui s'asso-

cient à l'occasionnel, à l'apparent, au musical, et qui en modifient, en exhaussent, en prolongent, en purifient la vertu, devient calamiteuse dès qu'on se fourvoie aux défilés touffus du poème en prose, juxte les fondrières du vers libre.

Les siècles adoptent ou répudient certaines conditions. Le goût avec le temps oscille du mélodique, du symphonique, à l'effluve balbutié, comme du sensuel à l'abstrait, d'une rigueur par avance réglée jusqu'aux coupes et brisures capricieuses où une intuition se hasarde. La résistance se déforme ou se déplace. Où saisira-t-on le beau? Qui dépistera la poésie en son essence, inaltérable, indispensable, omniprésente? Les pays et les ans ajoutent incessamment, retranchent, respectent une puissance où, à des heures différentes, insoucieux, on la déprécie.

Le mystère, c'est quand les poètes entre eux se reconnaissent, jugent de leur lyrisme, chacun chez tous leurs pairs, et quand des amateurs y joignent leur louange. Le mystère, c'est que ce don du ciel, insaisissable, soit éprouvé à travers les idiomes étrangers et se transmette d'une époque aux plus loin-

taines, malgré les variations d'euphonie, de consonance, d'accentuation, de quantité, d'élan élocutoire, malgré les ténèbres de prononciation factice et d'un usage arbitraire. Un élément commun persiste que personne ne se sent apte à désigner. Les doctes élucident une combinaison de temps forts et de temps faibles; ils scandent et manient les vers à grand renfort de prosodies. Leurs démonstrations provisoires et hautaines sont acceptées faute de mieux, se réfèrent à des coutumes plus ou moins durables, mais ne touchent en rien au fond. Cet élément coexiste à l'œuvre du poète, qui, sans lui, ne compterait guère, mais il n'a pu le prévoir, ne se doutant de ce qu'il est; cependant il est, centre authentique d'une naissance, d'un accroissement, d'une hallucinante perpétuité.

Sachez les règles. Docile, appliquez-les selon la norme : intelligence, ouverture du cœur et du cerveau, assidu contrôle, volonté, sens de la langue, de la couleur et du poids des syllabes et du style, vous pouvez, avec cela, n'obtenir rien, si vous n'avez pas obtenu tout. Qui s'abandonne à une aisance relâchée n'aboutira peut-être qu'à de la

dérision, à moins qu'une impulsion surgie on ne sait d'où le porte, inattendu, à la victoire. Pourquoi cette réussite, et pourquoi cette défaite? Cherchez, fouillez, creusez : savoir, ordonnance, discipline, désarroi, habitude de la bonne fortune, rencontre sans motif, qu'imaginer? Rien ne rassure ou n'élucide. Le fait! Il est là, il n'y est pas, mystère!

Comment personne ne s'est-il avisé que de l'imprécision même est issu le sortilège? La tâche du poète consiste à rendre infrangible une union des éléments fragiles du discours.

N'est-on allé jusqu'à pressentir que d'une conformité respectueuse à des préceptes immémoriaux, à des mesurages constatés par je ne sais quelle mécanique, ou, au contraire, en se débarrassant délibérément de toutes servitudes, on s'assurerait l'accession aisée à des résultats souhaitables? Innocence ou infatuation d'irréfléchis qui délibèrent que, d'un ensemble de pratiques auxquelles habilement on se plie, à moins qu'on n'y songe que pour les tourner en dérision, que, d'un travail tantôt élaboré

avec minutie, tantôt improvisé avec défi, ce prodige d'incantation, l'œuvre d'un poète, qui lie aux efflorescences intimes d'oraisons propitiatoires et d'adorations par la ferveur illuminées de vérité, le jaillissement révélateur d'une union absolue de soi à l'univers, que de ce miracle le secret consiste en l'application attentive et consciencieuse d'une certaine quantité de règles suffisantes pour en susciter à coup sûr la merveille. Certes, il importe de tout savoir, de tout manier avec force ou subtilité, d'être en toute circonstance prêt aux nécessités du moment, il importe de ne jamais chanceler ni défaillir — encore le plus habile chancellera-t-il vingt fois par ouvrage, sinon il ne s'approcherait pas des dieux, il serait un dieu! — mais cela n'est qu'occasion et moyen, c'est le ressort de l'essentiel, ce n'est pas l'essence même.

Je m'en doute. Mon affirmation sera jugée inutile ou grotesque, selon le tempérament des lecteurs. Néanmoins combien considèrent le style comme une défroque ou un manteau plus ou moins brillant, dont l'idée se revêt pour produire des effets de mode

ou de parade? Notre éducation littéraire implique ce mensonge. On étudie les rouages, le mouvement, au besoin la sécheresse abstraite ou la couleur ardente ou nuancée d'un style, sans se soucier qu'il soit le miroir indispensable, inséparable, nécessaire où s'est apparu en son visage, en son maintien, en ses vigueurs natales et en ses relâchements la pensée confondue avec la sensibilité personnelle d'un auteur. Ce reflet ne peut être différent de ce qu'il est; l'homme, cœur, cerveau, sentiment, intelligence, en lui est contenu, en lui s'exprime, non par un choix, une préférence, mais parce qu'il n'en pourrait être autrement; le style est la beauté innée de cet homme, il est, ainsi que le préjugeait Buffon, cet homme même. Si donc vous imposez à des écoliers, à des débutants, d'imiter un style parce qu'il est beau, vous ravissez à ce style sa beauté. Elle tombe aussitôt en poussière, et vous incitez vos disciples à l'imposture double de s'apparaître à eux-mêmes et de se manifester à autrui reflets usurpés d'un homme qu'ils ne peuvent être, puisqu'ils ne le sont pas.

D'ailleurs, qu'on s'y essaye, à ces futiles

jeux de style ou de prosodie, ce qu'on produira demeure artificiel et superficiel; l'homme vrai, poète, artiste, écrivain, qu'on s'en dispute les dépouilles ou qu'on les distribue à des comparses, à des ignorants, un souffle passe qui abat tout; il démasque la parodie, il persifle le néant.

Que gagnerait quiconque réussirait à chaque essai, grâce à une persévérance régulière, le dessein de grandeur qu'il aurait voulu accomplir? Il succomberait à de la lassitude, sinon à un dégoût. Mais si, affolé d'espérance et de foi vers l'idéal, s'aidant de ce qu'il s'est enseigné à soi-même et des ressources qu'il a appropriées à son usage, quelqu'un chante ou fait chanter sa page de clarté; s'il construit; s'il compose; et, solides, si les proportions se répondent comme il convient; si les images concordent, si le rythme est soutenu, à la fois varié et prolongé; s'il ne s'obère d'insistances ni de surcharges; s'il consent allégrement les sacrifices dont s'impose à sa réflexion la nécessité; si les mots, si les syllabes s'enchaînent dans un ordre harmonieux, avec beaucoup d'observation dans un décor discret dont la présence se justifie; si le

sentiment éprouvé s'y développe et en émane; si, dans l'élan qui emporte l'expression vers des éclaircies généreuses et renouvelées, si tout est bien mis en œuvre et dûment poursuivi, cela ne suffit pas. Le définitif ne se montre qu'imparfait et provisoire. Il faut tel amendement, il faut telle reprise, une correction, un abandon, au besoin une ajoute. On redresse un détail où l'exactitude de la langue, où l'arabesque de la cadence avait fléchi; on s'avise d'une amélioration utile; on surprend qu'une allusion bienfaisante pourrait surgir où l'on n'y avait pas songé. On relit alors à voix haute, on relit à voix basse; on recommence et l'on jette les regards sur un passage hésitant. On s'arrête à d'obscures correspondances; elles satisfont; on les renforce ou on les supprime, on les situe mieux à leur place. L'incantation revêt sa totale amplitude. On est content. Nul n'y pourrait rien suspecter ni blâmer. Nulle farouche exigence, enfin, que ne dissiperait cette heureuse réussite; jamais on n'a approché aussi près de son but de perfection. On est content... Soudain, un doute s'insinue dans cette félicité. Un regret, une crainte intervient.

Est-ce qu'on a rendu, est-ce qu'on a chanté ce qu'on a voulu, ce qu'il fallait? Intensité du ton, profusion allégée ou éclatante des couleurs ou de la lumière, les ombres fortes ou atténuées modulent-elles ce qu'elles tempèrent, glissent-elles, arrêtent-elles les contrastes trop violents, marquent-elles les renforcements que l'on désire? Le poème dans son ensemble se révèle-t-il par sa tenue, ainsi qu'on voulait qu'il fût, d'une pièce en dépit de l'importance calculée des parties qui s'y nouent et qui s'y absorbent? Que penseront les meilleurs de ceux qui goûteront nos œuvres précédentes? Nous suivront-ils? S'estimeront-ils déçus? Comparons à nos poèmes, à nos écrits du passé. Quêtons l'assentiment des grands d'autrefois que nous révérons. Relisons-les pour les consulter. Ils nous favorisent, nous encouragent. Nous sommes contents. Mais une remarque fine nous est suggérée, la pointe d'une aiguille, un rien de reproche dont nous nous retenions de nous menacer. L'édifice est effondré. Les bases même sont à reprendre. Travaillons.

Cette ardente joie de création posséderait moins celui qui s'y destine si elle

pouvait atteindre d'un coup sa complète approbation. L'appétit de torture où cette joie s'offre et s'abandonne s'accroît de longs arrêts, de pénibles surprises, de renoncements, de découvertes, d'écroulements et d'épanouissements magnanimes; elle exhausse à des faîtes qui une heure rayonnent et puis chancellent. C'est une rude ascension de l'esprit au milieu de labeurs dont rien n'assure, à aucun moment, qu'ils produiront leur effet, sains et robustes; une floraison continue au bord de l'abîme où une avalanche nous ensevelit; une arrivée victorieuse au soleil pour ne s'y pas maintenir. Un coup d'œil nous convainc que la hauteur jugée par nous sans accès ne s'enfle qu'à une altitude médiocre pardessus le sol banal; une incertitude constante d'origine, de croissance, de fait, de moyens, un hypothétique triomphe nous attire, nous stimule, nous obsède, ploie nos âmes à la patience, au vouloir, à la conquête. Cette incertitude est l'enjeu et le garant, c'est l'honneur, le trophée suprême de l'effort dont s'enorgueillit notre vie.

L'art ne se réduit pas à l'exacte connaissance de sa cause et de son but, non plus

qu'à la manœuvre de ses organes, à un acheminement de méthodes, à une tactique, à des expédients en vue d'une éclosion certaine du buisson de laurier qui par les promesses de ses parfums captive et attire les désirs des humains. Quelle pauvreté ce serait ! Quelle industrie pauvre, puisque ce serait en rentrées d'or aussi qu'il conviendrait d'en évaluer le rendement.

On s'élève au verger des dieux.

Si on s'incorporait à un dieu, misère ! On n'aurait pour remède qu'à aspirer désormais à déchoir. Ah ! poursuite sans merci d'un papillon fantôme ; jamais nos mains ne le capturent ; la chasse illusoire recommence chaque jour dans une fièvre égale. La beauté d'un vers n'est saisissable ni à la raison de qui la réalise, ni à la jouissance de qui s'en repaît, ni au commentaire d'un rhétoricien. Aucune détermination n'en délimite la substance, n'en identifie les tissus médullaires, le noyau, le centre, dans les réalités présentes ou imaginaires qu'on a cru un instant pouvoir fixer et retenir.

Les hommes tremblent, la plupart, qui supputent l'irruption d'une chimère parmi les désastres de leurs réalités. Ils brouillent

les données. Rien n'est vrai que le futur; le futur n'existe que conforme à mes désirs et à mes rêves, tant du moins que je ne l'ai souillé d'aucune atteinte du passé ni d'un présent stérile qui s'efface et s'accomplit. On n'est maître que du futur; seul un choix, la volonté le conditionnent. Les faits, les imbéciles faits, n'ont point corrompu, tandis que la Chimère plane au ciel sidéral, sa pureté divinatoire. Par-dessus les domaines élargis de la terre, elle échappe à des fanges, elle les oublie; les appétits stériles s'efforcent d'arracher à son passage quelque bribe mensongère de promesse mal comprise; des haillons hideux et sanglants alimentent les déceptions de leur agonie.

Je ne veux point qu'on suppose ce détachement en moi dès les années de mon adolescence. Il fut le fruit d'une série consentie de renoncements studieux, et je sentais y correspondre les acquisitions définitives d'une très douce sérénité. J'ai subi, à mon aurore, les fièvres, les impatiences, les inquiétudes que chacun traverse dans l'attente de son destin. Avec l'âme et l'in-

telligence des dieux apparus ou pressentis dans la forme infinie de leurs perpétuelles renaissances je ne communiais, inconscient, que par l'intermédiaire d'apôtres irrévélés, les poètes. Je révérais, outre une supériorité de génie, de flamme, de charme ou de puissance, je ne sais en leur personne existante sous mes yeux quelle impénétrable particularité qui les métamorphosait en des êtres d'une nature mieux qu'humaine, les racines certes prises dans le sol pour s'y nourrir, mais élancée tout de suite au-dessus de la masse, l'ombrageant sous la retombée feuillue de leurs ramures bruisantes et étincelantes d'une beauté éternelle.

Jamais, si je m'examine, je ne me suis dépris de mon extase. Hugo, je l'ai vu, mais lui-même était le dieu. Leconte de Lisle, que j'ai à peine approché, ou Banville; Mallarmé, Dierx, Verlaine, Heredia, qui m'admirent dans leur cordiale bienveillance, je n'osais point leur parler ni les entendre tels, malgré leur familiarité profonde, que des hommes à la ressemblance d'autres hommes. Je m'émerveillais en eux de cette particularité indestructible et supérieure. Bien plus, j'en percevais le vestige

chez des poètes que je classais à un moindre rang et pour qui ma révérence était moindre : un François Coppée, un Sully-Prudhomme, un Richepin, même Albert Mérat, Armand Silvestre. Se pouvoir déclarer poète, se sentir, être salué poète, cette grandeur me surpassait. Jusque dans l'intimité amicale la plus tendre, la plus confidente, je n'ai point dépouillé de cette magie entière ou de ma vénération soit Emile Verhaeren qui m'aima et que j'aimai comme un frère, mon aîné, soit Mikhaël, Quillard, Stuart Merrill, eux, mes frères d'âge, et pareils par la pensée.

Néanmoins, lorsque quelque chose d'un sentiment de cette sorte se retourne et se dirige à moi, je me guinde pour n'en paraître pas étonné. Je ne m'y accoutume guère. Que seulement on m'appelle : *Maître*, je m'interroge; je ne me rends pas, en mon for, raison de ce privilège. Sans jouer la modestie — à mon âge, et, j'ajoute, après ce que je suis parvenu à accomplir, elle ne serait que feinte méprisable et hypocrite vanité — je ne me reconnais en rien différent des hommes mes voisins pour avoir procédé à travers des terrains qu'ils s'inter-

disent, ou parce qu'ils se divertissent à pa-tauger quand je préfère marcher plus haut.

Ma démarche différente n'est qu'un signe d'aptitudes. Qu'ils se soumettent aux leurs, je suis les miennes. Je m'estime simple non moins que les plus simples d'entre eux. J'ai fait ma tâche : est-elle inférieure à leurs tâches? Elle m'a conservé, de sentiment et d'intelligence, sain et jeune. Je leur souhaite cette fortune.

Celle-là seule m'a tenté. J'ai prévu, jeune, à quoi je parviendrais. La nature m'a prodigué ses fêtes de beauté; les hommes l'ont créée par leur pensée et par leur vouloir; des femmes la réalisent. Des voyages m'ont distrait, j'en ai imaginé d'autres auxquels je ne pouvais prétendre. Des êtres chers me sourient, me réconfortent, m'ont admis dans leur affection, au foyer de leur indulgence ou de leur amitié. Voilà ma pâture, voilà le germe de mes joies et de ma croissance ininterrompue. Je plains les serfs qui s'aveuglent contre de tels bonheurs. L'existence qu'ils mènent, choyée en apparence, croule tôt dans un abîme de soucis, d'inquiétudes, de désastres où ils s'enfoncent déchus, misérables, haletants.

Le bien qui s'offrait à ma portée, mes yeux ni mes désirs ne s'en sont pas détachés. Je me suis résigné, il est vrai, à certaines abdications. Ma conscience s'assure que j'ai touché au but qui était d'être un poète; mon existence se justifie. Placé dans les rangs des saintes légions, j'aurai aplani peut-être à de futurs vivants la montée vers des domaines d'éclaircie et de libération. Je le sais. Je le sens. Je l'admets, et, auprès de moi, plusieurs m'encouragent, me confirment, m'applaudissent. Je me fortifie de leur consentement; toutefois... Toutefois qu'est-ce qu'un poète pour les générations à venir? Même loué par ses contemporains, reconnu et prôné, s'il n'a point à leur placer d'un coup sous les regards la gerbe de ses œuvres réunies, s'avisera-t-on d'assembler les épis dispersés, en recueillera-t-on la graine? Sans doute un fétu garde un peu d'importance; tant d'œuvres ensevelies dans l'oubli surgissent, meurtries, mutilées, après des siècles; d'autres ne laissent aucune trace de leur présence possible, et les ténèbres s'épaississent.

J'eusse, outre les amis disparus dont m'aidait, à mes débuts, la confiance, requis

le témoignage des camarades de mon enfance, dont l'attention s'était intéressée à mes pas, à mes démarches, à mes départs, à des détours. J'en ai adopté, avec orgueil, avec satisfaction, de récents, qui n'ont pu, à cause de leur jeunesse, s'associer aux tentatives de mes essors. Ils interprètent, d'un jugement qui ne saurait contenter, la distance et le parcours du point initial aux points d'arrivée. Il me serait doux fréquemment, par les plus fraternelles causeries, de raviver les évocations des physionomies évanouies. Mieux que moi-même elles ressusciteraient mes images les plus fidèles. Leur zèle ranimerait en ses attaches sensibles mon âme. Une approbation consentie par eux aux incertitudes intimes de mon destin m'eût donné à frémir d'un sursaut longanime. Témoins assidus et bienveillants, farouches un peu, confidentiels, les arbres, à l'orée d'une clairière, avèrent la continuité de l'essence et de la sève dont se magnifiaient ceux, exilés ou héroïques, qui se laissèrent emporter aux véhémences de leurs élans intérieurs.

A mesure que je m'écartais de mes origines, des regards dardaient sur mes rêves

et mes espoirs la calme sympathie dont ils m'avaient sacré. Un message se transmettait, inaltérable et frémissant, d'eux à moi, quand pour apaiser mes faiblesses je sollicitais leur acquiescement. Nous nous développions, eux inchangés, moi en quête d'illusions, accord sans dissonance. Point d'imposture, entre nous, de convenue, ni d'emphase. Ils me pénétraient en transparence; leur âme m'ouvrait un miroir.

Aucun d'entre ceux-là n'est plus : endormis dans la mort, ou emportés dans des tourbillons étrangers. A qui désormais aurai-je recours? Ils ne sont plus, ceux-là, à qui je m'égalais, chacun s'appariant à mon identité.

Quoique je compte à mon déclin un concours d'amis véritables ils ne me connaissent qu'à dater du nœud de nos rencontres. De mes émotions antérieures, ils n'ont pour indice que ce que je leur en ai fourni; un épisode très simple dont se perpétue en moi la lumière est pour eux une révélation si je leur en fais part. Ils n'y ont pas, avec moi, respiré d'une haleine partagée; comment se dresseraient-ils mes garants, où je

brûle de me sentir ressaisi, de me mesurer et de me fondre?

Mon passé s'étend bien loin. Il n'en subsiste que des ardeurs détournées, des oublis, des négligences, qui d'elles seules et en soi s'absorbent. Dans ma solitude aux lieux internes de mes origines, c'est comme si j'eusse éprouvé l'abolition totale de mes racines. De quel *moi* congénital suis-je issu? D'où advient-il à mes artères encore un peu de suc actif, entre tant de flétrissure, d'arrêts poignants, d'orages ou, enfin, de vouloir ignoré qui se découvre une récompense? Au faite irrésistible où je savoure le concert d'affectueuses délices et de complaisances qui m'enchangent, il n'est pas sans péril que je quête le silence émouvant de ces régions nues : j'y joins mes sources, j'envie d'y surprendre au nid le gazouillement des voix perlées que je n'ai plus entendues. Je tressaille et m'émerveille à mesure que je recule dans l'ère fuyante de mes jours. Je me détends. Je m'abandonne aux plus anciens accueils qui me comblèrent de bienveillance. J'écoute palpiter un idiome qui ne se parle plus à présent, mais dont le timbre m'a plu parce

qu'il résonnait aux premières heures : j'en fus bercé, sauvegardé, j'en fus grandi tour à tour.

Serait-ce moi qui m'éloignai? J'en ai connu que j'aurais une joie profonde à reprendre aux liens de mes affections. Portent-ils, s'ils y songent, un souci qui au mien corresponde? Des amis, y renonce-t-on? des amis « de la première heure »? Je rêve une heure éternelle.

Quelle pitié! mon âge se délecte parmi les ruines qui se délabrent. Dans les décombres, nul brasier ne couve. Haut la tête. Haut les yeux. Echappons au crépuscule endolori des vieilles amitiés. Le soleil luit partout. J'aspirerai le feu de ses rayons, je me réchaufferai au sourire de l'amour, au sourire des amitiés durables ou surgies, au sourire de l'art, des souvenirs précieux, de l'éternel renouveau. Une joie inextinguible s'est prolongée. Il n'est de déclin que si on cède. Je ne survis pas, mais je vis. A quoi bon dans la poussière qui s'accumule devancer l'inéluctable?

VI

RAISON D'ÊTRE DE CE LIVRE

CONFESSION d'un poète, non pas *des* confessions. Si, à l'instar de Jean-Jacques Rousseau, « je sens mon cœur » et ne crois pas méconnaître les hommes, je ne me juge pas différent de ceux que j'ai vus. Je ne prétends pas « croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent ». En bien, en mal, je ne me propose pas pour modèle. Rousseau avait ses motifs; peut-être a-t-il raison. Je ne prétends pas avoir été meilleur ni pire, et la comparaison ne me fascine guère. Je n'évalue ni l'homme ni moi. La vie que j'ai vécue m'a séparé du commun; j'entreprends de suggérer ce qui constitue cette vie au delà

ou en marge, parce que les vivants d'aujourd'hui l'ignorent ou feignent de la méconnaître. Mon livre est UNE CONFESSION qui ne se disperse pas sur divers objets; il révèle une âme unique, dans son ensemble, l'âme du poète, indépendamment de ce que peut distraire de cet ensemble, pour son usage particulier, chacun des hommes qu'on appelle des poètes.

J'insiste sur des circonstances et sur des hasards dans la mesure où ils fournissent l'occasion à un poète de se manifester en tant que poète, où ils préparent l'éclosion de ses qualités essentielles, l'entretiennent dans son ardeur et dans sa foi, le ressaisissent s'il a cédé à des déchéances intimes, le grandissent aux exemples magnifiques de ses antécédents d'autrefois, des vivants qu'il révéra ou qu'il respecte, de ses aînés, de ses pairs par l'âge et par le talent, des jeunes les plus purs dont il a ressenti l'émulation.

En lisant cette CONFESSION, je rêve que la plupart des poètes s'y retrouvent comme si chacun d'eux se confessait par ma voix; j'aimerais que des lecteurs s'émerveillent, s'émeuvent de notre sérénité, fût-elle mêlée de spasmes et de révoltes, en contraste avec

l'impitoyable tumulte d'intérêts grossiers, d'égoïsmes et de convoitises bouillonnant et fermentant au creux des civilisations et de l'âpre existence actuelles. Posséder, acquérir, garder, dominer et jouir dans la matière, cette chape de mensonge aura séduit par aventure quelqu'un d'entre nous, soit ! S'il succombe à sa concupiscence, pauvre de lui, qu'il se rassasie de ses dégoûts futurs. Je ne me leurre pas en souhaitant qu'il n'ait revêtu cette chape que pour s'en dévêtir à l'appel de ses sursauts de grandeur et de sincérité.

Etre grand, être sincère, la fatalité interdit peut-être qu'on le soit sans cesse ; je retrace quelques instants où je suis monté assez haut, de front avec mes pareils. Ce n'est pas quand j'achoppe qu'en moi je les retrouve.

Un nimbe rayonne sur des fronts. Des noms sont fêtés et illustres. Je m'en réjouis, si leurs résolutions ne s'éteignent sous cette gloire, qui est une épreuve. Je n'envisage d'autre gloire que l'intérieure, qui n'est tissue ni de lucre ni de vanité, qui ne stérilise point, mais émane secrète d'une conscience attentive et réfléchie.

De mes méditations, de mes observations, de mes récits et des conclusions que j'en ai tirées, j'abstrais l'appareil coutumier des anecdotes, des puérités faciles où les hommes se dévoilent. Je n'ai pas eu à peindre le portrait de quelqu'un, mais d'un groupe ou d'un ensemble. Les historiettes enjolivent ou dégradent une figure, manœuvrent un caractère individuel mais non le collectif d'une classe d'intelligences.

Un général d'armée, un serrurier, un académicien, un notaire, un laveur de vaisselle, un professeur marqueront des réactions ou des réflexes de nature analogue; la qualité des réparties ou des maîtrises de soi nuance seule un trouble égal des sensations. Les différences proviennent moins qu'on ne suppose d'un goût de la réalité, d'habitudes intellectuelles ou du climat des situations sociales.

Je n'ai pour souci que de peindre dans un poète les poètes. Lequel m'en gardera un peu de gratitude? Il n'importe. Je crois n'avoir jamais rien fait qui fût indigne de leur assentiment.

Comme je me connais dépourvu d'infatuation, j'ai reporté sans gêne à mes confrères

res ce que j'ai jaugé en moi, et inversement je me suis aussi regardé en eux, non pas pour estimer le degré de puissance ou le talent, mais en raison de cette parenté — il y a des parents pauvres, — d'aspirations, de tendances, de recherches et de réalisations, en raison d'un certain mode général de la pensée, du labeur, de l'ambition spirituelle, d'une vie au-dessus de la vie. Aurai-je réussi? A quoi conduit mon œuvre? Je tiens l'espèce si dédaignée du poète lyrique pour une des plus nobles dont on puisse concevoir une idée.

Certes d'innombrables bienfaiteurs l'humanité s'enorgueillit, sans que tous aient tendu à leur richesse, à leur bonheur. Leur réussite s'épanouit au milieu des larmes, du sang répandu, de mille ravages et des calamités incessantes. C'est d'une ineffable grandeur. Le poète, et tout artiste, est voué de naissance à bâtir un édifice éternel avec son tourment personnel, qui le lie par les fibres d'une sensibilité exaspérée à toutes les douleurs, à tous les espoirs du monde, à ses visées de compréhension comme d'intuition. Son chant s'essore et charme, ses audaces d'esprit persuadent et entraînent. Les moda-

lités temporaires n'ont pas de prise sur ses émois; il est moins l'enfant d'un siècle que le héraut de l'éternel. Son message invite l'homme à dégager de l'obscur levain qui fermente en lui les germes les plus sains, les meilleurs.

L'inlassable abnégation des médecins fervents soulage nos nerfs, nos muscles, notre carcasse de leurs maux, de notre corporel martyr. Et c'est beau. Mais, débarrassés de ces outrages qui nous rongent, qu'est-ce que le paquet inerte de notre santé si un élan presque divin, de l'intérieur, ne le soulève, ne le transporte?

Quel savant ne redouterait qu'une de ses inventions les plus généreuses ait pour corollaire l'engin de meurtre, une manipulation de massacre et de guerre, d'où une industrie d'enfer tirera son profit?

Oui, le savant est grand; oui, le médecin est beau. Et leur route s'ouvre sur l'horizon suprême de la compassion et de la bonté. Des hommes par courage s'avancent de toutes parts vers les promesses de ces illuminations. Les poètes, les artistes les exhortent, leur proposent des buts au delà de leur imagination, parce que, dans leur

entité, ils se dressent de siècle en siècle universels et immuables. Ils ne connaissent qu'un chant, celui d'Homère ou du plus humble, c'est le même; ils entr'ouvrent l'avenir aux clairvoyants au delà des confusions humaines et des limbes embrouillés de l'histoire et des métaphysiques.

Mon ouvrage fortifiera, s'il est compris, l'âme des poètes, en l'éclaircissant devant les hommes qui hésitent. Mon portrait, si vraiment on l'estime comme à moi-même ressemblant aux esprits congénères dans leur généralité, fera apprécier ce qu'est en soi le poète et décèlera un peu de cette essence qui force le poète à être poète, qui le provoque et le maintient au cours de sa montée; il montrera à quelle perfection d'amour universelle il doit aboutir, pour peu qu'il s'accomplisse.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PARTIE

I. ORIGINES ET IDÉAL	7
II. LE CULTE DE VICTOR HUGO	24
III. COMMENT J'AIME LES POÈTES	43
IV. LE SACRE DE LA FEMME	59
V. ILES RÉELLES ET IMAGINAIRES	76
VI. LES SAMEDIS DE J.-M. DE HEREDIA — L'IN- FLUENCE DE MALLARMÉ	96

SECONDE PARTIE

I. CONQUÊTE DE LA JOIE ET DE LA SÉRÉNITÉ	113
II. ÉTAPES	129
III. RÉVÉLATION	145
IV. LES RESSOURCES DE L'INSPIRATION ET LA RIME	167
V. DE L'ESSENCE DE LA POÉSIE	188
VI. RAISON D'ÊTRE DE CE LIVRE	211

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

ACHEVE D'IMPRIMER

le trente mai mil neuf cent trente-six

A POITIERS

PAR

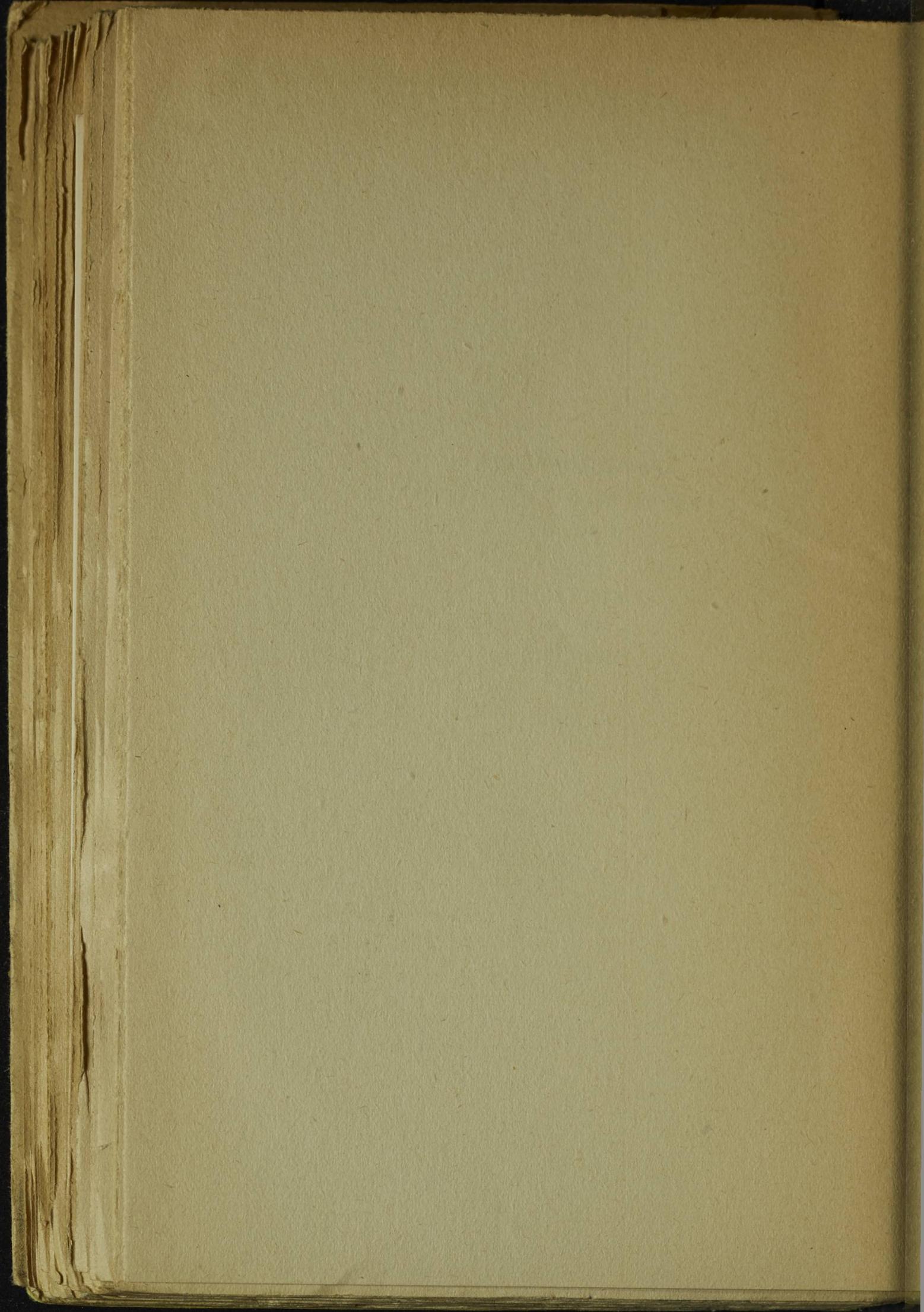
MARC TEXIER

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

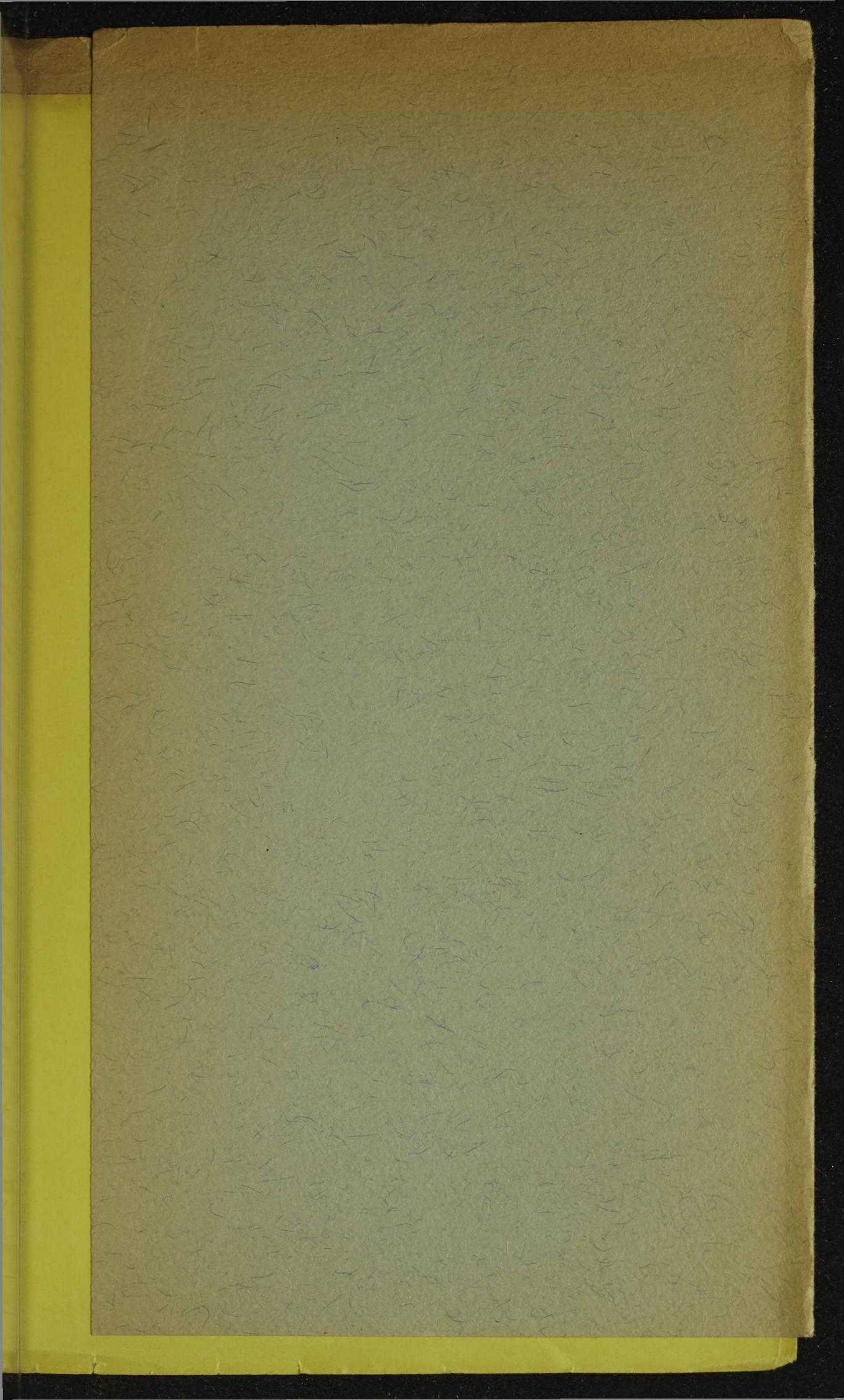


MERCURE DE FRANCE

	Aniante		Géog. cordiale de l'Europe. 15 »
D	Gabriel d'Annunzio, Saint Jean du Fascisme 12 »		Les Hommes abandonnés .. 15 »
	Charles Baudelaire		Le Jardin des Bêtes sauvages 15 »
D	Œuvres en collaboration .. 20 »		Journal de Salavin 15 »
	Vers latins 10 »		La Journée des Aveux, etc... 12 »
A	Ad. van Bever et Paul Léautaud		Lettres au Patagon 12 »
P	Poètes d'aujourd'hui, 3 vol. in-16 à 15 fr. 45 »		La Lumière 7,50
	Léon Bloy		Le Notaire du Havre 12 »
I	L'Ame de Napoléon 12 »		La Nuit d'orage 15 »
A	Au Seuil de l'Apocalypse .. 15 »		Paul Claudel 15 »
O	Celle qui pleure 15 »		La Pierre d'Horeb 15 »
I	La Chevalière de la Mort 12 »		Les Plaisirs et les Jeux ... 15 »
D	Dans les Ténèbres 12 »		Les Poètes et la Poésie .. 15 »
I	Les Dernières Colonnes de l'Eglise 12 »		La Possession du Monde .. 15 »
I	Le Désespéré 18 »		Le Prince Jaffar 15 »
E	Exégèse des Lieux Communs, I et II, chaq. série.. 15 »		Querelles de Famille 12 »
I	La Femme Pauvre 15 »		Remarques sur les Mémoires imaginaires 5 »
H	Le Fils de Louis XVI 12 »		Scènes de la Vie future .. 12 »
H	Histoires désobligeantes ... 12 »		Les Sept dernières plaies .. 15 »
I	L'Invendable 12 »		Tel qu'en lui-même 12 »
E	Jeanne d'Arc et l'Allemagne 12 »		Vie des Martyrs, 1914-1916 12 »
M	Méditations d'un solitaire .. 12 »		Le Voyage de Moscou 15 »
I	Le Mendiant ingrat, 2 vol. 24 »		Vue de la Terre promise.. 15 »
M	Mon Journal, 2 vol. 24 »		Fernand Fleuret
P	Pages choisies 15 »		De Gilles de Rais à Apollinaire 12 »
I	Le Pèlerin de l'Absolu 15 »		De Ronsard à Baudelaire.. 15 »
I	La Porte des Humbles 15 »		Yves Florenne
Q	Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne, 2 vol. 24 »		Le Hameau de la Solitude. 15 »
S	Sueur de Sang 12 »		Le Visage nu 15 »
I	Le Vieux de la Montagne .. 12 »		André Fontainas
	Gabriel Brunet		Crépuscules 12 »
U	Une femme se cherche.... 15 »		Les Etangs noirs 12 »
	Paul Chaponnière		Histoire de la Peinture française (xix ^e et xx ^e siècles). 15 »
I	La Vie joyeuse de Piron.. 12 »		La Nef désemparée 12 »
	John Charpentier		L'Indécis 12 »
N	Napoléon et les Hommes de Lettres 12 »		La Vie d'Edgar A. Poe 15 »
	Paul Claudel		Frédéric II
A	Art poétique 12 »		Plus belles pages. Introduction et Notes de Ch. A. Cantacuzène .. 15 »
O	Connaissance de l'Est 15 »		Gérard-Gailly
T	Théâtre, I à IV, chaque vol. 15 »		Les véhémences de Louise Colet 12 »
	Colette		Edouard Ganche
I	La Retraite sentimentale .. 15 »		Frédéric Chopin 15 »
P	Sept Dialogues de Bêtes .. 12 »		Dans le Souvenir de F. Chopin 15 »
	Henry Dérieux		Voyages avec F. Chopin.... 20 »
I	La Poésie française contemporaine 1885-1935. 15 »		Souffrances de F. Chopin.. 20 »
	W. Drabovitch		André Gide
E	Fragilité de la liberté et séduction des Dictatures... 12 »		L'Immoraliste 15 »
	André Dubois La Chartre		Nouveaux Prétextes 15 »
I	La Vie de Casanova..... 12 »		Oscar Wilde 5 »
	Georges Duhamel		La Porte étroite 12 »
V	Civilisation 15 »		Prétextes 15 »
E	Le Club des Lyonnais 12 »		Maxime Gorki
E	Le Combat 12 »		L'Angoisse 12 »
O	Confession de Minuit 15 »		L'Annonciateur de la Tempête 12 »
O	Deux Hommes 15 »		Les Déchus 15 »
E	Élégies 9 »		Les Vagabonds 15 »
I	Entretiens dans le tumulte 15 »		Varenka Olessova 12 »
			Remy de Gourmont
			Le Chemin de velours 15 »

Albert Samain			
Le Chariot d'Or	12	»	
Contes	12	»	
Des Lettres	12	»	
Aux Flancs du Vase	12	»	
Au Jardin de l'Infante	12	»	
Œuvres choisies	15	»	
Polyphème	3	»	
César Santelli			
Georges Duhamel	7,50		
Cécile Sauvage			
<i>Œuvres</i> : Tandis que la Terre tourne. L'Âme en bourgeon. Mélancolie. Fu- mées. Le Vallon. Prime- vères. Fragments. Pensées et extraits de lettres	25	»	
George Soulié de Morant			
Précis de la vraie acupunc- ture chinoise	15	»	
Anthologie de l'amour chi- nois	15	»	
Essai sur la littérature chi- noise	12	»	
Oswald Spengler			
Années décisives	15	»	
Laurent Tailhade			
Poèmes aristophanesques ..	12	»	
Poèmes élégiaques	12	»	
Marc Twain			
Le Capitaine Tempête	15	»	
Contes choisis	15	»	
Exploits de Tom Sawyer ..	12	»	
Le Legs de 30.000 dollars ..	15	»	
Un Pari de Milliardaires ..	12	»	
Les Peterkins	15	»	
Plus fort que Sherlock	12	»	
Le Prétendant américain ..	15	»	
G. Vanwelkenhuyzen			
Huysmans et la Belgique ..	12	»	
Emile Verhaeren			
Les Ailes rouges de la Guerre	12	»	
A la Vie qui s'éloigne	12	»	
Les Blés mouvants	12	»	
Choix de Poèmes	12	»	
Les Débâcles (manuscrit en fac similé)	230	»	
Deux Drames	12	»	
Les Flammes Hautes	12	»	
Les Forces tumultueuses ..	12	»	
Hélène de Sparte. Les Aubes Les Heures du Soir précé- dées des Heures claires et des Heures d'Après-Midi ..	12	»	
Impressions, I, II, III, 3 v. à	12	»	
La Multiple splendeur	12	»	
Poèmes	12	»	
Poèmes, nouvelle série	12	»	
Poèmes, troisième série	12	»	
Les Rythmes souverains ..	12	»	
Toute la Flandre, 3 vol. à	12	»	
Les Villes tentaculaires, pré- cédées des Campagnes hallucinées	12	»	
Les Visages de la Vie	12	»	
Paul Verlaine			
Rimbaud, raconté par Paul Verlaine	12	»	
Villiers de l'Isle-Adam			
<i>Œuvres complètes en 11 volumes</i> :			
I. L'Eve future	25	»	
II. Contes cruels	25	»	
III. Tribulat Bonhomet, suivi de Nouveaux Contes cruels	25	»	
IV. Axël	25	»	
V. L'Amour suprême. Akédysséril	25	»	
VI. Histoires insolites	25	»	
VII. La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde	25	»	
VIII. Morgane. Liên	25	»	
IX. Isis	25	»	
X. Premières poésies ..—	25	»	
XI. Propos d'au-delà. Chez les Passants. Pages posthumes	25	»	
H.-G. Wells			
L'Amour et M. Lewisham ..	15	»	
Anne Véronique	12	»	
Anticipations	12	»	
La Burlesque Equipée du Cycliste	12	»	
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat	12	»	
Douze Histoires et un Rêve Effrois et Fantasmagories ..	12	»	
La Guerre dans les airs, 2 vol. à 12 fr.	24	»	
La Guerre des Mondes	15	»	
L'Histoire de M. Polly	15	»	
Une Histoire des Temps à venir	15	»	
L'Île du Docteur Moreau ..	12	»	
La Machine à explorer le Temps	15	»	
La Merveilleuse Visite	15	»	
Miss Waters	12	»	
Le Pays des Aveugles	12	»	
Les Pirates de la mer	12	»	
Place aux Géants	15	»	
Les Premiers Hommes dans la Lune	15	»	
Quand le Dormeur s'éveill- lera	15	»	
Au Temps de la Comète ..	12	»	
Une Utopie moderne	12	»	
Edward Westermarck			
Histoire du Mariage I.	24	»	
Histoire du Mariage II.	24	»	
Walt Whitman			
Feuilles d'herbe, 2 vol. ...	30	»	
Pages de Journal	15	»	
Oscar Wilde			
Ballade de la Geôle de Rea- ding	12	»	
De Profundis	15	»	
Willy et Colette Willy			
Claudine en ménage	15	»	
XXX			
L'Eglise catholique en France	12	»	

Envoi franco du catalogue détaillé sur demande



TÉLÉPHONE 283,95

LIBRAIRIE LOOSBERGH

S. A.

7, PLACE DE LA COMÉDIE

————— ANVERS —————

ÉDITIONS ORIGINALES

GRANDS PAPIERS

LIVRES ILLUSTRÉS MODERNES

BEAUX-ARTS

RELIURES

GRAND CHOIX DE :

LITTÉRATURE GÉNÉRALE —————

————— CLASSIQUE & MODERNE

LITTÉRATURE ANGLAISE - ALLEMANDE

NÉERLANDAISE - ESPAGNOLE

ABONNEMENTS AUX PUBLICATIONS

CARTES ROUTIÈRES ET AUTOMOBILES ET GUIDES DE VOYAGES

COMPTE CHÈQUES POSTAUX 3445,27